

ARCA, Revue du Nouveau Monde
Numéro 2, juin 2018



ARTICLES

Amis de la Vérité, Salut !

C'est avec une joie profonde et sincère qu'ARCA publie, un an et demi après le premier, son second numéro. Comme son titre l'indique, bien plus que le résultat de nos efforts personnels, il nous semble avoir crû de lui-même, telle une plante captant l'air béni du Printemps et se développant sans souci des contingences de ce monde.

Les rédacteurs et contributeurs ont en effet fusé de toute part pour écrire, traduire, transcrire, corriger, et j'en passe, et nous y avons assisté presque passivement. Ce bouillonnement nous émeut, et nous en remercions la très sainte Isis ! Puisse-t-elle faire de nous des artisans du renouveau hermétique annoncé par EH, et dont notre civilisation a tant besoin !

Ce volume se présente un peu différemment du premier. Vu la quantité d'articles, nous avons préféré supprimer les rubriques « comptes-rendus de forum » et « lus pour vous ». Nous recommandons par contre au lecteur une lecture attentive, car un quizz intitulé « Aux portes de saint Pierre » l'attend en fin de l'ouvrage.

Cette année, nous vous proposons trois volumes séparés. Un premier volume qui comprend les articles, un second avec le glossaire des termes hermétiques considérablement augmenté et corrigé et un troisième destiné à nos enfants (4-12 ans) avec un recueil de contes traditionnels, des cartes du tarot à colorier, des énigmes, et toutes sortes de jeux pour inspirer les plus petits.

Cher lecteur, cher contributeur, il ne nous reste plus qu'à te souhaiter de fixer cette rosée du ciel d'en-haut qui nourrira l'Âge d'Or !

Antoine et Odile, juin 2018

Note sur la réédition de 2021

Vu le succès de la première édition d'Arca n°2, épuisée à ce jour, et le nombre croissant de demandes, nous avons décidé d'en proposer une nouvelle version, revue et corrigée. La mise en page a été remise au goût du jour, pour le plaisir du lecteur.

En outre, pour donner la possibilité au plus grand nombre de croyants de découvrir nos recherches, nous offrons désormais les PDF à toute personne intéressée et ce pour tous les numéros déjà publiés et à venir¹. Vous aurez donc la possibilité de recevoir chaque numéro dans sa version électronique gratuitement ou de vous le procurer dans sa version papier à petit prix.

Puissent tous ces textes être bénéfiques à de nombreux lecteurs, chercheurs assoiffés de la Vérité !

Odile et Antoine
Novembre 2021

¹ Il lui suffira d'écrire à antoine@arca-librairie.com et d'en formuler la demande.

Cet ouvrage est une édition familiale, tirée à une centaine d'exemplaires pour nos proches qui le désirent.

Que le lecteur ne nous tienne pas rigueur des petites imperfections résultant du fait que cette revue est tout à fait artisanale.

N'oublie pas, ami chercheur, que tu trouveras également de **nombreux autres articles gratuits** sur notre site www.arca-librairie.com/présentation, via lequel nous t'engageons aussi vivement que possible à prendre contact avec nous, à poser toute question qui te semblera utile sur notre forum ou à nous faire part de tes remarques.

Tu y trouveras aussi un lien vers des vidéos et d'autres outils qui pourront, nous l'espérons, accompagner tes recherches.

Non moins incontournable, notre revue amie, *Le Miroir d'Isis*, à laquelle nous renvoyons également le lecteur insatiable de bonnes lectures !

Il nous reste encore à mentionner que le contenu des articles et les éventuels commentaires de leurs auteurs sont et resteront, *ad vitam* et même après, sous réserve de ratification par Celui qui sait ; et que nous ne pourrions être tenus pour légalement responsables en cas de damnation éternelle ou d'abduction sur la voie gauche dues à des opinions erronées de nos petites personnes aveugles et malheureusement déçues.

Que soient très chaleureusement remerciés et bénis :
Alexina, Aliénor, Anna, Arnau, les éditions Beya, Bob,
Caroline, Charlotte, Claudi Focan, EH, Elouiah, Hans, Jean,
Jésus, Lorraine, Marguerite, Marie Fé, Marion, Pere, Pierre,
Raphaël, Rémy, Sébastien, Stéphane.

Antoine et Odile

Table des matières

La Vraie Histoire du <i>Quichotte</i> A. Lynxe	p. 11
Le Loup et le Chien Caroline Thuysbaert	p. 25
Les Vêtements d'Aphrodite Pere Sánchez Ferré	p. 35
Denys l'Aréopagite H. v. K.	p. 51
Vert était le manteau de l'Envoyé de Dieu Marie Fé de Meeûs	p. 71
La Blancheur Arnau de Meeûs	p. 85
Le Symbolisme de saint Nicolas Stéphane Feye	p. 101
Les Entretiens de Calid et Morien Marion Dapsens	p. 107
Le Hachmal ou l'or vivant Alexina d'Aligny	p. 119
Le Feu chez Fabre du Bosquet Rémy Dechambre	p. 129
Commentaire du <i>Psaume 149</i> Odile Dapsens	p. 147

René Guénon et la réincarnation Piero Fenili	p. 163
<i>Le Fils de Pénélope</i> Stéphane Feye	p. 189
Le Serment d'Hippocrate André Charpentier	p. 201
Le Printemps dans la Tradition judéo-chrétienne Caroline Thuysbaert	p. 223
La Médecine cabalistique de la charité chrétienne Stéphane Feye	p. 241
Sainte-Colombe et le Pape Alexandre VI Bryan Houghton	p. 257
Y a-t-il <u>une</u> philosophie ? Stéphane Feye	p. 259
L'Âme, l'esprit et le sens – compte-rendu de livre Pierre de Meeûs	p. 297
En Quête de jeu Caroline Thuysbaert	p. 303
Mots croisés Aliénor Forget	p. 309
Aux portes de saint Pierre – quizz	p. 317



La Vraie Histoire du Quichotte

A. Lynxe

Introduction

Qui n'a entendu parler du personnage tragicomique de don Quichotte, ne serait-ce qu'à travers quelque version remaniée à l'intention des enfants ? de sa bien-aimée Dulcinée dont le nom propre, comme d'ailleurs celui de don Quichotte, est devenu en français un nom commun ? de son pitoyable coursier Rossinante ? de son acolyte Sancho Panza assis sur un âne ? de son hilarant et malheureux combat mené contre des moulins à vent pris pour des géants ? Souvent, nos connaissances ne vont pas au-delà.

En 1605, Cervantès² publia à Madrid la première partie de *L'Ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche*, considéré aujourd'hui comme le premier roman moderne. Le succès fut immédiat et immense, non seulement en Espagne, mais ailleurs en Europe : Oudin en fit paraître une traduction française intégrale en 1614. Ce succès poussa d'ailleurs un faussaire, Avellanada, à rédiger et publier une suite. Cervantès se moque de lui, finement et de manière répétée, dans la seconde partie de son roman, parue en 1615 et traduite en français par Rosset dès 1618. Ajoutons qu'à l'étranger, la gloire du *Quichotte* fut pour un

² Un excellent résumé de sa vie haute en couleurs (1547-1616) est proposé par C. d'Hooghorst, « Miguel de Cervantes : notice biographique », dans la revue *Le Fil d'Ariane*, n^{os} 46-47, 1992, pp. 75 à 83. Pour de plus amples détails, cf. J. Canavaggio, *Cervantès*, Mazarine, Paris, 1986 (édition revue et augmentée : Fayard, Paris, 1997), ouvrage récompensé du prix Goncourt de la biographie.

temps éclipsée par celle des *Nouvelles Exemplaires* publiées par Cervantès en 1613, qui révèlent le même génie littéraire de leur auteur.

De quoi parle plus exactement le *Quichotte* ? C'est une histoire de fou ! Ce fou, pour avoir lu avec enthousiasme quantité de romans de chevalerie qui lui ont fait tourner la tête, veut faire revivre la chevalerie errante, complètement passée de mode à l'époque de Cervantès. Il s'accoutre d'un équipement improvisé de chevalier et quitte son pays, la Manche, pour chercher l'aventure, protéger veuves et orphelins, assiéger villes et châteaux forts, combattre géants et méchants magiciens. Sancho Panza, personnage rustre, issu du même village que le fantasque gentilhomme, accepte de l'accompagner dans le rôle d'écuyer, peu convaincu par la noble cause que son maître prétend défendre, mais alléché par la promesse de grandes récompenses.

Chaque piètre « aventure » s'avère un échec grotesque : chevalier et écuyer sont invariablement victimes de mésaventures, de coups, de chutes, de vols, d'injures. Dans le meilleur des cas, les interlocuteurs feignent de respecter don Quichotte pour mieux se moquer de lui derrière son dos. Sourd à toute personne qui tente de lui faire entendre raison, le chevalier explique imperturbablement à son avantage les insuccès ou, s'ils sont trop évidents, les attribue aux opérations malveillantes des magiciens ennemis.

Sa dernière défaite lui sera fatale : tenu de rentrer dans son village, l'hidalgo, découragé et dégoûté, tombe gravement malade, finit par maudire les romans de chevalerie (« Je fus fou, et maintenant je suis sage »), avant de faire son testament et de rendre l'âme.

Don Quichotte est rempli d'innombrables personnages pittoresques : le curé et le barbier du village,

la gouvernante et la nièce du gentilhomme, le tavernier, le bachelier Samson Carrasco, Thérèse Panza, femme de Sancho, etc. L'intrigue principale est enrichie de multiples histoires secondaires à rebondissements, où le chevalier et son écuyer apparaissent dans un rôle plus modeste, voire n'interviennent pas du tout. Malgré le tragique en filigrane du roman, l'auteur réussit ce tour de force de faire sourire ou éclater de rire ses lecteurs à presque chaque page. *Don Quichotte* est un chef-d'œuvre de la littérature mondiale, qui a valu au castillan d'être célébré comme « la langue de Cervantès ».

Mais – nous tâcherons de le montrer – le vrai génie de Cervantès est ailleurs.

Une histoire vraie

Les fictions ne sont bonnes et délectables qu'autant qu'elles approchent de la vérité ou de la vraisemblance ; et les histoires vraies sont d'autant meilleures qu'elles sont plus véridiques. (II, 62)

C'est par ces mots que l'auteur critique l'ouvrage du faussaire Avellanada : si sans doute « fiction » il y a chez ce dernier, autant que chez Cervantès, on ne l'y trouve point mêlée de « vérité ». Or l'auteur du *Quichotte* ne manque pas une occasion pour rappeler que, malgré l'aspect purement fictif de son histoire, celle-ci est « vraie », « véridique » :

L'auteur de cette grande histoire, parvenant au récit de ce que nous conte le présent chapitre, dit qu'il eût bien voulu le passer sous silence, craignant qu'on n'y ajoute point de foi : car les folies de don Quichotte parvinrent ici aux bornes les plus grandes que l'on pourrait imaginer, voire allèrent au-delà pour le moins de deux grands traits d'arbalète. Néanmoins il les écrivit, quoique avec cette crainte et ce doute, de la même sorte que notre chevalier les fit, sans ajouter ni ôter à

*l'histoire un seul atome de la vérité, et sans se soucier du reproche que l'on pourrait lui faire de menteur. Or, il eut raison, d'autant que la vérité peut se réduire à un fil, mais ne rompt pas et que toujours elle surmage sur le mensonge comme l'huile sur l'eau*³. (II, 10)

Il suffit qu'en la narration d'icelui [conte du Quichotte] on ne sorte un seul point de la vérité. (I, 1)

Nulle histoire n'est mauvaise, pourvu qu'elle soit vraie. (I, 9)

Il [l'auteur du Quichotte] ne demande à ceux qui la liront [...] autre chose, sinon qu'on y ajoute la même foi qu'ont accoutumé de donner les personnes sensées aux livres de chevalerie. (I, 52)

*Je crains grandement [...] qu'il [l'auteur du Quichotte] n'ait mis une chose pour une autre, mêlant mille menteries avec une vérité*⁴. (II, 8)

Où réside donc la vérité du *Quichotte* ? Cervantès, par la bouche de son héros, précise :

*Mon histoire [...] aura besoin de commentaire pour être entendue*⁵. (II, 3)

Il prédit aussi que la compréhension de son œuvre ne sera pas immédiate :

Beaucoup de personnes, emportées par l'attention que requièrent les hauts faits d'armes

³ Cf. aussi II, 50, où la même image est exprimée en termes fort semblables. Dans cet article, nous citons toujours la traduction d'Oudin et de Rosset, revue et corrigée par Jean Cassou, parue dans la « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, Paris, 1949.

⁴ Cf. encore I, 23 (« cette véridique histoire ») et *passim*.

⁵ Cf. le « Prologue » de la première partie, où l'auteur définit son livre comme « fils de l'entendement ». Avec cette formule typiquement hébraïque, Cervantès, dès la première phrase de son livre, annonce la couleur : il compte *judaïser*.

de don Quichotte, ne voudraient nullement s'amuser à lire ces nouvelles⁶, si ce n'est en passant, ou avec quelque ennui, sans considérer leur gentillesse et l'artifice qu'elles contiennent et qui se verra bien à découvert, lorsqu'elles seront mises en lumière, sans être accompagnées des folies de don Quichotte et des farces de Sancho. (II, 44)

Cette vérité est celle de la cabale, surnommée en hébreu דרך אמת (*derek emet*), « voie de vérité »⁷, celle qu'emprunte le « chevalier errant », plus exactement le *caballero andante*, ou chevalier cheminant sur la voie⁸.

Le cavalier cabaliste

Les linguistes modernes seront d'accord avec Guénon :

N'avons-nous pas vu un écrivain maçonnique affirmer gravement que Kabbale et Chevalerie sont une seule et même chose, et, en dépit des plus élémentaires notions linguistiques, que les deux mots eux-mêmes ont une origine commune⁹ ?

⁶ Il s'agit des nombreux récits secondaires contenus dans le *Quichotte*.

⁷ La formule remonte à *Genèse* 24, 48.

⁸ La traduction du castillan *andante* par « errant » est, dans ce contexte, la coutume ; elle n'est pas des plus fidèles, le verbe *andar* signifiant « marcher », « aller ».

⁹ R. Guénon, *L'Ésotérisme de Dante*, Gallimard, Paris, 1957, p. 31. Du point de vue linguistique et historique, le mot « cabale » vient de la racine verbale hébraïque קבל (*qabal* ou *qaval*) qui, à la forme dite *piel*, signifie « recevoir », le cabaliste ayant reçu le don du sens des Écritures ; « cheval » vient de son équivalent latin *caballus* dont se rapprochent des mots français comme « cavale », « cavalier » et « cavalier ». Il est du reste étonnant de voir un défenseur de la tradition aussi averti que Guénon s'appuyer sur la linguistique *actuelle* pour rejeter le lien entre chevalerie et cabale, comme si les traditions religieuses et philosophiques ne s'appuyaient pas sur une science étymologique fonctionnant selon des critères tout autres que la moderne. Dominique Aubier, *Don Quichotte, prophète d'Israël* (cf. *infra*, n. 11), p. 142, est d'un avis opposé à celui de Guénon : « Kabbale a pu admettre la traduction occidentale de

Quoi qu'il en soit, le mot *caballero* peut systématiquement être compris, partout dans l'œuvre de Cervantès, au sens de « cabaliste ». L'auteur du *Quichotte* le laisse entendre çà et là ; par exemple, quand son héros déclare :

*Le travail, l'inquiétude et les armes sont à ceux-là seulement que le monde appelle chevaliers errants, desquels, moi, bien qu'indigne, je suis le moindre de tous*¹⁰. (I, 13)

On remarquera l'allusion à saint Paul qui, selon les critères juifs, est un authentique cabaliste, disciple de Gamaliel cabaliste lui-même. Or c'est bien à un chevalier que don Quichotte assimile Paul :

*[...] chevalier errant pour la vie et saint de pied ferme pour la mort ; ouvrier infatigable en la vigne du Seigneur, docteur des Gentils, qui eut pour école les cieux et pour précepteur Jésus-Christ même. [...] Ces saints chevaliers*¹¹ *faisaient même profession que moi, à savoir l'exercice des armes.* (II, 58)

Pour ceux qui sont familiers avec les textes fondamentaux de la tradition juive, il ne fait aucun doute que Cervantès se réfère constamment à celle-ci ; mais il le fait avec une extrême prudence et discrétion, car si, en l'Espagne de son temps, s'intéresser à la tradition gréco-romaine n'était pas mal vu, « judaïser » était tenu pour hautement suspect aux yeux d'une Inquisition très attentive.

chevalerie, traduction phonétique. [...] La chevalerie, en ce sens, serait fille de la Kabbale. »

¹⁰ Cf. *Éphésiens* 3, 8 : « moi le moindre de tous les saints » ; *I Corinthiens* 15, 9 : « Moi qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre, je suis le moindre des apôtres ».

¹¹ Saints Paul, Georges et Martin, traditionnellement représentés à cheval (Paul tombant de son cheval sur le chemin de Damas).

Ceci nous est confirmé par Madame Ruth Reichelberg, professeur à l'université de Bar-Han, près de Tel-Aviv, dans un excellent essai publié en français en 1989 : *Don Quichotte ou le roman d'un juif masqué*. Grâce à sa formation hébraïque, l'auteur devine instinctivement le véritable sens du message de Cervantès. Il y a quelques années, Dominique Aubier avait déjà flairé la même chose. L'ignorance de cette réalité hébraïque dans l'œuvre de Cervantès a fait que pratiquement tous les commentaires des cervantistes depuis le XVIII^e siècle soient restés superficiels sans parvenir à pénétrer au-delà du masque que Cervantès a dû s'imposer par une prudence évidente. Étudier la littérature espagnole des XV^e et XVI^e siècles sans tenir compte du fait juif, c'est ignorer volontairement cette partie intégrante de l'Espagne, à laquelle il faut ajouter l'apport de la culture islamique, sans oublier aussi tout l'ensemble de la culture classique propre à la Renaissance, c'est-à-dire l'hermétisme grec¹².

Nous ne doutons pas qu'il existe un langage occulte présent dans le *Quichotte*, conservé jusqu'à nos jours dans l'hermétisme sous ses formes diverses, comme la cabale et l'alchimie¹³.

¹² C. d'Hooghvorst, « Les Noces cabalistiques du roi », dans *Le Fil d'Ariane*, n^{os} 57-58, p. 28. L'article propose un « commentaire cabalistique », passionnant et convaincant, d'un épisode du *Quichotte* (II, 19 à 21). Dans l'extrait cité, il est fait allusion aux livres suivants : D. Aubier, *Don Quichotte, prophète d'Israël*, Laffont, Paris, 1966 (réédition : Ivrea, Paris, 2013) ; *Don Quichotte, le prodigieux secours du Messie-qui-meurt*, MLL, Damville, 1997 ; R. Reichelberg, *Don Quichotte ou le roman d'un juif masqué*, Entailles-Philippe Nadal, Bourg-en-Bresse, 1989.

¹³ P. Sánchez Ferré, *El Caballero del oro fino*, MRA, Barcelone, 2002, p. 16. Cet ouvrage, sous-titré « Cábala et alquimia en el *Quijote* », est jusqu'à ce jour, à notre connaissance, l'étude la plus riche qui ait été consacrée à la cabale et l'hermétisme chez Cervantès ; il attend encore une traduction française. Le lecteur francophone pourra toutefois s'en faire une idée en consultant l'article « Réflexions sur le Prologue du *Quichotte* », dans *Le Fil d'Ariane*, n^{os} 51-52, 1994, pp. 17 à 34.

Très souvent on lit le Quichotte en ignorant la cabale, de la même façon que le Quichotte lui-même lisait ses romans de chevalerie¹⁴.

Sans chercher à « prouver » l'identité entre chevalerie et cabale devant ceux qui préfèrent se contenter d'une approche littéraire du *Quichotte*, rappelons tout de même quelques éléments typiquement judaïques, d'entre ceux relevés dans l'ouvrage par plusieurs chercheurs.

Judaïsme dans le *Quichotte*

Cervantès ne prétend pas être l'auteur du *Quichotte* ; en réalité, il ne fait que répéter, dit-il, le récit rédigé par un auteur arabe, Cid Hamet Ben Engeli. « Cid » ou « sid » est un mot d'origine arabe signifiant « seigneur »¹⁵ ; « Hamet », de l'hébreu אמת (*emet*), a le sens de « vérité » ; « Ben », בן en hébreu, signifie « fils » ; « Engeli », du grec ἄγγελος, « ange ». Ainsi, le vrai auteur du livre est le Seigneur de la Vérité, le Fils de l'Ange ; ce sont des titres peu ordinaires...

Le héros du livre est apparenté à son auteur, car « don », de l'hébreu אדון (*adon*), signifie « seigneur »¹⁶, et « Quichotte », de l'hébreu קוּשֵׁט (*qochet*), et plus exactement de sa variante talmudique קְשׁוּט (*qechot*), « vérité » : don Quichotte est lui aussi Seigneur de Vérité, « né par la volonté du ciel » (I, 20)¹⁷. Or Cid Hamet conclut son histoire par les mots :

¹⁴ « Mourir sage et vivre fou », dans E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 153. Il s'agit incontestablement d'un article clé sur le *Quichotte*.

¹⁵ Cf. la pièce de Corneille, *Le Cid*. Le mot *sidi*, « mon seigneur », est encore couramment utilisé au sens de « monsieur ».

¹⁶ À moins qu'on préfère faire venir « don » du latin *dominus*, « seigneur ».

¹⁷ Du reste, la formule déjà citée « fils de l'entendement » peut être comprise comme une allusion à l'ange Intellect.

*Pour moi seul naquit don Quichotte, et moi
pour lui. Il sut agir, moi écrire. Enfin, lui et moi ne
sommes qu'une même chose. (II, 74)*

Don Quichotte représente le véritable juif, Jacob, tandis que Sancho Panza est une image du chrétien, Ésaü¹⁸. Le premier est éclairé mais passe pour fou aux yeux du second qui est rustre et borné. Les deux sont néanmoins frères, deux aspects opposés mais aussi complémentaires de l'homme ; d'où ces mots du chevalier adressés à son écuyer :

*Je veux [...] que tu ne sois qu'un avec moi, qui
suis ton maître et naturel seigneur¹⁹. (I, 11)*

En gardant à l'esprit cette typologie, le lecteur comprendra mieux les discours tenus, tout au long du roman, par le gentilhomme et par Sancho Panza.

Nous ne pouvons ni ne voulons, au cours de cette brève étude, citer toutes les allusions, souvent subtilement distillées par Cervantès, à la tradition et à la langue hébraïques. Ajoutons-en seulement une que nous n'avons pas rencontrée dans les études déjà citées, mais qui nous paraît également indubitable ; Sancho dit à son maître :

*Monsieur, je vous prie, élargissez ce petit
cœur, que vous ne devez pas avoir plus gros pour
le moment qu'une noisette. (II, 10)*

Le lecteur familier avec le judaïsme reconnaîtra ici tout de suite l'allusion au célèbre לֹוּז (*louz* ou *luz*),

¹⁸ Dans le langage du *Talmud*, le nom « Édom » désigne à la fois Ésaü et Rome, la Rome impériale et la Rome chrétienne, celle qui toujours méprise et persécute son frère Jacob appelé aussi « Israël ».

¹⁹ Dans la mesure où il se met humblement au service de son maître, Sancho Panza trouvera son compte dans l'aventure commune. Contre toute attente (même contre celle du lecteur !), il obtiendra le poste de gouverneur d'une île, que don Quichotte lui avait toujours promis.

« noisette », nom d'origine biblique²⁰ donné à un petit os considéré traditionnellement comme la semence de la résurrection :

*Il y a dans le corps humain un os très petit, que les Hébreux appellent Luz, de la grosseur d'un petit pois, qui n'est sujet à aucune rupture, et qui ne craint point le feu ou n'en peut être consumé ; mais qui se conserve toujours entier, duquel, comme l'on dit, notre corps animal renâtra à la résurrection des morts, comme une plante de sa semence*²¹.

*Cela me remet à l'esprit une opinion que j'ai lue autrefois chez les cabalistes, selon laquelle cette masse, ou corps auquel nous sommes parvenus par attraction et transmutation d'aliment, ne se relève pas lors de la résurrection. Mais c'est à partir de cette particule séminale qui, à l'origine, en attirant l'aliment s'en recouvrit, que naîtra un corps nouveau, et cette particule séminale – disent-ils – se tient tapie quelque part dans les os, et non dans cette partie qui tombe en poussière. [...] Certainement, si nous en jugeons correctement, nous devons confesser que cette particule séminale est notre unique matière fondamentale, le reste n'étant qu'un accroissement qui provient de la substance étrangère de la nourriture et de la boisson. Quelle perte est-ce donc si nous laissons de côté cette sécrétion corrompue ou addition de matière, car ne peut-Il, Celui qui nous a faits à l'origine à partir de cette particule séminale, nous refaire à partir de celle-ci*²² ?

²⁰ Cf. Genèse 28, 19.

²¹ H. Corneille-Agrippa, *La Philosophie occulte*, t. I, Éditions traditionnelles, Paris, 1979, p. 57.

²² Th. Vaughan, *Œuvres complètes*, La Table d'émeraude, Saint-Leu-la-Forêt, 1999, pp. 483 et 484. Sur *luz*, cf. encore « L'os de la résurrection » dans E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, t. I, pp. 310 et 311.

On comprend donc pourquoi Sancho souhaite à son maître d' « élargir ce petit cœur, pas plus gros pour le moment qu'une noisette ».

Le rôle du cabaliste

Nous l'avons laissé entendre plus haut : tout ce que Cervantès écrit sur l'utilité du chevalier dans ce monde, peut être appliqué à celle du cabaliste ou du « juste » qui, dans la tradition juive, est « une sauvegarde pour ses contemporains » et « comme le fondement et le pilier central de ce monde »²³ :

Il [don Quichotte] disait que la chose dont le monde avait le plus de nécessité était de chevaliers errants. (I, 7)

Nous [chevaliers] sommes donc les ministres de Dieu sur la terre et les bras par lesquels s'y exécute sa justice. (I, 13)

J'ai embrassé l'ordre de la chevalerie errante dont je fais profession, et dont l'exercice s'étend jusqu'à faire du bien aux âmes qui sont en purgatoire. (II, 48)

Je suis né, par la volonté du ciel, en ce présent âge de fer, afin d'y faire revivre celui d'or. (I, 20)

Encore que je n'ignore pas les travaux infinis qui accompagnent la chevalerie errante, je sais aussi les biens infinis que l'on acquiert par elle ; je sais que le sentier de la vertu est étroit, et le chemin du vice large et spacieux. Je sais que les fins de la vertu et du vice sont différentes, parce que le chemin du vice, large et facile, finit par la mort ; au lieu que celui de la vertu, étroit et

²³ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, t. I, pp. 317 et 297.

laborieux, finit par la vie, et non par la vie qui a un terme, mais par celle qui ne finira jamais. (II, 6)

*Cette paix est la vraie fin de la guerre*²⁴. (I, 37)

Il s'agit donc de bien savoir à quel *genre* de chevalier on a affaire ! Il ne faut pas confondre celui dont il est question dans le *Quichotte*, avec le chevalier au sens vulgaire du mot :

*– Nombreux sont les errants, répliqua Sancho.
– Nombreux, dit don Quichotte, mais peu méritent le nom de chevaliers. (II, 8)*

*Tous ceux qui se disent chevaliers ne le sont pas parfaitement. Il y en a qui sont d'or, d'autres d'alliage, et néanmoins tous paraissent chevaliers, quoique tous ne puissent résister à la pierre de touche de vérité. [...] Il nous est nécessaire d'user de prudence pour distinguer ces deux manières de chevaliers, et semblables de nom et dont les actions sont si différentes*²⁵. (II, 6)

J'ai dit tout cela, ma gouvernante, afin que tu voies la différence qu'il y a entre ces chevaliers et les autres, et il serait raisonnable que tous les princes fissent plus d'estime de cette seconde, ou, pour mieux dire, première espèce de chevaliers errants, parce que nous lisons en leurs histoires que tel d'entre eux a été le salut non seulement d'un royaume, mais de plusieurs. (II, 6)

²⁴ « Cette paix » est, selon les dires de don Quichotte, celle dont il est question dans les *Évangiles* : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », « je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix », etc. « La guerre » est celle que mène à bien le chevalier.

²⁵ Cf. E. d'Hooghorst, *op. cit.*, t. I, p. 380 : « Le cheminement de la cabale est très difficile à reconnaître dans les écrits exégétiques. Les historiens se sont souvent trompés à son sujet, ne la reconnaissant pas là où elle était, et croyant la voir là où elle n'était pas. Celui qui n'est pas cabaliste en jugera selon ses propres normes dont le caractère *extérieur* l'exclut de toute compréhension du sujet traité. »

Si l'on voulait suivre mon conseil, on userait d'un moyen et d'une précaution à laquelle Sa Majesté est à cette heure bien loin de penser. [...] Il ne faudrait sinon que Sa Majesté fit proclamer à son de trompe que tous les chevaliers errants qui vagabondent à travers l'Espagne se rendissent à sa cour à un jour assigné. Quand il n'en viendrait qu'une demi-douzaine, tel d'entre eux pourrait s'y trouver, qui à lui seul serait capable de ruiner toute la puissance du Turc²⁶. Je vous prie, un peu de patience, et entendez mes raisons. Est-ce chose nouvelle par aventure qu'un seul chevalier errant ait mis en déroute une armée de deux cent mille hommes, comme si tous ensemble n'avaient qu'un gosier ou n'étaient faits que de pâtes d'amandes ? Mais dites-moi, de grâce, combien d'histoires sont pleines de semblables merveilles ! Si aujourd'hui, à la male heure pour moi ! car je ne veux point dire pour un autre, vivait le fameux don Bélianis, ou tel de l'innombrable lignée d'Amadis de Gaule, si quelqu'un d'eux vivait et qu'il attaquât le Turc, je ne parierais pas pour ce dernier. Toutefois, Dieu regardera en pitié son pauvre peuple, et suscitera quelqu'un, sinon aussi vaillant que les anciens chevaliers errants, au moins qui les égalera en courage ; et Dieu m'entend bien, et je n'en dis pas plus. (II, 1)

Ne peut-on y voir un très discret conseil adressé à Sa Majesté, d'inviter à la cour ou au moins de protéger les cabalistes qui, par leur présence, avaient tant honoré et enrichi l'Espagne avant la grande expulsion des juifs en 1492 ?

²⁶ L'hébreu טורקי (*turqi*), « turc », peut être rapproché du verbe talmudique טרק, « mordre », « piquer », « frapper ». On peut y voir une allusion à l'antique serpent.

Conclusion

Les aventures de don Quichotte doivent être célébrées ou par l'étonnement, ou par la risée. (II, 44)

Cet étonnement nous semble devoir être compris au sens platonicien :

Il est tout à fait d'un philosophe, ce sentiment : s'étonner. La philosophie n'a point d'autre origine²⁷.

Car la chevalerie, la vraie, est philosophie et science :

– Il me semble, monsieur, dit-il à don Quichotte, que vous avez étudié : quelles sciences avez-vous apprises ? – Celle de la chevalerie errante, répondit don Quichotte [...]. – Je ne sais, dit don Lorenzo, quelle science ce peut être, et elle n'est point encore parvenue à ma connaissance. – C'est une science, répliqua don Quichotte, qui contient en soi toutes ou la plupart des sciences du monde. (II, 18)



²⁷ Platon, *Théétète*, Les Belles Lettres, Paris, 1976, p. 177, 155d.

Le Loup et le chien

Caroline Thuysbaert

Dans sa page adressée aux néophytes, Arca a montré que la fable de La Fontaine, « Le corbeau et le renard », ne se limitait pas à amuser les lecteurs, jeunes et vieux, mais contenait aussi un enseignement destiné aux Amoureux de la sagesse.



Il est évident que ces fables n'ont pas été écrites par un enfant. En effet, l'*enfant* est celui qui ne parle pas encore (du latin : *in-fari*), alors que la fable (du latin *fabula*, dérivé du même verbe *fari*) provient d'un Homme à la grande renommée (*fama* en latin), qui parle du destin divin (*fatum*) qu'il a reçu.

Jean de La Fontaine, auteur du XVII^e siècle, au nom très révélateur, puisa chez le Grec Ésope (VI^e siècle avant J.C.) et chez le Latin Phèdre (I^e siècle avant J.C.) un bestiaire varié pour incarner sa pensée.

La cinquième fable du livre I s'intitule : « Le loup et le chien ». La morale que le lecteur en retient habituellement est que la liberté est le bien suprême qu'on n'est disposé à perdre à aucun prix. Une analyse profonde

prouvera qu'une vérité *fabuleuse* se cache sous cette interprétation superficielle.

Les deux mammifères carnivores appartiennent à la même famille des canidés. Leurs points communs manifestes ne doivent pas masquer leur divergence principale : le loup est sauvage, le chien domestique.

L'étymologie confirme cette dichotomie :

- Le chien (*canis* en latin et κύων en grec) chante (*canere*) et enfante (κύειν). Son attitude est donc plutôt charmante (*carmen*), loquace et paternelle.

- Le loup (*lupus* en latin et λύκος en grec), en revanche, dévore tout par rage, colère et frénésie (λυσσᾶν²⁸). Il hurle de fureur, et sa vertu réside dans ses pieds léonins (*leo-pes*, selon Isidore).

Les anciens Égyptiens vénéraient, eux aussi, ces deux animaux, sous les traits d'Anubis (à tête de chien) et de Macédon (à tête de loup). Loin d'être coupables de zoolâtrie aveugle et vulgaire, l'élite de nos Ancêtres honorait, sous forme d'images, la vraie matière philosophique, sous tous ses aspects.

Michaël Maïer, entre autres, l'a très clairement rappelé dans son *Arcana Arcanissima* :

Du reste, hiéroglyphiquement, le chien et le loup ne désignent rien d'autre que deux parties dans un seul sujet, dont l'une est plus apprivoisée et plus traitable, c'est-à-dire moins fugace, et l'autre plus féroce et plus fugace. Lorsqu'elle est représentée en Anubis, avec une tête de chien, on désigne la matière philosophique sous son aspect le plus stable et le plus fixe ; quand on la

²⁸ Ce mot, lié au verbe λύειν, renvoie à la dissolution. Il y aurait beaucoup à écrire sur le *solve* et le *coagula* en relation avec cette fable.

*représente en Macédon à tête de loup, c'est son aspect le plus volatil*²⁹.

Le loup, sauvage, volatil, et féroce, dévore tout à l'instar de la Junon des Latins :

*La volatile Junon, quant à elle, est cet air si rebelle et si errant que les disciples de l'Art ont tant de peine à fixer. L'errante Junon jalouse perpétuellement ce qu'elle ne possède pas. C'est aussi pourquoi elle s'attaque à tous les corps du monde pour les détruire, et, avec le temps, elle vient toujours à bout de sa tâche, sauf en ce qui concerne l'or*³⁰.

Si l'épouse de Jupiter est fixée, elle change de nature, nous explique encore le philosophe belge Emmanuel d'Hooghvorst :

Si Junon est un air rebelle et errant, la légende nous rapporte que Jupiter, son époux, parvint cependant à la fixer : il la pendit par les mains au haut du ciel et lui fixa les pieds aux enclumes de l'or terrestre d'Énée. Et quel est donc le signe [indiquant les noces d'Énée et de Didon³¹] dont il s'agit ici ? C'est le crépitement de ce pur sel nitre, du feu terrestre et de l'éther, la plus subtile portion de l'air. Et sur ce beau nitre coulent depuis le sommet du vase, comme des gouttes de rosée, les parties volatiles de la matière non encore fixées, comme l'indiquent les pleurs des Nymphes en tumulte. Le verbe ululare chez Virgile désigne le

²⁹ Michaël Maïer, *Les Arcanes très secrets*, trad. Stéphane Feye, Beya, Grez-Doiceau, 2005, p. 65.

³⁰ Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope* (tome I), Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 118.

³¹ Voici le passage commenté : « Dans la même grotte Didon et le chef troyen descendent. D'abord la Terre et Junon nuptiale donnent le signe ; étincelèrent alors les feux et l'éther complice des noces, et au sommet le plus élevé, crièrent les Nymphes. » (Virgile, *Énéide*, IV, 165 à 168).

*plus souvent un tumulte de femme criant et
pleurant*³².

N'est-il pas étonnant que le premier sens du verbe *ululare* en latin est « hurler [comme un chien ou un loup] » ? La description de la fixation de Junon aurait-elle un rapport avec la fixation du loup en chien ? Cette première conjonction du haut et du bas fait l'objet de tant d'Écritures saintes...

On retrouve cette science des Anciens dans la fable exprimée ici en français.

Un Loup n'avait que les os et la peau ;
Tant les Chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

L'auteur dépeint le loup comme un animal famélique, desséché, squelettique, alors que le chien, lui, est « gras », donc bien *en chair*, et « poli » ; le texte latin est plus explicite : *nites*, il est brillant, il reluit.

Comment concilier deux descriptions du loup : il est volatil et fugace, mais il a des os et de la peau ? Le loup, errant, irrité, à la recherche d'un logis, comme Ulysse en quête de sa grasse Ithaque, serait-il de même nature que le dieu ossifié, muet et en colère dans l'homme ?

L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille
Et le Mâtin était de taille
À se défendre hardiment.

³² Emmanuel d'Hooghvorst, *op.cit.*, p. 120.

Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.

Le chien domine le loup et possède une force et une taille supérieures. On peut remarquer les mots « aborde », « humblement », « compliment », « embonpoint », « admire ».

Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, haïres, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.

Le loup habite les bois, ce qui le rend (étymologiquement) sauvage (de *silva*, « forêt »). Cela rappelle le début de l'*Enfer* de Dante :

*Nel mezzo del cammin di nostra vita mi
ritrovai per una selva oscura, ché la diritta via era
smarrita. Ah! quanto a dir qual era è cosa dura
esta selva selvaggia e aspra e forte che nel
pensier rinova la paura !³³*

*Au milieu du chemin de notre vie, je me
retrovai par une forêt obscure, car la voie droite
était perdue. Ah dire ce qu'elle était est chose dure
cette forêt féroce et âpre et forte qui ranime la peur
dans la pensée !*

³³ *Inferno*, vers 1 à 6.

Quelques vers plus tard, le héros se trouve devant une panthère, un lion, et puis une louve.

*Ed una lupa, che di tutte brame sembiava
carca ne la sua magrezza, e molte genti fê già
viver grame, questa mi porse tanto di gravezza
con la paura ch'uscita di sua vista, ch'io perdei la
speranza de l'altezza³⁴.*

*Et une louve, qui paraissait dans sa maigreur
chargée de toutes les envies, et qui fit vivre bien
des gens dans la misère. Elle me fit sentir un tel
accablement par la terreur qui sortait de sa vue,
que je perdis l'espoir de la hauteur.*

Le portrait de la louve de la *Divine Comédie* offre bien des points communs avec celui de La Fontaine.

Pourtant, certains auteurs laissent entendre que le loup se trouve ici-bas ; peut-être ces deux points de vue ne sont-ils pas contradictoires.

*Inutile sagesse en ce monde qui se pense si
haut, que fier rêveur n'a même cure du loup placé
si bas³⁵.*

Pourquoi le loup et ses « pareils » y sont-ils « misérables » ? Ils meurent de faim. La famine désigne traditionnellement le manque et le désir d'un corps. Tel le Petit Poucet et sa fratrie, affamés, devant descendre chez l'ogre, après avoir traversé la forêt ; la famille du Joseph biblique, tiraillée par la famine dans le pays de Canaan, contrainte de se rendre en Égypte, pays de l'incarnation, de la géométrie et de la mesure.

Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée ;

³⁴ *Ibidem*, vers 49 à 54.

³⁵ Emmanuel d'Hooghvorst, *op.cit.*, aphorisme 36, p. 414.

Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »

Le destin, *fatum*, réservé au chien est plus enviable que celui de son confrère. L'allégorie conseille de « suivre » le chien, qui, plus haut, a été dépeint comme luisant. Dans le ciel, on peut observer la constellation du Grand Chien, dont l'étoile la plus brillante porte le nom de Sirius. Son apparition à une époque précise de l'année correspond à la *canicule* (*canicula*, diminutif de *canis*), moment où le Nil, fleuve de bénédiction, entame sa crue si fertilisante et vivifiante. Cette étoile est associée à Isis :

*Je suis Isis, la Reine de l'Égypte,
Éduquée par Mercure
Ce que j'ai institué par des lois, personne ne
le désagrègera.
Je suis l'Épouse d'Osiris.
Je suis la première inventrice des productions.
Je suis la Mère du Roi Horus.
Je resplendis dans la constellation du
Chien³⁶.*

Celui qui parvient à voir, suivre et fixer cette étoile canine (est-elle filante ?), verra tous ses vœux se réaliser. La manifestation d'Isis ici-bas révèle un nouveau *fatum* qui accomplit alors son programme.

Le Loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire

³⁶ Inscription figurant sur la colonne d'Isis, citée dans Michaël Maïer, *op.cit.*, p. 40.

Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

À quels labeurs le chien est-il soumis pour obtenir sa récompense ? « Presque rien », *sine labore*, « sans labeur » précise le texte latin. Il suffit de garder le seuil (*custos ut sis liminis*) et de complaire à son maître (*domino*).

Si le chien vit en harmonie et en paix avec son maître, le loup, quant à lui, subit les neiges et les pluies des forêts (*nives imbresque in silvis*), et sa vie n'est qu'amère, sans la douceur d'un foyer. Il rêve de jouir de la même félicité³⁷, de l'*otium* divin selon les mots mêmes de Phèdre, et de trouver un toit où s'abriter (*sub tecto*).

Le loup, amer et furieux, se met ensuite à pleurer. Un verset du *Message Retrouvé* confirme cette métamorphose :

*Après les larmes corrosives de l'amertume,
voici les douces larmes de la joie débordante, car
l'abondance du don de notre Seigneur fait couler
l'eau prisonnière de nos cœurs, et son amour la
condense en une pierre sainte et précieuse*³⁸.

Chemin faisant il vit le col du Chien, pelé :

Cette domestication ne se fait pas sans laisser de trace : le col est pelé. Peut-on y lire une allusion à Marsyas

³⁷ La *félicité* (*felix* en latin) est une allusion à l'enfantement, ce qui ramène à l'étymologie grecque du mot « chien ».

³⁸ « Le Message Retrouvé », XXI, 44", dans Louis Cattiaux, *Art et hermétisme [Œuvres complètes]*, Beya, Grez-Doiceau, 2005, p. 248.

écorché ou Jacob blessé ? Le cou est aussi le lieu de la parole : le cou pelé représenterait ainsi la parole purifiée.

Qu'est-ce là ? lui dit-il. Rien. Quoi ? rien ? Peu de chose.
Mais encor ? Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours, mais qu'importe ?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Le texte latin met ces mots-ci dans la gueule du loup : *regnare nolo liber ut non sim mihi*, « je ne veux pas régner, de sorte de ne pas être libre à moi-même ». La liberté que le loup chérit tant l'empêchera de devenir roi. Si la couronne d'en haut, la première sephirah, כתר, veut passer de puissance en acte et donner naissance à un royaume, מלכות³⁹, il faut qu'elle accepte d'être fixée, attachée, emprisonnée en quelque sorte.

*Les hommes en vivent sans lui offrir le logis
où cette âme lumineuse, en prenant corps,
nourrira l'âge d'or⁴⁰.*

La liberté est le prix à payer pour posséder cet immense trésor.

Que le lecteur évite le piège de la signification gauche de la fable, et qu'il offre son toit à cet esprit

³⁹ Cette sephirah est la plus basse de l'arbre séphirotique, dans le monde de la עשייה, « action »

⁴⁰ Emmanuel d'Hooghvorst, *op.cit.*, p. 96.

vagabond, en quête effrénée d'un lieu où s'imprimer et s'exprimer !

Le nom de votre maison 'Pierre le Loup', est vraiment bien curieux, car c'est aussi celui d'une des deux matières de l'œuvre, le tartre furieux et dévorant. Il ne te restera plus qu'à trouver le nitre qui le pacifiera en le rendant alcali, c'est la grâce que je te souhaite⁴¹.



⁴¹ *Idem*, lettre à un ami datée de 1963.

Les Vêtements d'Aphrodite

Pere Sánchez
Traduction R. Feye

*Étudions les triples mystères anciens.
Révérons les doctrines et les fables sacrées.
Cherchons le bien qui subsiste dans le mal.
Méditons les ouvrages des prophètes et ceux des saints
philosophes.
Comprenons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, une seule
science et une seule création partout et toujours⁴².*

Introduction

Au temps où l'être humain ne descendait pas du singe et ne se contemplait pas dans le miroir de l'animalité, les hommes étaient certains de leur origine divine et de leur exil en ce monde, et formulaient le désir d'en sortir vivants. C'était une époque plus heureuse, car les portes du ciel étaient souvent ouvertes grâce aux sages prophètes qui passaient parmi les mortels afin de les délivrer du tombeau de l'animalité et de les rendre à leur véritable patrie immortelle.

Les plus grandes réalisations de l'humanité, comme l'agriculture, les arts, les sciences ou les initiations, n'étaient pas d'origine humaine, mais provenaient de dons des dieux. Les actions des hommes, leurs travaux, leurs jeux, leurs songes, la naissance, la mort, l'amour, les unions matrimoniales, les pactes, la guerre et la paix étaient menés par la religion et les initiations, qui

⁴² Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, II, 83.

maintenaient l'unique Dieu présent en ce monde sous de multiples formes et vêtements.

L'une de ces formes se présentait sous le couvert de fables mythologiques, fondement spirituel de la civilisation classique. Celles-ci étaient inspirées aux saints poètes dans le but d'instruire les hommes des mystères de la palingénésie, eux-mêmes basés sur des secrets *physiques*. En effet, comme l'ont expliqué Emmanuel d'Hooghvorst et d'autres bons alchimistes qui l'ont précédé, la mythologie était peuplée de dieux chimiques. C'est en suivant cette perspective que je m'intéresserai à la belle Aphrodite aux yeux pétillants, tisseuse de tromperies et de désirs charnels ; mais aussi à l'Aphrodite rieuse, dorée et couronnée de violettes, aux chaussures argentées et au splendide trône, mère des amours purs, dame de la nuit et porteuse de la torche, l'Aphrodite Uranie qui embrasse tout⁴³.

Le culte d'Aphrodite

Aphrodite est présente dans le panthéon des peuples depuis la nuit des temps ; sa vénération apparaît dans le culte babylonien d'Ishtar et de la déesse phénicienne Astarté, fille d'Uranus et de Gaïa et soeur de Chronos, avec qui elle se maria. Elle eut sept filles appelées Titanides ou Dianides, et deux fils : le Désir et l'Amour. Cicéron mentionne Astarté comme étant la quatrième Vénus des Syriens. Son culte s'introduisit d'abord à Chypre puis dans toute la Grèce ; des fêtes furent célébrées en son honneur à Athènes dès le cinquième siècle avant J.C.

⁴³ Ces nombreux épithètes de la déesse de l'amour figurent dans la littérature gréco-latine.

Dans sa forme grecque, on la disait fille de Zeus et de Dioné ou bien fille d'Uranus (le ciel) dont les organes sexuels, coupés par Chronos, étaient tombés dans la mer et avaient ainsi engendré la déesse de l'amour. Aphrodite se maria avec Héphestos mais aima Arès, le dieu de la guerre⁴⁴. De son union avec Anchise qu'elle aima également, naîtra le héros Énée, fondateur de la cité de Lavinium, berceau de l'Empire romain. Par son fils Enée, Aphrodite est étroitement liée aux destins de Rome ; les latins l'identifièrent d'ailleurs à Vénus, l'antique déesse italique.

Ils consacrèrent à Vénus la rose, la pomme, le cygne, la colombe, les moineaux, le myrte, les jardins et la pierre d'émeraude. Son jour de la semaine est le vendredi (*veneris dies*, 'jour de Vénus') et avril, son mois. Elle était représentée tantôt vêtue tantôt dénudée, et son nom proviendrait du mot *wen*, 'désirer' d'où *uenus*, Vénus.

Depuis longtemps, des cultes à mystères étaient célébrés à Chypre en l'honneur d'Aphrodite ; la plus belle des déesses y avait ses temples (à Paphos, Amathonte, Idalion) de même que sur l'île de Cythère.

En effet, Aphrodite est l'un des noms par lesquels l'Antiquité désigna la divinité féminine. Un très beau passage de *L'Âne d'Or* d'Apulée fait allusion à la diversité unitive propre à l'aspect féminin de Dieu :

Sache que je suis la mère et la nature de toutes choses, dame de tous les éléments, principe et génération des siècles, [...] je commande les hauteurs resplendissantes du ciel, la mer et ses brises salubres, et les secrets pleurants de l'enfer. A moi déesse seule et une que tout le monde

⁴⁴ Au sujet des relations alchimico-amoureuses de Vénus et Mars, et des autres couples divins, cfr. R. Arola. *Los amores de los dioses*, Alta Fulla, Barcelona, 1999.

*honore et à qui tous sacrifient sous de nombreux noms et manières. [...] Ils m'appellent Minerve Cécropienne, et ceux de Chypre, qui demeurent près de la mer, me nomment Vénus Paphienne. [...] Seuls les peuples d'Éthiopie, de l'Ariane et les puissants et sages Égyptiens qui engendrèrent toute la doctrine, me rendent mon culte propre et m'appellent avec mon véritable nom, qui est la reine Isis*⁴⁵.

Apulée mentionne également d'autres noms : Diane, Cérès, Junon, Proserpine, Bellone, Hécate et Rhamnusie (Némésis). Il semble dès lors évident qu'Isis-Aphrodite est une seule et unique vierge, céleste ou humaine, fixe ou volatile, déchue ou régénérée.

Aphrodite aux multiples visages

Dans le nom d'Aphrodite figure le mot *aphros* (ἀφρός), 'écume', car Aphrodite est l'écume spermatique ou la force génératrice et l'appât des sens charnels dans l'homme et dans toute la création. Grâce à cette force irréprensible, tout naît dans ce monde ; c'est la déesse de la génération. Platon dit que son « nom le plus véritable est Plaisir »⁴⁶. Néanmoins, nous apercevons un autre aspect de sa nature en considérant que l'adjectif *aphron* (ἀφρων) signifie 'furieux', 'qui a perdu la raison', en opposition à *sophron* (σώφρων), 'sensé', et *phronesis* (φρόνησις), 'bon sens', 'intelligence', 'sagesse'⁴⁷. Tout cela nous renvoie à la nature variée de la plus charmante des déesses.

Platon distingue deux Aphrodites : celle de l'amour pur, qu'il nomme Uranie, et l'Aphrodite Pandemos, qui

⁴⁵ Apulée, *L'Âne d'or* ou *Les Métamorphoses*, Livre XI, 1.

⁴⁶ *Le Philèbe* 12b

⁴⁷ cfr. S. d'Hooghvorst, «La Velada de Venus», dans *La tradición latina*, Colección La Puerta, Obelisco, Barcelona, 1995, p. 93.

personnifie l'amour vulgaire⁴⁸. L'Aphrodite Uranie (*ouranios*, 'céleste') correspond à l'Âme du Monde. Elle est pure mais n'a pas de corps car elle est séparée de l'incarnation. Pandemos signifie littéralement 'celui qui est propre ou englobe tout (*pan*) le peuple (*demos*)'. L'Aphrodite Pandemos est la force de vie et de désir qui stimule tout vers la génération et la corruption ; c'est elle qui permet à la vie de se perpétuer par un cycle de vies et de morts successives. Elle est également la déesse du monde astral ou sublunaire, dans lequel – d'après Stanislas de Guaita – elle joue le rôle de grande séductrice afin d'attirer les âmes vers l'incarnation :

Évocatrice des âmes sur le rivage de l'illusion physique, la Charmeuse couvre d'une parure mensongère les tristes réalités de la chair et du sang. Sur tous les plans de l'existence, son rôle est de séduire. (...) le Désir est sa voix sollicitieuse, et son divin piège, c'est la Volupté⁴⁹.

Un hymne orphique appelle Aphrodite « mère de la nécessité, tisseuse de tromperies »⁵⁰, et *eraphroditos* signifie en grec, 'enchanteur', 'sorcier'.

On lui attribue, ainsi qu'à la nature, le nombre quatre, nombre des éléments et du corporel⁵¹.

L'Aphrodite Uranie est pure mais privée de corps, c'est pourquoi elle désire continuellement s'incarner afin d'acquérir la richesse physique. Il n'y a en effet que dans

⁴⁸ *Le Banquet* 180d.

⁴⁹ Stanislas de Guaita, *La clef de la magie noire*, Guy Trédaniel, Paris, 1997, p. 480. Comparez cet aspect de la déesse avec la magicienne homérique Circé : Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, tome 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 63-72.

⁵⁰ Pernety, *Dictionnaire Mytho-Hermétique*, Archè, Milano, 1980, cfr « Nymphes ».

⁵¹ Cfr. F. Buffière, *Les Mythes d'Homère et la pensée grecque*, Les Belles Lettres, Paris, 1956, p. 575.

cette incarnation, qui est le lieu de la Nécessité ou monde sublunaire, que le corps glorieux de l'Âge d'Or peut être couvé⁵².

Empédocle d'Agrigente assimile l'âge d'or au royaume de l'amitié, épithète d'Aphrodite⁵³. Il ajoute que la déesse est l'Amitié et Mars la Discorde. Cependant, les deux doivent s'unir pour rendre possible l'avènement de la nouvelle création immortelle.

Dans la citation qui suit, Léon l'Hébreu nous oriente vers un aspect distinct de la déesse, lié aux mystères de la géomancie : « l'amour des êtres inférieurs provient des deux pères bienveillants appelés fortunes : de Jupiter, 'fortuna maior', et de Vénus, 'fortuna minor' [...]. De plus, l'amour de Jupiter est honnête, parfait et masculin, alors que celui de Vénus est agréable, charnel, imparfait et féminin »⁵⁴.

Nous voyons donc qu'Aphrodite, comme d'autres divinités, participe à la nature céleste et humaine : elle peut être pure ou impure, mais c'est toujours la même déesse que les sages pères de la mythologie ont habillée de toutes sortes de vêtements.

Dans certaines cérémonies d'initiation antiques, le récipiendaire était couvert d'un tissu grossier, dont il était ensuite dépouillé, et qui symbolisait le tissu astral et charnel qui avait enveloppé l'âme au moment de la chute dans l'incarnation. Selon Thémistios, « le prêtre enlevait les vêtements de la statue (de Vénus) après l'avoir frottée et lui

⁵² Empédocle d'Agrigente, entre autres, appelle « nécessité » le monde de l'exil, régi par les astres. D'autre part, les philosophes grecs (qui étudiaient la nature, en grec *physis* (φύσις)), affirmaient que la nature était Aphrodite et qu'elle correspondait au nombre quatre, qui était également le nombre de l'âme et de tout ce qui est corporel.

⁵³ *Los filósofos presocráticos*, Gredos, Madrid, 1985, vol. II, p. 235-236.

⁵⁴ Léon Hébreu, *Diálogos de amor*, PPU, Barcelona, 1993, p. 268.

avoir rendu sa beauté »⁵⁵. On peut en déduire que les statues de la déesse dans lesquelles elle apparaît vêtue montrent la beauté de ce monde, alors que les Vénus dénudées représentent la beauté sacrée, celle du corps pur.

Le corps de la plus belle des déesses

Aphrodite est belle (en espagnol, *hermosa* et en latin, *formosa*), terme qui provient du grec *morphè* (μορφή), ‘forme’, ‘figure humaine’, ‘beauté’. D’ailleurs, ce qui est beau a nécessairement une forme, un corps.



Dans la médaille d’Agrippine, Vénus est représentée portant un sceptre dans une main et une pomme dans l’autre. Sur sa tête figure une étoile, probablement parce que Vénus est l’étoile de l’aurore, appelée pendant la nuit Hespéros ou Lucifer, en grec *Phosphoros* (φωσφόρος), le porteur de lumière. Comme nous l’avons vu, Vénus porte cette lumière divine en son sein : c’est l’or philosophal, symbolisé par la pomme.

La fable raconte que Pâris accorda la pomme d’or à Aphrodite et fit en cela ce qu’il devait, car seule une déesse pure incarnée dans ce monde (c’est pour cette raison qu’elle est la plus belle) peut accueillir en son sein et engendrer un fils d’or philosophique. Selon l’alchimie, la

⁵⁵ S. Mayassis, *Le Livre des Morts de l’Égypte Ancienne est un Livre d’initiation*, B.A.O.A., Athènes, 1955, p. 302. Lucrèce écrit qu’il existe une « matière éternelle, emprisonnée dans un tissu plus ou moins compact », que Vénus emploie pour « nourrir la vie et faire revenir à la lumière de vie les différentes espèces animales » : *De rerum natura* I, 215 et ss. Lucrèce commence son œuvre poétique en invoquant Vénus, et nous croyons que Botticelli s’est inspiré de la description qu’il fait de la déesse pour peindre son célèbre tableau.

pomme est d'un or philosophique et représente Enée, le « grain fin d'or »⁵⁶ ou fruit messianique d'Aphrodite.

Citons à présent un passage d'Emmanuel d'Hooghvorst, dans lequel il nous dit une chose fondamentale sur la déesse :

*Et d'où savons-nous qu'elle était la plus belle ? De ce qu'elle possédait un corps. La beauté du corps est la perfection de l'Art. Conçoit-on l'Art sans corps ? Vénus était donc la plus parfaite des déesses. Le corps de la Pierre, en alchymie, est d'ailleurs appelé Vénus, lorsqu'il est dans son état premier, c'est-à-dire que cette Vénus est la mère de l'Or Philosophal fixe et parfait*⁵⁷.

Cet extrait parle sans doute de l'Aphrodite humaine régénérée et qui se convertira comme Marie en mère du Messie et Pierre des Philosophes, celle-là même qui était auparavant une pierre brute. Comme l'indique *L'Aquarium des Sages* – ouvrage alchimique anonyme – il s'agit de notre propre nature qui doit être restaurée :

*[...] le corps vulgaire de l'or ne convient pas du tout à cet œuvre. [...] C'est un autre corps qu'il faut prendre, pur, clair, sans mélange, sans aucune impureté ni défaut, [...] De même, ce n'est pas la nature humaine vulgaire, conçue dans les péchés, [...] mais une nature humaine sans tache, pure, sans péché et parfaite*⁵⁸.

Pourtant, le corps de la pierre et son contenu doivent être régénérés, car à cause de la chute, c'est une pierre brute et obscurcie, et le feu qu'elle contient consume la vie sans profit. Pernety dit de Vénus (en citant le Démocrite alchimiste) : « comme un homme a un corps et

⁵⁶ Emmanuel d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 118.

⁵⁷ *Ibidem*.

⁵⁸ *L'Aquarium des Sages*, La Table d'Émeraude, Paris, 1989, p. 71.

une âme : il faut la dépouiller de son corps matériel et grossier... »⁵⁹.

La tradition romaine disposait également d'une Vénus mère, qui portait une pomme dans la main droite et dans la gauche un enfant enveloppé de couvertures. César fut également le commanditaire d'un temple à cette *Venus Genitrix*.

Aphrodite et les feux de l'amour

Le feu est consubstantiel à Eros, dieu de l'amour. Comme lui, il se manifeste en deux états, parce que les mystères de l'ardeur amoureuse sont ambigus et ont deux chemins qui, à l'instar de l'Y pythagoricien, conduisent à deux mondes distincts : l'âge de fer et l'âge d'or. Or, tant les histoires d'amours vulgaires que les histoires d'amours sacrés sont généralement riches en épisodes verts. C'est pourquoi la couleur verte a été attribuée à Aphrodite. La déesse de l'amour se rapproche ici considérablement de la muse Thalie, puisqu'« elle n'a pas rougi d'habiter les bois », et qu'« elle en disait de *vertes et de pas mûres* »⁶⁰.

D'autre part, il n'est pas possible de séparer Aphrodite d'Eros, raison pour laquelle Platon établit un parallèle entre eux :

Nous savons tous qu'il n'y a pas d'Aphrodite sans Amour. Si donc il n'y avait qu'une Aphrodite, il n'y aurait qu'un Amour. Mais comme elle est double, il y a de même, nécessairement, deux Amours. Comment nier qu'il existe deux déesses ?

⁵⁹ *Les Fables Égyptiennes et Grecques Dévoilées*, La Table d'Émeraude, Paris, 1982, vol. II, p. 109.

⁶⁰ Emmanuel d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 105. Il semble, à en juger par ses mots, qu'Ovide fut un grand amateur d'histoires aphrodisiaques : « Je suis un peu honteux de mes enseignements, mais la belle Dioné (mère d'Aphrodite) m'encourage en me disant: 'ce qui te fait rougir, est ce que je désire le plus...' » : *Arte de Amar III*, Iberia, Barcelone, 1989, p. 64.

L'une, la plus ancienne sans doute, n'a pas de mère : c'est la fille du ciel, et nous l'appelons Uranienne, la 'Céleste' ; l'autre, la plus jeune, est fille de Zeus et de Dioné, nous l'appelons Pandémienne, la 'Populaire'. Dès lors, nécessairement, l'Amour qui sert l'une doit s'appeler Populaire, et celui qui sert l'autre, Céleste⁶¹.

La mythologie nous raconte qu'Aphrodite était l'épouse d'Héphaïstos (Vulcain chez les latins), dont les hermétistes disent qu'il est le dieu du feu philosophique parmi les hommes. Il y a donc une relation très étroite entre la beauté du corps divin (Aphrodite) et le feu (Héphaïstos), qui est toujours l'agent de tout l'Œuvre.

Le dieu du feu est boiteux et a besoin d'être réhabilité par un don du ciel pour pouvoir opérer comme feu des Philosophes, agent de tout l'Œuvre. Il se convertit ensuite en un dieu forgeron qui donne forme à la matière



céleste. Sans Héphaïstos-Vulcain, le ciel ou Mars ne peut se corporifier, mais comme l'écrit Héraclite le rhéteur, « l'artiste a également besoin d'Aphrodite pour son travail »⁶², car elle est l'aimant des hermétistes, et grâce à cette propriété, elle parvient à fixer Mars dans le lit nuptial où elle se trouve. D'après Pernety, ce lit est le « Vase »

⁶¹ *Le Banquet* 180d-e (Les Belles Lettres). Pausanias dit qu'à Athènes, il y avait des temples dédiés aux deux Aphrodites.

⁶² Héraclite le Rhéteur, *Alegorías de Homero*, 69, Gredos, Madrid, 1989, p. 136.

philosophique⁶³. On pourrait donc dire que Mars et Vénus unis sont la matière que le feu de Vulcain cuit dans le Vase ; deux choses en une, le Rebis (chose double) des alchimistes.

Le feu se trouve dans l'homme avant sa régénération, car tout ce qui vient à s'incarner contient en son for intérieur une portion du feu de Dieu, comme l'explique Varron⁶⁴ quand il écrit que le mot *ignis (feu)* « dérive de *gnascor* (naître), parce que de lui tout naît (*nascitur*), et en tout ce qui naît s'introduit le feu ».

Le labeur de Vénus-Aphrodite en lien avec le feu de l'Œuvre alchimique est expliqué brièvement par Saint Baque de Bufor :

*[Vulcain] Il était l'époux de Vénus par la même raison qu'Osiris était le mari d'Isis ; c'est-à-dire que la Vénus mythologique désignant la première matière de l'art, contenait le feu central comme Isis contenait Osiris dans son sein ...*⁶⁵

Le Pythagoricien Philolaos raconte que le feu est omniprésent et se situe dans le centre ; il l'appelle « foyer de l'univers », « maison de Zeus » et « mesure de la nature »⁶⁶.

⁶³ *Fables Égyptiennes et grecques...*, vol. II, p. 119. Dans le *Livre de Cratès* on raconte ceci à propos de certains vases du sanctuaire d'Aphrodite : « Qui a fabriqué ces vases? – demanda-t-on. Et l'idole (Aphrodite) répondit : 'Ils ont été fabriqués avec le *molibdochalque* du Sage'. *Molibdochalque* (μολυβδόχαλκος) est un mot composé de *molybdo* (μόλυβδος), 'plomb', et *chalco*, (χαλκός), 'cuivre', respectivement métaux de Saturne et de Vénus. Voyez M. Berthelot, *La Chimie au Moyen Âge. L'Alchimie arabe au Moyen-Âge*, Philo Press, Amsterdam, 1967, vol. III, p. 61.

⁶⁴ *De lingua latina* V, 70

⁶⁵ *Concordance Mytho-Physico-Cabalo-Hermétique*, Le Mercure Dauphinois, Grenoble 2002, p.43.

⁶⁶ *Los filósofos presocráticos*, Gredos, Madrid, 1986, vol. III, p. 122.

En nous appuyant sur la doctrine d'Aristote appelée hylémorphisme (*hylè*, 'matière' ; *morphè*, 'forme'), nous pourrions dire que Vénus est *Hylè*, la matière virginale de la pierre, et que la forme est son contenu igné qui est l'enfant qui va naître. Rupescissa (Joan de Peratallada) écrit que « la forme est très unie à la matière par amour »⁶⁷.

Toutefois, le feu de l'homme déchu dévore la vie sans la cuire et le porte à la tombe ; il est dès lors essentiel qu'il soit rectifié ou lavé par un autre feu, celui du bon Amour, qui, tout en étant doux est plus fort, afin de pouvoir se convertir en feu des philosophes, suave, silencieux, secret, et « qui est comme le propre instrument de la nature », comme le nomme Jean d'Espagnet⁶⁸. Louis Cattiaux nous propose la formule de notre régénération, basée sur le feu :

*Le feu de Dieu édifie la vie. Celui des hommes la consume. Cependant la douceur du second peut manifester la vertu du premier*⁶⁹.

Avec l'aide de la philologie, Varron nous offre un autre enseignement sur Vénus, en expliquant qu'il y a deux conditions pour que puisse se produire une naissance :

[...] le feu et l'eau. C'est pour cette raison que dans les noces, on place les deux éléments sur le seuil de la maison, parce que là se trouve le lieu de l'union : le feu est le mâle, car en lui est la semence ; tandis que l'eau est la femme, parce

⁶⁷ *La vertu et propriété de la Quinte Essence de toutes choses* I, 4, Archè, Milano, 1971, p. 42.

⁶⁸ *La Philosophie Naturelle Rétablie dans sa pureté*, Beya, canon 141.

⁶⁹ Louis Cattiaux, *Le Message retrouvé* VIII, 54'. Le feu de Dieu agit sur le feu humain pour le rectifier, ainsi, comme l'explique Blaise de Vigenère, « nous voyons par expérience, que les graisses ne se nettoient que par d'autres graisses, qui s'emportent les unes les autres, comme font le savon et les lexiues (sic)... » : *Traicté du Feu et du Sel*, 1618, p. 106.

que le fœtus est un produit de l'humidité. Et Vénus est la force de fusion des deux ensemble (vis vinctionis), (...) non pas parce qu'elle aime vaincre (vincere) mais plutôt lier (vincire). Le nom de la victoire provient du fait qu'on ligote les perdants (...). La Terre (tellus) a été la première à expérimenter les liens (vinctus) du ciel, et, à partir de là a suivi la victoire. c'est pourquoi, elle est représentée avec une couronne et une palme, car la couronne est un lien (vinculum) pour la tête⁷⁰.

Nous trouvons dans ces quelques lignes une excellente leçon d'hermétisme, puisque ni les attributs des dieux ni le langage ne sont arbitraires. Bien évidemment, l'union apaisée par Vulcain provoquera la victoire de Vénus sur la mort. Celle-ci sera par la suite régénérée et Mars, quant à lui, sera fixé, vaincu et lié sur le thalamus au moyen d'« inextricables liens comme une toile d'araignée », une ruse élaborée par un « artifice remarquable »⁷¹.



Un autre enseignement hermétique à propos d'Aphrodite : l'alchimiste grec Zosime inclut dans ses textes le mot *Afroselinon*, associé directement à la déesse, avec celui qui désigne la Pierre des Philosophes :

⁷⁰ *Lingua latina* V, 61-62.

⁷¹ *L'Odyssée* VIII, 266 et ss.

On l'appelle Afroselinon parce que cette pierre
est produite par Aphrodite, qui est le Mercure, et
par Séléné (la Lune), qui est l'argent (afros-
selene)⁷².

Eros et le dieu Hermaphrodite : l'unité retrouvée

Comme son nom l'indique, le Dieu androgyne est fils d'Hermès et d'Aphrodite : *Hermaphroditos* (Ἑρμαφρόδιτος), Hermès-Aphrodite. Il incarne la réunion du ciel et de la terre qui sont les deux principes de l'Œuvre qui doivent être unis. Les alchimistes assimilent l'Hermaphrodite à l'Androgyne ou *Rebis*, 'chose double', mâle et femelle, qui est la matière des Philosophes⁷³. Pernety précise qu'ils l'ont appelé ainsi « parce qu'ils disent que leur matière se suffit à elle-même pour engendrer, et mettre au monde l'enfant royal »⁷⁴.

Nous avons ici une nouvelle allusion au mystère de l'union de Mars et d'Aphrodite ou, si on veut, d'un «esprit-corps»⁷⁵ en une matière unique, premièrement virgineale puis mère du Verbe. *Le Message Retrouvé* l'exprime ainsi : [...] « La nature délivrera la nature, et l'enfant mystérieux naîtra de l'unique mère »⁷⁶.

Michael Maier assimile l'Hermaphrodite au Parnasse, en précisant que les deux sommets du mont Parnasse sont Mercure et Vénus, puisqu'il s'agit d'une chose unique composée de deux parties que l'on appelle

⁷² M. Berthelot-C. E. Ruelle, *Collection des Alchimistes grecs*, 1888, vol I, pp. 130-131

⁷³ Adonis représente la même chose : voyez R. Arola, *Los amores de los dioses*, op. cit., p. 138.

⁷⁴ Pernety, «Androgyne ou Hermaphrodite» dans *Dictionnaire Mytho-Hermétique*, Archè, Milan, 1980, p. 32.

⁷⁵ L'expression est d'Emmanuel d'Hooghvorst: cfr. *El Hilo de Penélope*, (La Puerta. Grecia, p. 37).

⁷⁶ *Le Message Retrouvé*, IV, 96'.

aussi « Rebis ou Hermaphrodite »⁷⁷. Le Parnasse représente donc la matière des Philosophes que les véritables poètes possèdent. Pour cette raison, la source de *Castalia*, qui se situe sur cette montagne, procure aux devins l'*enthousiasme* (ἐνθουσιασμός), mot qui signifie 'être possédé par le souffle d'un dieu', 'sagesse inspirée'.

Pernety l'aborde par une autre facette :

*Cette eau de vie est une eau de vie, une eau permanente, très-limpide, appelée d'or et d'argent. Cette substance enfin très-précieuse est la Vénus Hermaphrodite des Anciens, ayant l'un et l'autre sexe, c'est-à-dire, le soufre et le mercure*⁷⁸.

Les *Versets alchimiques* de Louis Cattiaux nous offrent la définition suivante de l'hermaphrodite :

*Il n'y a que moi seule qui possède une semence masculine et féminine et qui soit en même temps un tout entièrement homogène, aussi me nomme-t-on Hermaphrodite*⁷⁹.

Cet Hermaphrodite parfait est la véritable création, appelé dans le christianisme corps de gloire (et qui est le Christ). Le livre de la Genèse (1, 27) y fait également allusion : « il les créa mâle et femelle ».

Ce corps en question est masculin à l'intérieur, et féminin à l'extérieur, de telle manière qu'*Elle* est le corps de lumière ou de gloire de *Lui*. « L'un est le paradis de l'autre », enseignait Emmanuel d'Hooghvorst.

⁷⁷ *Atalante Fugitive*, Librairie de Médecis, Paris, 1969, p. 286. Un sommet du Parnasse était consacré à Apollon et aux muses, et un autre à Bacchus. Parnasse peut provenir du mot hittite '*parnas*', qui signifie 'maison'.

⁷⁸ *Fables Égyptiennes et grecques*, op. cit., vol. II, p. 110.

⁷⁹ « Manuscrit HEL'OUA. Versets alchimiques rassemblés par Louis Cattiaux », dans *Le Fil d'Ariane* n° 57-58, 1996, p. 12.

Comme nous l'avons vu, Aphrodite possède de nombreux noms et vêtements, allant de l'Aphrodite Pandemos, déesse de la séduction et de la volupté humaine, à l'Aphrodite Uranie, celle de l'amour pur, qui atteint sa perfection dans le corps hermaphrodite.

Le répertoire varié qu'affectionne l'Antiquité pour décrire les divinités ne doit certainement pas créer de confusion chez l'amoureux studieux de la mythologie ; car les présenter sous toutes les formes, états, fonctions et qualités, contribue à enrichir notre conception de la divinité et nous rapproche toujours plus d'elle. Nous en revenons donc à l'épigraphe couronnant ce travail : « Comprendons qu'il y a seulement un Dieu, une seule science et une seule création partout et toujours ».



Denys l'Aréopagite

H. v. K.

Introduction

Vers 50 après J.-C., saint Paul séjourne à Athènes. Voulant l'interroger sur sa doctrine, des philosophes grecs l'emmènent sur l'Aréopage, la « colline d'Arès » située en face de l'Acropole. L'apôtre leur y annonce le « Dieu inconnu » auquel les Athéniens avaient consacré un autel. Seuls quelques auditeurs ont foi en son enseignement ; parmi eux Denys, surnommé « l'Aréopagite »⁸⁰.

Le nom français « Denys » est un raccourci du grec Διονύσιος, littéralement « Dionysien », « qui appartient à Dionysos », le dieu des bacchants et de l'enthousiasme prophétique. Dionysos ou Bacchus est le dieu du vin qui fait *parler*⁸¹. On ne sera pas étonné de voir un tel nom appliqué à un philosophe religieusement inspiré.

Selon la tradition ou la légende, Denys devient évêque d'Athènes, avant de quitter la colline d'Arès pour son homologue parisien, le Montmartre, où il exerce l'épiscopat de Lutèce. En bon martyr, il y est décapité par le pouvoir impérial romain. Quelque peu contrarié par ce traitement, le saint homme ramasse sa tête, quitte à pied la capitale gauloise et s'effondre définitivement à l'endroit baptisé



⁸⁰ Cf. *Actes des apôtres*, XVII, 16 à 34.

⁸¹ Le nom de Βάκχος est traditionnellement associé au verbe βάζω (parfait passif βέβηκται), « parler », « dire ».

depuis lors « Saint-Denis ». On y construisit l'abbaye qui deviendra le lieu de sépulture des rois de France.

C'est en 533, à Constantinople, qu'on entend parler pour la première fois des écrits de Denys l'Aréopagite. Rédigés en grec, ils seront traduits en latin vers 860 par Jean Scot Érigène, le très érudit philosophe de Charles le Chauve, petit-fils de Charlemagne. Leur influence sur la théologie ou philosophie chrétienne sera énorme et durable, tant en Orient qu'en Occident.

Le *corpus dionysiacum* se compose des textes suivants :

- *Les Noms divins*, consacré aux noms, scripturaires ou autres, attribués à Dieu ;
- *La Théologie mystique*, traité assez bref ;
- *La Hiérarchie céleste*, où il est question notamment des neuf (ou trois fois trois) ordres angéliques : trônes, chérubins et séraphins ; seigneuries, puissances et pouvoirs ; principautés, archanges et anges ;
- *La Hiérarchie ecclésiastique*, qui imite sur terre la hiérarchie céleste ;
- *Lettres*, dont la dernière est adressée à saint Jean exilé à Patmos.

L'authenticité des écrits a été sérieusement remise en question surtout au siècle dernier, et il n'est aujourd'hui plus guère d'historien ou de philologue qui oserait les attribuer à une époque antérieure au V^e siècle. Leur auteur, un génie qui aura réussi à donner le change pendant de longs siècles, restera sans doute à jamais anonyme.

Cependant, leur profondeur est telle qu'on serait mal inspiré de les rejeter à cause d'une ingénieuse pseudépigraphie. Une fois franchi l'obstacle un peu

intimidant du langage souvent très « technique » de l'Aréopagite, le lecteur y puisera un enseignement solide et précieux dont nous proposons des échantillons dans les chapitres suivants.

Nous citerons les extraits dans l'excellente traduction de Maurice de Gandillac⁸².

Initiation et science secrète chrétiennes

Bien qu'aux yeux du traducteur « le thème du *secret* [chez Denys] ne signifie aucun ésotérisme »⁸³, on est frappé par l'omniprésence de cette notion dans l'ensemble de l'œuvre dionysienne :

*Tous ne sont pas saints, et, comme le dit l'Écriture, « il n'est pas bon que tous connaissent »*⁸⁴.

*Conforme-toi à la tradition la plus sacrée, ne révélant à des profanes, ni oralement ni d'aucune façon, les secrets divins*⁸⁵.

*Ne communique les saintes vérités que selon un mode saint à des hommes saints par une sainte illumination*⁸⁶.

Tu ne transmettras rien à autrui de tous les saints enseignements qui concernent les sublimes hiérarchies sinon à des initiateurs déifiés et qui

⁸² *Œuvres complètes du pseudo-Denys l'Aréopagite*, Aubier, Paris, 1943 (rééd. 1989). Nous reproduirons chaque fois le nom du traité, le chapitre et le paragraphe, ainsi que la page dans l'édition d'Aubier.

⁸³ « Introduction », II, C, p. 39. On peut se demander alors quel est, pour M. de Gandillac, le sens du mot « ésotérisme ». Rappelons que Jésus est, selon les Écritures, un ésotériste pur jus, cf. *Marc*, IV, 11 : « C'est à vous qu'a été donné le mystère du royaume de Dieu ; mais pour ceux-là qui sont à l'extérieur (ἐξω), tout se fait en paraboles ».

⁸⁴ « La Hiérarchie céleste », II, 2, p. 190. Cf. *1 Corinthiens*, VIII, 7 ; plus exactement : « La gnose n'est pas en tous ».

⁸⁵ « Les Noms divins », I, 8, p. 77.

⁸⁶ « La Hiérarchie ecclésiastique », I, 1, p. 244.

sont tes pairs, [...] tu leur feras promettre selon le précepte hiérarchique de ne toucher que purement à ce qui est pur et de ne communiquer qu'à des hommes de Dieu les mystères de l'œuvre divine, qu'à ceux qui sont capables de consacrer les secrets de la consécration, qu'aux saints enfin les plus saintes réalités⁸⁷.

Chaque chef hiérarchique, en effet, dans la mesure où le comporte son essence, sa proportion et son ordre, peut, d'une part, recevoir l'initiation des secrets divins et obtenir la déification, transmettre d'autre part à ceux qui viennent après lui, selon le mérite de chacun, une part de cette sainte déification qu'il a reçue de Dieu même⁸⁸.

Denys laisse entendre, çà et là, qu'il est lui-même un initié :

De ces lumières produites par une opération divine et de toutes les autres du même genre dont, selon les saintes Écritures, le don secret nous fut octroyé par nos maîtres inspirés, nous avons reçu à notre tour l'initiation⁸⁹.

Une première condition pour être initié à la gnose est l'étude des Écritures saintes :

S'il existe un homme, en effet, qui soit totalement rebelle à l'enseignement des Écritures, un tel homme sera parfaitement étranger à notre façon de philosopher : or, s'il n'a point souci de la sagesse divine des Écritures, comment nous soucierons-nous à notre tour de l'introduire dans la science théologique⁹⁰ ?

⁸⁷ *Ibid.*, I, 5, p. 251.

⁸⁸ *Ibid.*, I, 2, p. 247.

⁸⁹ « Les Noms divins », I, 4, p. 71.

⁹⁰ *Ibid.*, II, 2, pp. 79 et 80.

En attendant d'être lui-même un jour initié, le croyant peut se laisser guider par ceux qui sont en contact avec Dieu :

Les autres hommes doivent obéir aux grands prêtres, chaque fois du moins qu'ils opèrent à titre de grands prêtres, comme à des hommes que Dieu même inspire. Car il est dit : « Celui qui vous rejette me rejette »⁹¹.

Car ces prêtres-là véhiculent le Verbe ou l'Esprit de Dieu :

Les Écritures nous représentent [...] le Verbe même sortant comme un souffle d'air d'une poitrine humaine. Elles nous décrivent l'Esprit comme expiré par la bouche⁹².

L'initiation proprement dite est une expérience mystérieuse :

Les mystères simples, absolus et incorruptibles se révèlent dans la Ténèbre plus que lumineuse du Silence : c'est dans le Silence en effet qu'on apprend les secrets de cette Ténèbre dont c'est trop peu dire que d'affirmer qu'elle brille de la plus éclatante lumière au sein de la plus noire obscurité⁹³.

Puissions-nous pénétrer nous aussi dans cette Ténèbre plus lumineuse que la lumière et, renonçant à toute vision et à toute connaissance, puissions-nous ainsi voir et connaître qu'on ne peut ni voir ni connaître Celui qui est au-delà de toute vision et de toute connaissance ! [...] De même, pour façonner une statue de leurs propres mains, les sculpteurs dépouillent d'abord [le

⁹¹ « La Hiérarchie ecclésiastique », VII, 3, 7, pp. 322 et 323. Cf. *Luc*, x, 16.

⁹² « Lettres », IX, 1, p. 351. Cf. *Psaumes*, XLIV, 1 et XXXII, 6.

⁹³ « La Théologie mystique », I, 1, p. 177. Cette « Ténèbre lumineuse » fait évidemment penser à l'ombre lumineuse dont fut couverte la Vierge, cf. *Luc*, I, 35 ; comparer à *Matthieu*, XVII, 5 ; *Actes*, v, 15 ; *Hébreux*, IX, 5.

marbre] de toute la matière superflue qui s'opposait à la pure vision de la forme cachée ; et leur seule opération propre, c'est précisément ce dépouillement qui seul révèle la beauté latente⁹⁴.

Ce dépouillement est associé à l'« extase », terme qui traduit le mot hébreu biblique *tardemah*⁹⁵ :

C'est en sortant de tout et de toi-même, de façon irrésistible et parfaite, que tu t'élèveras dans une pure extase jusqu'au rayon ténébreux de la divine Suressence, ayant tout abandonné et t'étant dépouillé de tout⁹⁶.

En Dieu le désir amoureux est extatique. Grâce à lui, les amoureux ne s'appartiennent plus ; ils appartiennent à ceux qu'ils aiment. [...] C'est ainsi que le grand Paul, possédé par l'amour divin et prenant part à sa puissance extatique, dit d'une bouche inspirée : « Je ne vis plus, c'est le Christ qui vit en moi »⁹⁷, ce qui est bien le fait d'un homme que le désir a fait, comme il dit, sortir de soi pour pénétrer en Dieu et qui ne vit plus de sa vie propre, mais de la vie de Celui qu'il aime⁹⁸.

Ceux qui sont passés par cette expérience ne marchent plus comme le restant des hommes :

Quiconque, en effet, s'est uni à la Vérité, sait bien qu'il marche sur la voie droite, même si la foule le rappelle à l'ordre, prétendant que c'est lui qui échappe au domaine de l'erreur, grâce à la vérité de la vraie foi. Pour sa part, il a pleine conscience de ne pas être le fou que prétendent les autres et il sait que la possession de la vérité

⁹⁴ « La Théologie mystique », II, p. 180. L'image du sculpteur enlevant le superflu à la matière se retrouve dans la *Philosophie aux Athéniens* de Paracelse, où elle est associée au mystère de la création, cf. *Paracelse, Dorn, Trithème*, Beya, Grez-Doiceau, 2012, p. 25.

⁹⁵ Cf. *Genèse*, II, 21 et XV, 12.

⁹⁶ « La Théologie mystique », I, 1, pp. 177 et 178.

⁹⁷ *Galates*, II, 20.

⁹⁸ « Les Noms divins », IV, 13, p. 107.

*simple, perpétuelle, immuable l'a délivré tout au contraire de la fluctuation instable et mobile à travers les multiples variations de l'erreur*⁹⁹.

Angélogologie

Si toute initiation ou révélation vient de Dieu, celui-ci se sert toujours d'anges, en particulier de ceux qui hiérarchiquement se rapprochent le plus des hommes :

*C'est à l'ordre des principautés, des archanges et des anges qu'appartient la fonction révélatrice ; c'est lui qui, à travers les degrés de sa propre ordonnance, préside aux hiérarchies humaines*¹⁰⁰.

Comme l'enseigne la théologie, la Loi nous fut transmise par les anges. Dans les temps qui ont précédé la Loi comme au temps même de la Loi, ce sont les anges qui ont guidé nos ancêtres vénérés vers les réalités divines, soit en leur prescrivant des règles de conduite et en les détournant d'une vie pleine d'erreurs et de péchés pour les ramener dans la voie droite de la vérité, soit en leur révélant à titre d'interprètes les saintes ordonnances ou les visions secrètes des mystères qui ne sont pas de ce monde, ou encore de divines prophéties. Si quelqu'un répond que Dieu est apparu lui-même et sans intermédiaires à quelques saints, qu'il sache, car cette vérité ressort très clairement des plus saintes Écritures, que la substance même de Dieu, en ce qu'elle a de plus secret, personne ne l'a jamais vue ni ne la verra jamais. [...] Les visionnaires reçoivent la

⁹⁹ « Les Noms divins », VII, 4, p. 146. Cf. *Le Message Retrouvé*, XXXVII, 8' : « Ô mon Seigneur, ta joie m'envahit comme une digue qui se rompt, et me voilà balayé, marchant sur la tête, toute ma raison sombrée et titubant comme un ivrogne au grand scandale des bien-pensants qui me regardent avec mépris ». De même, les rois mages, après avoir vu le Divin Enfant, « se retirèrent par un autre chemin » (*Matthieu*, II, 12).

¹⁰⁰ « La Hiérarchie céleste », IX, 2, p. 218.

plénitude de l'illumination divine et une certaine initiation sacrée à quelque chose des mystères mêmes de Dieu. Mais nos illustres ancêtres ne furent initiés à ces visions que par l'entremise des puissances célestes. La tradition scripturaire n'affirme-t-elle pas, [objectera-t-on,] que les saintes prescriptions de la Loi furent transmises directement par Dieu lui-même à Moïse ? Oui, certes, mais [si l'Écriture s'exprime ainsi,] c'est pour que nous ne puissions pas ignorer que ces prescriptions sont l'image même de la Loi divine et sacrée. En vérité, la théologie enseigne sagement que ces prescriptions elles-mêmes vinrent à nous par l'entremise des anges¹⁰¹.

Tout homme initié par un ange en devient lui-même un ange :

Je ne vois donc aucun inconvénient à ce que le grand prêtre de la hiérarchie humaine soit appelé « ange » par les théologiens, car il participe selon sa puissance propre au rôle d'interprète qui est celui des anges et, dans la mesure des possibilités humaines, il tend à imiter, lui aussi, leur pouvoir révélateur¹⁰².

Autrement dit :

[La tradition] se transmet régulièrement d'ange en ange¹⁰³.

Car ceux qui font partie de la hiérarchie céleste ou ecclésiastique, imitent Dieu à degrés divers, voire coopèrent avec lui :

Pour chacun des membres de la hiérarchie, la perfection consiste bien à tendre, autant qu'ils le peuvent, vers l'imitation de Dieu, voire même, mystère plus divin que les autres, à devenir, selon

¹⁰¹ *Ibid.*, IV, 2 et 3, pp. 200 et 201.

¹⁰² *Ibid.*, XII, 2, p. 226.

¹⁰³ *Ibid.*, VIII, 2, p. 214.

la parole de l'Écriture, les « coopérateurs » de Dieu¹⁰⁴, à manifester enfin en eux-mêmes, autant que la chose est possible, le reflet de l'acte divin¹⁰⁵.

Les manifestations divines donnent lieu à d'innombrables noms plus ou moins énigmatiques ou allusifs :

Les apparitions divines qui se produisent dans les temples sacrés ou ailleurs, illuminant initiés et prophètes, leur suggèrent de nommer selon la diversité de ses fonctions causales et de ses puissances ce Bien supérieur à toute splendeur et à tout nom, et de lui attribuer des formes et des figures humaines, ou encore celles du feu ou de l'ambre¹⁰⁶.

Voici un de ces noms commenté par Denys :

On les appelle « vents » pour montrer la rapidité avec laquelle elles agissent partout de façon quasi instantanée¹⁰⁷.

D'après Emmanuel d'Hooghvorst, ces vents sont comme la monture des anges adeptes :

Hippotès qui chevauche les vents, engendra Éole (Αἰόλος, Eolus) dont le nom signifie « agile », « rapide »¹⁰⁸. Hippotès a donc engendré un fils semblable à lui, agile et rapide, chevauchant les vents auxquels il avait été préposé par Zeus, comme les Adeptes de l'Art chymique qui se

¹⁰⁴ I Corinthiens, III, 9.

¹⁰⁵ « La Hiérarchie céleste », III, 2, p. 197.

¹⁰⁶ « Les Noms divins », I, 8, p. 76. Le mot « ambre » traduit le grec ἤλεκτρον, le fameux *electrum* du début du livre d'Ézéchiél.

¹⁰⁷ « La Hiérarchie céleste », XV, 5, p. 240.

¹⁰⁸ Cf. Homère, *Odyssée*, X, 2.

*déplacent avec l'agilité et la rapidité du vent
jusqu'aux extrémités du monde¹⁰⁹.*

Rites et symboles

Dans la description de tous les éléments touchant à l'organisation et aux rites de l'Église, Denys met l'accent sur leur aspect symbolique, imagé, figuré. Cela vaut tout d'abord, nous l'avons indiqué plus haut, pour la hiérarchie ecclésiastique :

Saintement et harmonieusement divisée en ordres selon les révélations divines, notre propre hiérarchie présente ainsi la même structure que les hiérarchies célestes, conservant soigneusement à la mesure de son humanité les caractères qui lui permettent de ressembler à Dieu et de se conformer à lui¹¹⁰.

On pense ici à l'Épître aux Hébreux :

Tout grand prêtre est établi pour offrir des dons et des sacrifices [...]. Si donc [le Seigneur] était sur terre, il ne serait même pas prêtre, car on y trouve ceux qui offrent des dons conformément à la Loi, et dont le service cultuel est le signe et l'ombre des choses célestes¹¹¹.

Revenons à Denys :

Les saints initiateurs qui ont primitivement réglé nos rites, jugeant bon d'organiser notre hiérarchie sacrée sur le modèle des hiérarchies célestes qui ne sont pas de ce monde, ont revêtu, pour nous les transmettre, ces immatérielles hiérarchies d'une variété de figures et de formes matérielles, pour que nous nous élevions, de façon

¹⁰⁹ Emmanuel d'Hoogvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009.

¹¹⁰ « La Hiérarchie ecclésiastique », VI, 3, 5, p. 311.

¹¹¹ *Épître aux Hébreux*, VIII, 3 à 5.

*analogique, de ces signes très saints aux réalités spirituelles simples et ineffables dont elles ne sont que les images*¹¹².

*Comme le dit l'Écriture, le but de ces chants et de cette liturgie est bien, en effet, de commémorer l'œuvre divine*¹¹³.

*De toutes ces vérités, les rites hiérarchiques de l'initiation te présentent donc des images exactes*¹¹⁴.

Il en est ainsi du baptême dont Denys explique le sens symbolique :

*C'est à bon droit qu'on immerge entièrement l'initié dans l'eau pour figurer la mort et cet ensevelissement où se perd toute figure. Par cette leçon symbolique, celui qui reçoit le sacrement de baptême et qui est trois fois plongé dans l'eau, apprend mystérieusement à imiter cette mort théarchique que fut l'ensevelissement pendant trois jours et trois nuits de Jésus*¹¹⁵.

Il en est de même pour la communion eucharistique :

*La réception de la très sainte Eucharistie symbolise la participation à Jésus. Et ainsi de suite pour tous les dons que reçoivent les essences angéliques selon un mode qui n'est pas de ce monde, et qui ne nous sont accordés, à nous, que de façon symbolique*¹¹⁶.

¹¹² « La Hiérarchie céleste », I, 3, p. 186.

¹¹³ « La Hiérarchie ecclésiastique », III, 3, 12, p. 277. Cf. *Luc*, XXII, 19 : « Faites cela en mémoire de moi ».

¹¹⁴ « La Hiérarchie ecclésiastique », II, 3, 6, p. 260. Cf. *ibid.*, III, 3, 1, p. 265 : « ces images pieusement subordonnées à la vérité divine de leur modèle ».

¹¹⁵ « La Hiérarchie ecclésiastique », II, 3, 7, p. 261. Le mot « théarchique », fréquent chez Denys, signifie : « se référant au Dieu principe ».

¹¹⁶ « La Hiérarchie céleste », I, 4, p. 187.

Ce sacrement [...] se voit attribué de préférence à tous les autres un caractère commun à tous les sacrements hiérarchiques, puisqu'on l'appelle « communion », et que toute opération sacramentelle consiste bien à unifier en les déifiant nos vies dispersées, à rassembler dans la conformité divine tout ce qui en nous est divisé, à nous faire entrer ainsi en communion et en union avec l'Un¹¹⁷.

Un christianisme néo-platonicien

Le thème de l'Un et de l'union avec l'Un est omniprésent chez Denys :

Leur vie¹¹⁸, loin d'être divisée, demeure parfaitement une, parce qu'ils s'unifient eux-mêmes par un saint recueillement qui exclut tout divertissement, de façon à tendre vers l'unité d'une conduite conforme à Dieu et vers la perfection de l'amour divin¹¹⁹.

Leur vie étant unifiée, c'est un devoir pour eux de ne faire qu'un avec l'Un, de s'unir à la sainte Unité¹²⁰.

Or ce thème est typiquement néo-platonicien ; on le trouve très souvent abordé par Proclus (V^e siècle après J.-C.) :

Toutes les catégories divines procèdent de l'unique principe universel que Platon a coutume

¹¹⁷ « La Hiérarchie ecclésiastique », III, 1, p. 263. On notera qu'avant la célébration eucharistique, catéchumènes, possédés, pénitents, etc., sont rigoureusement exclus et sortent du sanctuaire dont on ferme ensuite les portes, cf. *ibid.*, III, 2, p. 264 ; III, 3, 6, p. 269 ; III, 3, 7, pp. 272 et 273. En ce temps-là, aucune sensiblerie démocratique !

¹¹⁸ La vie des moines. Denys joue dans ce passage sur le sens du mot μοναχός, « moine », de μόνος, « seul », « unique ».

¹¹⁹ « La Hiérarchie ecclésiastique », VI, 1, 3, pp. 307 et 308.

¹²⁰ *Ibid.*, VI, 3, 2, p. 309.

d'appeler « Un » et « le Bien », ainsi que des causes apparues immédiatement après ce principe¹²¹.

[Zeus] comble de biens les êtres qui participent immédiatement de lui, et leur tend la cause qui rassemble le multiple vers l'Un, ainsi que la puissance active qui convertit les êtres secondaires à lui-même¹²².

Les rapprochements de ce genre sont multiples et si évidents que M. de Gandillac écrit :

Par son vocabulaire, comme par la contexture même de ses raisonnements, l'auteur du Corpus [dionysiacum] paraît étroitement lié au néo-platonisme. [...] Avec Proclus les ressemblances sont nombreuses¹²³.

La fusion entre néo-platonisme et christianisme est si parfaite que l'on peut se demander si, par exemple, la structure hiérarchique de l'Église et ses pratiques rituelles ne furent pas calquées à l'origine, tout au moins dans une certaine mesure, sur celles en usage dans l'Académie néo-platonicienne et néo-pythagoricienne des premiers siècles après J.-C¹²⁴.

*

¹²¹ Proclus, *Commentaire sur la République de Platon*, VI, 1, 14. « Le Bien » est également un nom abondamment traité par Denys ; nous avons reproduit plus haut une citation où est évoqué « ce Bien supérieur à toute splendeur et à tout nom ».

¹²² *Ibid.*

¹²³ « Introduction », I, B, pp. 16 et 17. Cf. *ibid.*, II, C, p. 36, où l'auteur évoque aussi la parenté avec le néo-platonicien Jamblique (IV^e siècle après J.-C.) : *Les Mystères d'Égypte* offrent une description angélologique dont Denys s'inspire certainement. Luther, parmi bien d'autres, ne s'y trompait pas : « Denys parle en platonicien plutôt qu'en chrétien » (cit. *ibid.*, I, C, p. 20).

¹²⁴ Rappelons ces propos célèbres de saint Augustin, *Sur la Vraie Religion*, 7, au sujet des platoniciens : « Il leur suffirait de changer quelques mots et phrases pour devenir chrétiens ».

Nous laissons la question en suspens pour citer quelques passages chez Denys, où l'inspiration platonicienne est particulièrement intéressante. Citons d'abord l'opinion de plusieurs platoniciens sur les apparentes absurdités dont la mythologie grecque est farcie :

*Le mythe poétique a un avantage en ce sens que ses dires sont tels que même le premier venu n'y croit pas [...], qu'ils empêchent de s'arrêter au sens apparent et obligent à chercher la vérité cachée*¹²⁵.

*Écoute, enfant, l'explication philosophique, et ne couvre pas de reproches le voile mythologique ; car il appartient à la poésie de cacher sous une forme différente les secrets de la philosophie*¹²⁶.

*Tout est rempli d'énigmes, chez les poètes comme chez les philosophes. Pour ma part, je préfère leur pudeur envers la vérité au langage ouvert des Modernes. La faiblesse humaine étant incapable de nettement contempler la réalité, le mythe traduit celle-ci sous une forme plus convenable*¹²⁷.

Les mythes, en effet, ont substitué tout leur attirail extérieur à la vérité qui demeure secrète ; ils se servent d'apparences qui voilent les pensées invisibles et inconnues à la foule. C'est là leur vertu la plus excellente : ne rien divulguer de la vérité aux profanes, mais seulement proposer des traces de l'initiation complète à ceux qui, naturellement, les suivent pour arriver à la contemplation inaccessible à la foule. Au lieu de chercher la vérité qui s'y trouve, ces gens ne voient que la forme extérieure des fictions mythologiques ; au lieu de purifier leur intellect, ils

¹²⁵ Olympiodore, *Commentaire sur le Gorgias*, XLVI, 4.

¹²⁶ Psellos, *Explication allégorique de Circé qui veut transformer Ulysse*.

¹²⁷ Maxime de Tyr, *Dissertations*, x, 5.

*suivent leurs pensées inspirées par l'imagination et les formes apparentes*¹²⁸.

*[Les mythologues] ont d'une part produit un substitut, c'est-à-dire ce que les mythes ont d'extérieur et d'idolâtre, analogue aux derniers genres préposés aux passions dernières et inhérentes à la matière ; ils ont d'autre part transmis ce qui est caché et inconnu à la foule, c'est-à-dire la substance inaccessible et éminente des dieux, pour le manifester à ceux qui aspirent à contempler la réalité. Ainsi donc, chaque mythe est démoniaque selon l'apparence, mais divin selon sa doctrine secrète*¹²⁹.

Or ce que les platoniciens affirment au sujet d'Homère et des autres mythographes, Denys l'applique aux auteurs des Écritures saintes, qui emploient fréquemment des figures insolites et à première vue inappropriées :

Ils usent volontiers de métaphores sacrées sans ressemblance aucune [avec leur objet]. Ainsi [...] les secrets divins demeurent inaccessibles aux profanes tandis que ceux qui savent interpréter les images saintes dépassent les signes symboliques. [...] Nous-même peut-être, poussé à la recherche par le paradoxe même auquel nous nous heurtions, nous n'aurions pas été aiguillonné vers l'exégèse spirituelle de ces saintes réalités, si nous n'avions d'abord été troublé par le caractère difforme des images qui dans l'Écriture représentent les anges. Loin de permettre à notre intelligence de se contenter d'une imagerie si malséante, c'est ce trouble qui l'a excitée à se dépouiller de toute affection matérielle, qui l'a saintement habituée à dépasser les apparences pour s'élever à travers elles

¹²⁸ Proclus, *Commentaire sur la République de Platon*, VI, 1, 2.

¹²⁹ *Ibid.*

*jusqu'à ces réalités spirituelles qui ne sont pas de ce monde*¹³⁰.

*

Une des images mythologiques est la fameuse chaîne d'or homérique ; rappelons-en le contexte : dans l'*Iliade*, Zeus défie les autres dieux de la tirer vers le bas, tandis qu'il se fait fort de les attirer tous vers le haut, terre et mer y compris¹³¹. Ce passage a été abondamment commenté par Platon et son école :

*Cette science vaticinatoire, comme l'enseigne Jamblique, est une vertu disséminée par les dieux intelligibles dans tous les éléments, laquelle, élevant au-dessus du destin les humains intellects, purs et capables de divinité, leur démontre la concaténation de l'univers. De cette concaténation eut entendement Homère lorsqu'il dit que le monde est une chaîne d'or dont le bout suprême est tenu par la main du très haut Jupiter, et ceci n'est autre que l'ordre des causes de l'univers et [...] la dérivation, selon les platoniciens, par la divine bonté, idée de tous les biens, de la pensée première ; puis, par celle-ci, de l'âme du monde ; et puis, par elle, de la nature ou monde séminale*¹³².

*Selon Platon, la chaîne d'or est le Soleil même, parce que c'est lui qui lie l'univers*¹³³.

... La véritable chaîne d'or des êtres qui dépendent tous de l'Un, quoique certains de façon immédiate, d'autres par un seul intermédiaire,

¹³⁰ « La Hiérarchie céleste », II, 5, pp. 194 et 195.

¹³¹ Cf. Homère, VIII, 18 à 27.

¹³² C. Della Riviera, *Le Monde magique des héros*, Archè, Milan, 1977, II, 1, p. 203.

¹³³ Eustathe, *Commentaires sur l'Iliade*, VIII, et ss. Cf. Platon, *Théétète*, 153c et d.

*d'autres encore par deux ou plus ; mais ils dépendent absolument tous de l'Un*¹³⁴.

Et voici comment Denys s'y rapporte :

*Efforçons-nous donc par nos prières de nous élever jusqu'à la cime de ces rayons divins et bienfaisants, de la même façon que, si nous saisissons pour l'entraîner constamment vers nous de nos deux mains alternées une chaîne infiniment lumineuse qui pendrait du haut du ciel et descendrait jusqu'à nous, nous aurions l'impression de l'attirer vers le bas, mais en réalité notre effort ne saurait la mouvoir, car elle serait tout ensemble présente en haut et en bas, et c'est nous plutôt qui nous élèverions vers les plus hautes splendeurs d'un rayonnement parfaitement lumineux*¹³⁵.

Le Byzantin Psellos (XI^e siècle) développera encore cette interprétation platonico-chrétienne de la chaîne homérique :

Voilà notre Dieu, le vrai Dieu, celui qui a fondé et disposé le monde intelligible et le sensible. Il les a séparés l'un de l'autre par la particularité de leur nature, mais il les a liés aussi l'un à l'autre, afin que les anges visitent les hommes et que les hommes, s'ils le désirent, deviennent d'autres anges, non en se transformant en leur nature, mais en devenant dignes de leur grandeur. On pourrait donc donner à leur union le nom de « chaîne », parce qu'en quelque sorte, les trames de nos vies sont liées ; « d'or », parce que cette union est éclatante et n'a rien de caché, et parce qu'en étant membres du premier rang, qui a

¹³⁴ Proclus, *Commentaire sur le Parménide*, VI, 1100, ll. 5 à 8.

¹³⁵ « Les Noms divins », III, 1, p. 90. Ce rayonnement « parfaitement lumineux » est une allusion à l'étymologie traditionnelle du mot « Olympe » (Ὀλυμπος), à savoir ὀλολαμπής, « entièrement lumineux » ; Zeus annonce aux dieux qu'il attachera la chaîne à un pic de l'Olympe, si bien qu'ils flotteront dans les airs.

l'aspect de l'or, nous sommes nous-mêmes en or. Le principe de la chaîne, c'est la théarchie qui transcende tout principe. Le fait qu'elle nous tire vers le haut, sans que nous puissions l'attirer, voici comment on doit le comprendre : Dieu n'est séparé d'aucun des êtres, mais personne ne saurait l'attirer, tant sa nature l'emporte. Celui qui, avant toute création, possède en lui-même les principes des créatures les contiendra facilement toutes. On peut comprendre aussi que son amour des hommes l'amène à se dresser au milieu de tout et que, d'après Platon, comme un exemple à imiter, il nous tire à lui, vers le haut, où il nous laissera flotter dans l'air. Il aura attaché la chaîne ailleurs, parce qu'aucun être engendré ne s'approche de Dieu. Dans la mesure où nous avons été délestés du corps, nous nous efforçons à parvenir au milieu de l'air. Même les anges et les chérubins, qui battent des ailes pour s'approcher autant que possible de Dieu, ne s'en approchent en aucune façon. La chaîne qui mène à lui est cachée quelque part ailleurs, et il est impossible de s'élever jusqu'à lui. Voyez-vous où ce mythe nous a finalement conduits¹³⁶ ?

*

Venons-en à un dernier exemple de l'enseignement platonicien de Denys. Quand Homère décrit Zeus tantôt dormant, tantôt veillant¹³⁷, Proclus en propose le commentaire suivant :

La veille signifie la providence des dieux sur le monde ; le sommeil, la vie séparée de tous les êtres inférieurs. [...] La tradition mythologique décrit le Père de tous les êtres du monde tantôt éveillé, tantôt endormi [...]. Éveillé, il réfléchit sur

¹³⁶ Psellos, *Petits Traités d'exégèse homérique et mythologique*, « La Chaîne d'or homérique ».

¹³⁷ Cf. *Iliade*, XIV, 231 et ss. (sommeil), puis 256 et ss. (éveil).

les choses humaines, veillant sur les affaires du monde, comme c'est le propre de la vie ; dormant, et se retirant avec Héra pour l'union séparée, il n'oublie pas l'autre union [...] : c'est en même temps, et avec justice, qu'il conduit les êtres sur lesquels il veille et qu'il se retire dans son lieu de guet intelligible¹³⁸.

Sans hésiter, Denys applique ce commentaire au Dieu des Écritures saintes :

Tu vas me demander, je le sais bien, de t'expliquer également ce qu'on entend lorsqu'on dit que Dieu dort ou qu'il veille. [...] Le sommeil de Dieu symbolise la transcendance divine et l'impossibilité où sont les objets de sa Providence d'entrer avec lui en communication ; [...] sa vigilance symbolise d'autre part le soin qu'il prend de veiller lui-même à l'éducation et au salut de ceux qui ont besoin de lui¹³⁹.

Conclusion

Le cabaliste chrétien Reuchlin qualifie Denys l'Aréopagite du « plus divin des théologiens »¹⁴⁰ ; il le cite régulièrement avec admiration. Nous espérons avoir suscité l'intérêt de nos lecteurs pour l'œuvre d'un auteur actuellement un peu oublié par l'Église et par ses fidèles. Nous les invitons à redécouvrir ses traités décrivant une chrétienté pure, lumineuse, profonde et reliée.

¹³⁸ Proclus, *Commentaire sur la République de Platon*, VI, 1, 14.

¹³⁹ « Lettres », IX, 6, p. 359.

¹⁴⁰ J. Reuchlin, *Le Verbe qui fait des merveilles*, Beya, Grez-Doiceau, 2014, II, 23, p. 189.

Vert était le manteau de l'Envoyé de Dieu

Marie Fé de Meeûs



La Vierge germinante dans la splendeur du vert
Louis Cattiaux

La couleur verte est le résultat du mélange du bleu et du jaune¹⁴¹. Dans l'échelle des couleurs, nous trouvons le vert à égale distance du bleu céleste et du rouge infernal comme à l'intersection de ces deux couleurs. À la fin de la nuit, juste avant le jour, à ce moment précis, les deux

¹⁴¹ Le jaune et le rouge sont souvent mis l'un pour l'autre dans la symbolique. Dans le tableau ci-dessus, nous voyons un soleil rouge.

couleurs se mélangent, et, le temps d'un instant, le vert jaillit.

Vert était, dit-on, le manteau de l'Envoyé de Dieu. Dans la tradition musulmane, cette couleur constitue l'emblème du Salut, et son envoyé s'appelle *al-Khidr*, ou *Khidr*, qui veut dire « le vert » ou « le verdoyant » ; il est le patron des voyageurs, et il incarne la providence divine. La tradition veut qu'il ait construit sa maison au point extrême du monde, là où se touchent les deux océans, céleste et terrestre¹⁴². Celui qui rencontre Khidr ne doit pas lui poser de question, mais se soumettre à ses conseils, quelque extravagants qu'ils puissent paraître.

Khidr se retrouve dans d'autres traditions sous d'autres noms.

Le prophète Élie lui est parfois comparé. On peut voir dans la cathédrale de Bourges un vitrail où le prophète Ézéchiël porte sur ses épaules saint Jean vêtu de vert, ils symbolisent, à eux deux, la continuité et la transmission entre l'ancien et le nouveau testament. L'homme vert est identifié dans la Bible à Melchisédeq :

*Ce Melchisédeq, roi de Salem, prêtre du Dieu très haut [...] est d'abord, selon la signification de son nom, roi de justice, ensuite, roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix, qui est sans père, sans mère, sans généalogie, qui n'a ni commencement de jours ni fin de vie*¹⁴³.

D'Eckhartshausen explique très clairement quel est le rôle de ce mystérieux personnage :

Melchisédeq fut le premier Prêtre-Roi ; tous les vrais prêtres de Dieu et de la nature descendent

¹⁴² *Dictionnaire des Symboles*, Collection Bouquins, Robert Laffont, Paris, p. 1003. C'est donc bien l'union du bleu du ciel et du rouge de l'enfer.

¹⁴³ *Épître aux Hébreux* VII, 1 et 2.

de lui, et Jésus-Christ Lui-même se joignit à lui, comme prêtre « selon l'ordre de Melchisédeq. » מלכי קדש (Melchi-Tsédeq) signifie littéralement « l'instructeur dans la vraie substance de vie et dans la séparation de cette véritable substance de vie d'avec l'enveloppe destructible qui l'enferme. »

Un prêtre est un séparateur de la nature pure d'avec la nature impure ; un séparateur de la substance qui contient tout, d'avec la matière destructible qui occasionne la douleur et la misère. Le sacrifice, ou ce qui a été séparé, consiste dans le pain et le vin.

Pain veut dire littéralement la substance qui contient tout, et vin la substance qui vivifie tout.

Ainsi, un prêtre selon l'ordre de Melchisédeq est celui qui sait séparer la substance qui contient tout et vivifie tout, de la matière impure ; et qui la sait employer comme un vrai moyen de réconciliation et de réunion pour l'humanité tombée, afin de lui communiquer la vraie dignité royale ou la puissance sur la nature, et la dignité sacerdotale ou le pouvoir de s'unir par la Grâce aux mondes supérieurs. Dans ce peu de mots est contenu tout le mystère du Sacerdoce de Dieu, la suprême vocation du prêtre¹⁴⁴.

À propos du personnage de Melchisédeq, Emmanuel d'Hooghvorst écrit :

Melchisédeq qui n'a ni père ni mère est le sacerdoce éternel, le vrai ; je vous souhaite de le rencontrer, comme Abraham car c'est lui qui transmet la bénédiction. Abraham ayant reçu de lui la bénédiction devient à son tour Melchisédeq et transmet à Isaac et ainsi de suite. Et transmettant la bénédiction, celui qui bénit ne

¹⁴⁴ D'Eckhartshausen, *La Nuée sur le Sanctuaire*, Bibliothèque des Amitiés Spirituelles, Paris, 1965, p. 138.

perd absolument rien, parce que ce qu'il donne vient du ciel et pas de lui-même. C'est dans cette bénédiction que se révèle la première matière. Revoyez à ce sujet dans le livre de la Genèse au chapitre 27, le verset 28 : ... de la rosée du ciel et de la graisse de la terre..., tout est là, mon cher ami¹⁴⁵.

C'est à Melchisédeq que Cagliostro fait allusion quand il se dit noble et voyageur :

Je ne suis d'aucune époque ni d'aucun lieu... Me voici, je suis noble et voyageur; je parle et votre âme frémit en reconnaissant d'anciennes paroles ; une voix, qui est en vous, et qui s'était tue depuis bien longtemps, répond à l'appel de la mienne ; j'agis, et la paix revient en vos cœurs, la santé dans vos corps, l'espoir et le courage dans vos âmes. Tous les hommes sont mes frères ; [...] Je ne suis pas né de la chair ni de la volonté de l'homme, je suis né de l'esprit¹⁴⁶.

Recevoir la visite de cet envoyé correspond à recevoir la bénédiction.

Dans le *Message Retrouvé* on lit :

Purifie nos cœurs par le feu de purgation et féconde-nous de ton amour céleste, par le moyen de ta grâce voyageuse, ô Magnanime donneur de vie¹⁴⁷.

Cette « grâce voyageuse » c'est le noble voyageur, c'est Gabriel (le mâle d'en haut, selon l'étymologie

¹⁴⁵ Emmanuel d'Hooghvorst, lettre à un ami non publiée.

¹⁴⁶ Marc Haven, *Le Maître inconnu Cagliostro*, Paul Derain, Lyon, 1964, p. 242.

¹⁴⁷ « Le Message Retrouvé », XXIII, 11', dans Louis Cattiaux, *Art et Hermétisme*, [Œuvres complètes], Beya, Grez-Doiceau, 2004.

hébraïque), qui se manifeste, de préférence, au printemps¹⁴⁸.

Ces « voyageurs » ont existé de tout temps, Emmanuel d'Hooghvorst écrivait à une amie à propos de ces personnages :

Les chrétiens n'admettent en général qu'une seule incarnation, celle de Jésus-Christ, en Palestine, il y a deux mille ans, tandis que la sagesse et les prophètes en général, loin de limiter ce mystère à Jésus-Christ, reconnaissent son universalité dans le monde et dans le temps, et disent en substance que le Verbe vient en tous ceux qui le reçoivent. Mais ici, il y a encore un mystère, comment vient-il ? Toujours de la même façon, par la Vierge terrestre, car il est bien évident qu'il ne peut s'incarner dans l'homme ordinaire souillé de péchés, mais généralement, lorsqu'il revient, il ne se laisse jamais reconnaître à l'apparence, et ceux qui l'apportent aux hommes ne se distinguent pas apparemment par une marque spéciale, et même, ils se présentent souvent dans le monde sous un aspect vil et méprisable, pour exercer la perspicacité des enfants de Dieu qui se distinguent ainsi des enfants du démon : chacun étant jugé par son propre jugement, personne n'a le droit de récriminer au jour du jugement dernier, quand ce qui était caché sera rendu manifeste pour tous¹⁴⁹.

Ces messagers sont les porte-lumière de la Vérité, et leurs paroles sont vertes à l'image de tout ce qui vit ; la couleur verte est symbole de création.

Ils sont les intermédiaires entre la terre et le ciel, entre le bas et le haut, entre le rouge et le bleu, entre les

¹⁴⁸ Le mot « vert » du latin *viridis* est en rapport avec le *ver* latin, le printemps. D'ailleurs, le printemps voit la renaissance du vert.

¹⁴⁹ *Le Miroir d'Isis*, n° 13, p. 73.

croyants et le Christ, à l'image de la Vierge terrestre qui porte l'enfant et qui permet, seule, l'accès à son fils.

Thomas Vaughan, dit Eugène Philalèthe, donne aussi une description de ce personnage *vert* qu'il semble avoir rencontré et dont la lumière devient son guide :

*J'ai connu Sa lumière secrète, Sa bougie est
ma maîtresse d'école. [...] C'était presque l'aube,
ou le point du jour [...] J'aperçus entre la lumière
et moi une beauté toute divine très exquise [...] elle
était vêtue de fine soie lâche, d'un vert tel que je
n'en avais jamais vu, car cette couleur n'était pas
terrestre [...] - Eugène, dit-elle, j'ai beaucoup de
noms, mais celui qui m'est le meilleur et le plus
cher est Thalie, car je suis toujours verte et ne
fanerai jamais¹⁵⁰.*

Cette visite se passe la nuit, exactement au moment où Jacob lutte avec un ange, selon le récit de la Genèse : « Jacob resta seul ; et un homme lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore »¹⁵¹. Les sages d'Israël ont parfois appelé Jacob, « l'homme bleu », en hébreu, le *tekelet* (תכלת), qui vient d'une racine hébraïque qui signifie « peler », « écorcher »¹⁵². Jacob a vu l'échelle qui relie le ciel et la terre, autrement dit le bleu céleste et le rouge infernal. Comme nous l'avons écrit plus haut, à l'intersection de ces deux couleurs se trouve le vert. Nous pouvons donc supposer que Jacob, l'homme bleu, c'est-à-dire l'écorché, a

¹⁵⁰ Thomas Vaughan, « Lumen de Lumine » dans *Œuvres Complètes*, La Table d'Émeraude, Saint-Leu-la-Forêt, 1999, p. 293. Thalie était la Muse de la comédie liée aux mystères de Bacchus (ou Dionysos). Curieusement, « on la représentait avec un 'masque comique' ... elle en disait de vertes et de pas mûres » cf. Emmanuel d'Hooghvorst, « Chromis et Mnasylos in antro » dans *Le Fil de Pénélope*, t. I, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 105.

¹⁵¹ Genèse XXXII, 24.

¹⁵² Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, *op.cit.* p. 190.

vu lors de cette conjonction apparaître la couleur verte symbolisée par l'échelle.

Emmanuel d'Hooghvorst décrit cette terrible nuit initiatique en ces termes :

La nuit où se célèbre ce mariage-là, dont les livres sont pleins, la Dame émue dit : Voici le mari que j'ai reçu, barbe du ciel révélée à ma vue et coulant en son vase, quelle dot exquise, cet electrum ! un vent lié en un lieu. Quelle divine peur mais quel rare destin ! Un sot – leur nombre est infini – blâme cette nuit magique, car il ne devine ce bienfait d'Isis. S'il crut ce feu satanique, sa peur n'examine ce don du Nil qu'on a tant tu, et le fleuve d'Égypte demeure ignoré¹⁵³.

Ceux parmi les hommes qui ont fait cette expérience ont trouvé la source de vie, et sont devenus des Hommes de Dieu ou des Serviteurs du Seigneur.

Une légende très explicite est racontée en Islam : Un jour, Khidr se promenait dans le désert, un poisson sec à la main, il rencontra une source dans laquelle il plongea le poisson, aussitôt il reprit vie ; Khidr comprit alors qu'il avait atteint la source de vie ; il s'y baigna et ce fut ainsi qu'il devint immortel, tandis que son manteau se colora de vert.

Cette légende nous en rappelle une autre, celle du roi Midas, dans *Les Métamorphoses* d'Ovide, se baignant dans le Pactole après avoir prié Dionysos de le délivrer du don de changer en or tout ce qu'il touchait :

Le roi se plonge donc docilement dans la source, et la vertu qu'il possédait de tout changer en or donne aux eaux du Pactole une couleur

¹⁵³ *Ibid.*, « La Barbe-Bleue », p. 194.

nouvelle ; cette rivière a des reflets dorés et roule dans ses flots de l'or liquide.

« Quel rare humide non su des sciences rustiques ! », s'écria dès lors Midas. C'est le secret des bacchants. Quel pur savoir où Midas lut sa muse ! La vue de ce Pactole coulant lui sera muse guérissant sa sottise. C'est là le fameux mercure des Philosophes. C'est l'or même des avares qui n'était qu'un poison, mais liquéfié en sève vivifiante ! ¹⁵⁴

Le Coran raconte la rencontre de Moïse avec un de ces serviteurs. Moïse lui demande de pouvoir le suivre, afin d'être instruit. Le serviteur du Seigneur accède à sa demande à la condition qu'il se taise et ne lui pose pas de question :

[65] Ils rencontrèrent un de Nos serviteurs qui avait été touché par Notre grâce et à qui Nous avions enseigné une science émanant de Notre part. [66] Moïse lui dit : « Puis-je te suivre pour que tu m'enseignes un peu de la sagesse à laquelle tu as été initié ? » [67] – « Tu n'aurais jamais assez de patience, répondit l'inconnu, pour rester en ma compagnie, [68] car comment pourrais-tu assister, sans manifester ta curiosité, à des choses dont tu ne saisiras pas le sens ? » [69] Moïse lui répondit : « Tu trouveras, s'il plaît à Dieu, en moi un homme toujours patient, et je ne te désobéirai point. » [70] – « Eh bien, dit le personnage, si tu me suis, ne m'interroge sur rien ! Attends que je t'en parle le premier ! »

[71] Ils partirent donc ensemble et montèrent à bord d'un navire, au flanc duquel l'inconnu s'empressa de pratiquer une brèche. « Pourquoi, s'écria Moïse, y as-tu pratiqué cette brèche ? Est-ce pour en noyer les passagers ? En vérité, c'est

¹⁵⁴ Emmanuel d'Hooghvorst, « La Roi Midas » dans *Le Fil de Pénélope*, t. I, op.cit. p. 127.

un acte abominable que tu viens de commettre !» [72] – « Ne t'avais-je pas dit, rétorqua l'inconnu, que tu n'aurais jamais assez de patience pour rester avec moi ? » [73] – « Ne me blâme pas trop, reprit Moïse, pour mon oubli et ne me soumets pas à une trop dure épreuve ! » [74] Puis ils reprirent ensemble leur route et firent la rencontre d'un jeune homme que l'inconnu ne tarda pas à mettre à mort. « Quoi ?, s'indigna Moïse. N'as-tu pas tué là un être innocent qui, lui, n'a tué personne ? Ne viens-tu pas de commettre une chose affreuse ? »

[75] – « Ne t'avais-je pas averti, dit l'étranger, que tu n'aurais pas assez de patience pour supporter ma compagnie ? » [76] – « Si je te questionne encore sur quoi que ce soit, dit Moïse, tu auras le droit de me priver de ta compagnie. Tu n'as été, en vérité, que trop patient avec moi ! » [77] Puis ils se remirent en route et, arrivés près d'une cité, ils demandèrent l'hospitalité aux habitants qui la leur refusèrent. Après quoi, ils aperçurent un mur qui menaçait de s'écrouler. L'inconnu s'empessa alors de le redresser. « Tu pourrais, lui dit Moïse, si tu le voulais, réclamer un salaire pour ce travail ? » [78] – « Voilà le moment venu de notre séparation, repartit l'étrange personnage. Je vais cependant t'éclairer sur la signification des choses que tu as été impatient de savoir. [79] Pour ce qui est de la barque, elle appartenait à de pauvres gens qui travaillaient en mer. J'ai voulu lui donner l'apparence d'être défectueuse, parce que derrière eux il y avait un roi qui s'emparait de toute embarcation et l'usurpait. [80] Quant au jeune homme, il avait pour père et mère deux bons croyants. Nous eûmes peur qu'il ne les entraînant dans sa rébellion et son impiété, [81] et nous voulûmes que leur Seigneur leur donnât à sa place un fils plus vertueux et plus affectueux. [82] Pour ce qui est du mur, il appartenait à deux orphelins de la ville, et il recelait à sa base un trésor qui leur revenait. Comme leur père était un homme vertueux, le Seigneur, dans Sa bonté, a voulu qu'ils ne pussent le déterrer qu'à leur majorité. Je

*n'ai donc rien fait de mon propre chef. Voilà toute l'explication que tu n'as pas eu la patience d'attendre ! »*¹⁵⁵

Rencontrer un de ces « envoyés » est une chance rare, et comme le dit le Coran, il n'est pas toujours facile à reconnaître. Khidr, l'homme vert, est le détenteur du secret de Dieu. Comme tout véritable initiateur, il indique le chemin de la vérité. Mais il le fait sous des apparences parfois absurdes ou inattendues ou contraires à nos préjugés...

On retrouve cette couleur verte dans toutes les traditions, partout où leurs auteurs veulent nous dire que cette couleur est le signe de la renaissance. Par exemple, Dante, dans le Purgatoire, nous explique sa rencontre :

*... et je vis sortir et descendre du ciel deux anges, avec deux épées de feu, tronquées et privées de leur pointes. Vertes comme des feuilles nouvelles nées étaient leurs robes, que battaient les plumes vertes flottantes derrière eux, agitées par le vent*¹⁵⁶.

En Islam les saints dans leur séjour paradisiaque, sont vêtus de vert.

Toujours à propos de cette couleur verte symbole de résurrection, on voit dans la lame du Tarot, *Le Jugement*, trois personnages dont un est de dos et montre son fondement : il semble sortir d'un bassin dont l'eau est verte. Emmanuel d'Hooghvorst nous explique que :

Barabbas ressuscité sort du bain de la verte nature. Quelle jouvence ! Il a retrouvé son poids ; vu de dos, il montre sa base ; elle n'est plus

¹⁵⁵ Coran, Sourate XVIII, *La Caverne*, 65 à 82. Voir aussi le conte de Voltaire, *Zadig ou la destinée*.

¹⁵⁶ Dante, *La Divine Comédie*, Flammarion, Paris, 1998, traduction Jacqueline Risset, *Purgatoire*, VIII, 25 à 30.

*hantée par ce mauvais naturel qui dévorait le
Mat*¹⁵⁷.

Le personnage de Khidr ou l'homme vert est aussi ambigu qu'énigmatique. En ce sens, dans un autre vitrail de la cathédrale de Bourges, nous voyons Satan à la peau verte et aux gros yeux verts poussant les damnés dans la gueule de l'enfer.

Dans toute la mythologie, les vertes divinités du renouveau hibernent aux enfers. Ainsi Perséphone fille de Déméter, après avoir été ravie aux enfers par son oncle Hadès avec l'aide de Zeus son père, et pour avoir mangé un grain de grenade (rouge), est condamnée à partager l'année entre les Enfers et l'Olympe. C'est ainsi qu'à chaque printemps, Perséphone s'échappe du séjour souterrain et monte vers le ciel auprès de sa mère. Mais aussi longtemps qu'elle reste séparée de Déméter, le sol demeure stérile et c'est la saison de l'hiver.

Le rouge est contenu dans le vert. Perséphone fille de Déméter¹⁵⁸ (ou Cérès) la verte, en descendant aux enfers et mangeant le grain de grenade, contient le rouge. Il lui faut ensuite ressortir et remonter rejoindre l'Olympe avant que la nature puisse reverdir enfin.

Dans la mythologie égyptienne, Osiris est souvent représenté avec la peau verte, il est le principe actif et vivifiant de la Nature. Il est signifié en alchimie par *le feu caché* dans la pierre des philosophes¹⁵⁹. Isis, qui est identifiée à Cérès, ressuscite son frère Osiris démembré par Typhon, et régénère toute la nature.

¹⁵⁷ Emmanuel d'Hooghvorst, « Les Tarots » dans *Le Fil de Pénélope*, *op. cit.* p. 259.

¹⁵⁸ Divinité de la terre cultivée, et essentiellement la déesse du blé.

¹⁵⁹ Pernety, *Fables Égyptiennes et Grecques*, *Histoire d'Osiris*, Éditions La Table d'Émeraude, Paris, 1983, chap. III, p. 273.

*L'émeraude terrestre présage le diamant
lunaire et le rubis solaire*¹⁶⁰.

L'émeraude, pierre des philosophes, est verte. Celui qui a trouvé l'émeraude possède déjà le secret divin¹⁶¹. On la dit tombée du front de Lucifer. « Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, Fils de l'aurore ? »¹⁶² Lucifer (étoile du matin, Phosphore ou Vénus) le porte-lumière, est un des noms de Jésus¹⁶³.

Dans un poème de Louis Cattiaux en forme d'hommage à *La Lumière*, au début de son *Message Retrouvé*, on lit :

*Antique solitude des forêts primordiales où
brille l'émeraude émanée des étoiles ! Celui qui
vous trouva possède le secret divin qu'un maître
certain nous légua dans le pain et le vin !*¹⁶⁴

Cette Pierre des Philosophes

*est une substance décomposée, extrêmement
lourde et humide, mais qui ne mouille pas les
mains. Elle brille la nuit tombée, comme une étoile,
et éclaire toute pièce obscure. Elle est pleine de
petits yeux scintillants, comme des perles ou des
aiguillettes. C'est tout à fait le Démogorgon, mais
en fait animé par la manifestation de sa propre
lumière intérieure. Le père en est une certaine
masse inviolable, car ses parties sont si
fermement unies que l'on ne peut ni les réduire en
poussière, ni les séparer par la violence du feu.
C'est la Pierre des Philosophes. Elle est entourée,
dit-on, de ténèbres, de nuées et de noirceur. Elle
gît dans les entrailles les plus intérieures de la*

¹⁶⁰ « Le Message Retrouvé » dans Louis Cattiaux, *Art et Hermétisme*, op.cit. VIII, 29'.

¹⁶¹ Commentaire oral d'Emmanuel d'Hooghvorst.

¹⁶² *Isaïe* XIV, 12.

¹⁶³ *Apocalypse* II, 28 et XXII, 16.

¹⁶⁴ *Au joyau*, poème de Louis Cattiaux dans *Art et Hermétisme*, op.cit. p. 34 et 459.

*terre. Quand elle naît, elle est vêtue d'un certain manteau vert aspergé d'une certaine humidité. Elle n'est pas à proprement parler engendrée par quelque chose de naturel, elle est éternelle et elle est le parent de toutes choses*¹⁶⁵.

En conclusion,

*ce qu'il faut, c'est connaître la lumière de Dieu. Le secret en est donné par une grâce spéciale et avec l'aide d'un envoyé de Dieu. Mais celui-ci ne le transmet qu'avec la permission de Dieu. Il le fait au moment du jugement ; très rarement dans ce monde-ci. Le corps de la lumière c'est le soleil et la lune, l'or et l'argent des philosophes*¹⁶⁶.

Recevoir la visite de l'homme vert nous est nécessaire pour être purifiés de l'ancienne faute et connaître notre véritable destin. Alors,

*ce feu noir qui consumait peu à peu l'homme déchu sera lavé et adouci par le feu blanc d'Isis la céleste. Ainsi l'homme réapprend à se lire. C'est alors qu'apparaît, comme une aurore, la pureté de la Mère terrestre, la Nature régénérée*¹⁶⁷.



¹⁶⁵ Philalèthe, « Lumen de Lumine », dans *Œuvres complètes*, op.cit. p. 331.

¹⁶⁶ Commentaire oral d'Emmanuel d'Hooghorst.

¹⁶⁷ Charles d'Hooghorst, « La Voie du Livre », dans *Croire l'Incroyable*, Raimon Arola (Éd.), Beya, Grez-Doiceau, 2006, p. 230.

La Blancheur

Arnau de Meeûs

Si tu vois soudain cela,
l'admiration, la crainte et la terreur
en résulteront pour toi, car il apparaîtra enfin
dans la blancheur qui vainc toutes les blancheurs du
monde¹⁶⁸.

Introduction

La blancheur est la couleur de la lumière ; on l'oppose au noir qui est l'absence de lumière. Il est curieux de constater que le mélange des pigments de matière donne du noir, tandis que la somme des rayons lumineux du spectre solaire donne la lumière blanche.

« Blanc » viendrait du germanique *blakkr* qui signifie pâle et fait référence à une couleur blanche tirant sur le jaune. Son utilisation généralisée dans la langue française a éliminé les deux adjectifs latins *candidus* (d'un blanc éclatant) et *albus* (d'un blanc mat). *Candidus* signifie blanc par suite de chaleur, embrasé. Selon Isidore de Séville, *candidus* vient de *candor datus* (blancheur donnée), c'est pourquoi, dit-il, *candidus* désigne la blancheur qui est obtenue par un zèle (*studium*), tandis qu'*albus* désigne une blancheur naturelle. Il ajoute que ce qui est *candidus* est comme la neige et resplendit d'une lumière pure, tandis que ce qui est *albus* présente une certaine pâleur.

Pour désigner la blancheur, la langue grecque connaît entre autres ἀργός, qui a donné « argent ». Philalèthe dit de sa Matière Première qu'elle est « un argent

¹⁶⁸ Michaël Maïer, *La Table d'Or*, Beya, Grez-Doiceau, 2015, p. 585.

vivant et divin, l'union de l'esprit avec la matière (...) d'aspect quelque peu comme l'argent, l'union de l'esprit masculin avec l'esprit féminin (...) »¹⁶⁹.



La blancheur manifeste la lumière par réflexion comme le fait la lune avec la lumière du soleil, ou par transparence comme le ferait un cristal qui contiendrait une bougie.

La blancheur symbolise la pureté. Elle est associée tant au feu qu'à la neige. La lumière du soleil et des étoiles lui est apparentée.

Fabre du Bosquet évoque l'apparition de la blancheur dans un commentaire de la fable mythologique

¹⁶⁹ Thomas Vaughan dit Eugène Philalèthe, « Lumen de Lumine », *Œuvres complètes*, La Table d'Emeraude, Paris, 1999, p. 317.

de Latone qui enfante Diane et Apollon, dont nous verrons plus loin qu'ils sont des dieux chymiques. Il nous donne un enseignement qui nous servira de fil conducteur : la blancheur apparaît lors de deux opérations distinctes :

Dans la première opération philosophique, Latone est fille de la Nuit, dans la seconde, elle est la Nuit elle-même. C'est dans la seconde partie de l'opération qu'elle met au monde Diane et Apollon, c'est à dire le Soleil et la Lune hermétique. (...) Il est cependant très important de remarquer que dans la première comme dans la seconde opération, Latone ou le Laton doivent être blanchis.

Dans la seconde opération où Latone est le noir plus noir que le noir des philosophes, son blanchissement enfante Diane et Apollon, au lieu que dans la première opération, son blanchissement met au monde les colombes de Diane ou l'Esprit ardent de Raymond Lulle¹⁷⁰.

Latone doit être blanchie « dans la première comme dans la seconde opération ». Il y aurait par conséquent deux noirceurs, qui doivent chacune être purifiées. L'auteur du *Message Retrouvé* semble faire allusion à ces deux purifications, ou manifestations de la blancheur, dans les versets suivants :

La crasse puante sera détruite par le feu, et la crasse obscure sera séparée par l'eau¹⁷¹.

Le temps de la purification par le feu arrive et celui de la purification par l'eau suit, et le temps de la fécondation céleste est caché entre eux¹⁷².

¹⁷⁰ Fabre du Bosquet, *Concordance Mytho-Physico-Cabalo-Hermétique*, Le Mercure Dauphinois, 2002, p. 35.

¹⁷¹ Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXIII, 75'.

¹⁷² *Ibid.*, XXVI, 23'.

Première manifestation de la blancheur

Dans la première opération, nous dit Fabre du Bosquet, le blanchissement de Latone donne naissance aux « colombes de Diane ou l'Esprit ardent de Raymond Lulle ».

Cela fait-il référence à un esprit volatil et embrasé ?

Feu

Eugène Philalèthe nous parle aussi de feu dans un extrait où il est question de la manifestation de la lumière :

Vulcain ou le soleil terrestre fait monter l'eau dans la région de l'air, et ici l'eau est répandue sous les feux supérieurs, car elle est exposée à l'œil du soleil et aux émissions que toutes les étoiles fixes et les planètes dirigent sur elle – et ce, en un corps nu, raréfié et ouvert.

L'air en vérité est ce temple où les inférieurs se marient aux supérieurs, car c'est en ce lieu que la lumière céleste descend et s'unit à l'humidité aérienne et huileuse, qui est cachée dans les entrailles de l'eau¹⁷³.

Cette première opération, qui manifeste la lumière, se fait dans un lieu intermédiaire « où la lumière céleste descend » nous dit Philalèthe. Elle est provoquée par Vulcain, le feu terrestre, qui fait monter l'eau dans l'air afin qu'elle s'unisse à la lumière.

Cette eau qui est poussée dans l'air par le feu, a-t-elle un lien avec l' « Esprit ardent de Raymond Lulle » cité par Fabre du Bosquet ?

¹⁷³ Thomas Vaughan dit Eugène Philalèthe, « L'Euphrate ou les eaux de l'Orient », *Ceuvres complètes*, op. cit., p. 492 et 493.

Toujours est-il que ce qui est ardent est brillant, embrasé, allumé, et correspond exactement au sens du *candidus* latin. Peut-être est-ce pour cette raison que les alchimistes ont adressé leurs traités aux lecteurs candides.

Le lecteur candide, seul capable de comprendre l'intention réelle des philosophes, serait celui qui a fait cette première expérience de la blancheur, après avoir été embrasé, allumé par un feu, devenant ainsi à son tour un philosophe-par-le-feu.

La manifestation de la lumière, ou de la blancheur, semble se faire dans les hauteurs, ce qui fait penser à la transfiguration du Christ sur le mont Thabor. Les évangélistes relatent en effet que lorsque le Christ s'est manifesté à des disciples choisis, ses vêtements étaient d'une blancheur éclatante comme la lumière.

Bebescourt en donne le commentaire suivant :

Actuellement que nous voyons le mont agréable et fertile¹⁷⁴, sur lequel notre divin Sauveur se transporta, conjointement avec les 3 esprits radicaux de notre substance corporelle, Pierre, Jacques et Jean, pour sa merveilleuse transfiguration, il nous faut examiner attentivement ce qui s'y passa. L'Évangile nous apprend « que ceux-ci le virent très distinctement changer de forme, qu'il leur parut brillant comme le soleil, et que son vêtement était (selon Matthieu¹⁷⁵) d'un blanc éclatant comme la lumière ; (selon Marc¹⁷⁶) semblable à une neige

¹⁷⁴ Saint Matthieu et Saint Marc décrivent cette montagne comme élevée (ὕψηλόν) et à l'écart (κατ' ἰδίαν). Bebescourt en donne le commentaire suivant : « C'est donc le mont qui doit chanter notre pluie (ὕ-ψιλον) créatrice et qui doit réjouir tous ceux qui le verront (κατιδεῖ ιανον) », tome 2, p. 170.

¹⁷⁵ Matthieu 17, 1 et s.

¹⁷⁶ Marc 9, 2 et s.

resplendissante ; (selon Luc¹⁷⁷) d'un éclat étincelant. » Je me persuade que ni la forme nouvelle ni la couleur du vêtement que doit prendre notre esprit de vie ne sont pas couverts d'un voile impénétrable pour mon lecteur dans ces expressions sacrées. Mais il me demandera quels sont les deux personnages d'Hélie et de Moïse, qui furent aperçus par nos apôtres aux deux côtés de leur divin maître et qui formèrent avec lui un colloque particulier.

Luc nous définit leur essence en les appelant (ἀνδρες δυν), par où nos traducteurs n'ont entendu que viri duo, deux hommes. Cependant, il est bon de savoir que la cabale du mot (ανδρ-ες) lui fait signifier (ανδρος-εσεις), les désirs virils, et que le mot (δυν), qui a la valeur du chiffre 2, devient ainsi expressif de la végétation. En conséquence Hélie et Moïse doivent être des esprits qui font végéter les désirs de l'homme. Pour nous en assurer, décomposons leurs noms évangéliques. ('Ηλιας), qui renferme ('Ηελιε 'Ιασις), nous dit qu'il est la médecine solaire, et (Μωϋ-ης), dans qui j'aperçois (μω-ωσι-ησε), s'annonce pour un musicien qui a délecté les oreilles du petit Cupidon. Oh ! pour le coup, on y doit reconnaître l'or et le mercure des philosophes¹⁷⁸.

L'épisode du mont Thabor paraît décrire à la fois la première et la seconde manifestation de la blancheur, selon que l'on se place du point de vue du maître (le Christ) ou du disciple (Pierre, Jean et Jacques). L'Évangile dit qu'à ce moment le maître est « brillant comme le soleil » et que « son vêtement » est « d'un blanc éclatant comme la lumière », ce qui fait penser au terme de la seconde manifestation de la blancheur, lorsque la lune blanche est

¹⁷⁷ Luc 9, 28 et s.

¹⁷⁸ Bebescourt, *La Vérité – Les mystères du christianisme approfondis radicalement et reconnus physiquement vrais*, J. G. Galabin et G. Baker, Londres, 1771, vol. 2, p. 170 à 172.

cuite en soleil rouge. Le maître est alors capable de se manifester au disciple : c'est la première manifestation de la blancheur, du point de vue du disciple.

Aux dires de Bebescourt, les deux prophètes qui accompagnent le Christ sur le mont Thabor représentent l'or et le mercure des philosophes. Peut-être est-ce pour annoncer que la première manifestation de la blancheur donnera naissance, pour le disciple, dans un second temps, au mercure et à l'or des philosophes ? Il s'agit de la naissance de Diane et d'Apollon sur laquelle nous reviendrons.

Sommeil

Selon Bebescourt, les disciples Pierre, Jean et Jacques, à qui le Christ se manifeste sur le mont Thabor, sont « les trois esprits radicaux de notre substance corporelle ». Selon Saint Luc, au moment de la manifestation, les trois disciples avaient été alourdis de sommeil (ἦσαν βεβαρημενοὶ ὕπνῳ)¹⁷⁹.

Les mêmes termes grecs se retrouvent dans le début du Poimandrès d'Hermès Trismégiste :

Un jour que j'avais commencé de réfléchir sur les êtres et que ma pensée s'en était allée planer dans les hauteurs tandis que mes sens corporels avaient été mis en ligature comme il arrive à ceux qu'accable un lourd sommeil (οἱ ὕπνῳ βεβαρημένοι) par le fait d'un excès de nourriture ou d'une grande fatigue du corps¹⁸⁰.

¹⁷⁹ Luc 9, 32. Voyons aussi Bebescourt, *op. cit.*, vol. 2, p. 173 sur Matthieu 17, 6. : « ils (les trois disciples) étaient pour lors inclinés vers la terre et comme privés de tout sentiment vital ; au point que Jésus fut obligé de les faire descendre de la Montagne ». Il commente ἐφοβήθησαν (ils craignirent) par « comme privés de tout sentiment vital ».

¹⁸⁰ Poimandrès, I, 1.

Dans les lignes qui suivent, Hermès Trismégiste relate la visite de Poimandrès et la manifestation de la lumière, le temps d'un instant, avant que tout redevienne noir :

Je vois une vision sans limite, tout devenu lumière, sereine et joyeuse, et, l'ayant vue, je m'épris d'elle. Et peu après, il y avait une obscurité se portant vers le bas, survenue à son tour, effrayante et sombre, qui s'était roulée en spirales tortueuses, pareille à un serpent, à ce qu'il me sembla.

Il est aussi fait allusion à un lourd sommeil dans la Genèse, dans l'épisode de l'expérience que fait Abram lors de son alliance avec Adonaï. Abram ne pouvait avoir d'enfant selon son destin astrologique. Adonaï s'adresse à Abram dans une vision et, après l'avoir fait sortir à l'extérieur et exhorté à lever son regard vers le ciel pour compter les étoiles, lui prédit une descendance innombrable. Adonaï demande à Abram de sacrifier des animaux, sur lesquels des oiseaux de proies s'abattent. Abram les chasse, et :

Comme le soleil se couchait, un profond sommeil (תרדמה, tardemah) tomba sur Abram ; une terreur, une obscurité profonde tombèrent sur lui¹⁸¹.

Ensuite, eut lieu la seconde alliance d'Adonaï avec Abram, à la suite de laquelle il reçut un nouveau nom : Abraham, par l'ajout de la lettre ה (hé) qui représente la connaissance ou la sagesse. Sa femme Saraï reçut le nom de Sarah et engendra Isaac (יצחק, il a ri).

¹⁸¹ Genèse, 15, 12.

Montagne

Cette première opération semble se faire dans un lieu élevé, que les évangélistes appellent montagne, un lieu où le ciel et la terre se rejoignent, où ce qui est fixe s'unit à ce qui est volatil :

Qu'est-ce qu'une montagne ? Une terre élevée, une terre qui s'élève sous l'action d'un feu souterrain. On peut prendre cela à la lettre, bien sûr, mais il est permis aussi de penser qu'une certaine terre peut, dans certains cas, s'élever. Pensons aux innombrables montagnes saintes, sacrées comme les monts Horeb, Moriah ou Sinai des Hébreux (cf. EH, Le Fil de Pénélope, I, Beya, p. 382). Pensons au Tmolus des Grecs qui était à la fois une montagne et un homme¹⁸².

C'est sur la neige du Mont Cyllène qu'ont eu lieu à la fois la conception, mais aussi la naissance de Mercure, fils de Maïa, qualifiée de « candide » :

Le mont Cyllène, où est né Mercure, vient du grec κυλλος, courbé, tordu, déformé. Selon Festus, cela indiquerait ceux qui n'ont pas l'usage de certaines parties du corps¹⁸³.

Seconde manifestation de la blancheur

Fabre du Bosquet nous dit que dans une seconde opération « où Latone est le noir plus noir que le noir des philosophes, son blanchissement enfante Diane et Apollon ».

¹⁸² Stéphane Feye, « Le Mercure latin », *ARCA-Revue du Nouveau Monde*, décembre 2016, pp. 58 et 59.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 61.

Redescente de la montagne

Avant d'en venir à cette double naissance, revenons à l'extrait de Philalèthe. Il y était question d'une eau qui s'élève pour s'unir à la lumière. La seconde partie de cet extrait est reproduite ci-dessous. Elle indique que l'eau, lorsqu'elle est unie à la lumière, doit redescendre pour qu'une seconde union puisse se faire. Elle engendrera la blancheur, mais cette fois de manière fixe¹⁸⁴ :

(...) Cette lumière étant plus chaude que l'eau, elle l'enfle, la vitalise et accroît son humidité séminale et visqueuse, de sorte qu'elle est prête à déposer son sperme ou viscosité, à condition d'être unie à son mâle approprié. Mais ceci ne peut se faire à moins qu'elle ne retourne en son propre pays, j'entends la terre, car c'est là que le « collastrum » - ou le mâle - réside.

C'est dans ce but qu'elle y descend à nouveau, et immédiatement le mâle s'empare d'elle, et sa substance ignée sulfureuse s'unit à la viscosité de celle-ci. Ici observez que ce Soufre est le père de toutes les générations métalliques, car il donne l'âme masculine ignée, alors que l'eau donne le corps, à savoir la viscosité ou le nitre céleste aqueux duquel, par coagulation, le corps est fait. Nous devons savoir, de plus, que dans ce Soufre, il y a une chaleur impure, étrangère, qui ronge et corrode cette Vénus aqueuse, cherchant à la transformer en Soufre impur, tel que l'est son propre corps. Mais ceci ne peut être en raison de la semence céleste ou lumière cachée dans le nitre aqueux, qui ne permettra pas une telle chose. Car dès que la chaleur sulfureuse terrestre se met à l'œuvre, aussitôt elle réveille et stimule la lumière céleste qui - alors fortifiée par la teinture

¹⁸⁴ « La blancheur en effet, ne permet pas aux esprits de fuir et annonce une heureuse issue de l'œuvre. », Michaël Maïer, *Les Arcanes très secrets*, Beya, Grez-Doiceau, 2005, p. 109.

masculine ou feu pur du soufre - se met à œuvrer sur son propre corps, à savoir sur le nître aqueux, et elle le sépare des parties crasseuses étrangères du Soufre, et c'est ainsi que reste un seul corps éclatant, céleste et métallique¹⁸⁵.

Ce corps éclatant céleste et métallique est-il Diane mettant au monde son frère Apollon ?

Naissance de Diane

Selon les Anciens, Diane est la déesse de la lumière, fille de Latone et de Jupiter. Ses attributs sont l'arc et les flèches. Elle est souvent représentée coiffée d'un croissant de lune et manifeste la couleur blanche.

EH en parle à propos de l'île de Délos, dont le nom signifie « clair, manifeste, apparent » :

La mythologie connaît bien cette île, c'est Délos, où Latone (« celle qui est cachée ») mit au monde Diane et Apollon. La légende, mot tiré du latin, signifiant « choses qu'il faut (savoir) lire », nous dit que Latone fécondée par Zeus fuyait le serpent Python, à la recherche d'un lieu où mettre au monde ses enfants divins. L'île de Délos se présenta à elle, refuge miraculeusement suscité par le roi des dieux. Saisie des douleurs de l'enfantement, elle y accoucha de Diane et d'Apollon.

Un fragment de Pindare nous a rapporté que cette île flottait au gré des flots et des vents avant d'être fixée par cette double naissance¹⁸⁶.

¹⁸⁵ Thomas Vaughan dit Eugène Philalèthe, « Lumen de Lumine », *Œuvres complètes*, La Table d'Émeraude, Paris, 1999, p. 317.

¹⁸⁶ Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, tome 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 52.

Michaël Maïer confirme que la naissance de Diane et ensuite de son frère Apollon, représentent la manifestation successive de la lune blanche, ou « candide », et ensuite du soleil rouge alchymique, qui, amené à sa perfection, donne la médecine d'or philosophique.

Lorsque Jupiter s'unit à Latone (qui, même si elle est rouge, est inutile tant qu'elle n'est pas devenue blanche), après un certain espace de temps naît la Lune ou Diane, de laquelle nous parlerons bientôt; et peu après naît Apollon, le frère de Diane. Ils doivent apparaître, celui-ci habillé de pourpre, celle-là de couleur candide ou chair. Et, bien que le frère et la sœur soient jumeaux, la sœur paraît à la lumière avant son frère, ce qui veut dire : la blancheur avant la rougeur, et elle remplit le rôle d'accoucheuse pour sa mère, ce qui, pour étonnant que ce soit, se produit néanmoins dans l'art philosophique où la rougeur n'apparaît que si la blancheur l'a précédée.

Une fois la rougeur (c'est-à-dire Apollon) née, il couche dans le vase lui-même avec Coronis, c'est-à-dire avec une nymphe noire comme une corneille, et engendre Esculape, c'est-à-dire l'auteur de toute médecine philosophique. Cet Esculape ne peut se séparer de sa mère, c'est-à-dire de la terre noire, que par combustion. Alors naît Esculape le très pur, la médecine d'or philosophique, parfaite en tous ses nombres¹⁸⁷.

Cuisson

Pour en arriver au soleil, médecine d'or philosophique, la lune blanche doit être cuite. « J'ai cuit le charme de la lune et j'ai bu l'or potable, dit l'élus des

¹⁸⁷ Michaël Maïer, *Les Arcanes très secrets*, Beya, Grez-Doiceau, p. 184.

philosophes »¹⁸⁸. De quelle cuisson s'agit-il ? Selon le *Message Retrouvé*, « méditer, c'est cuire doucement le corps et l'esprit jusqu'à la glorification de l'âme »¹⁸⁹. EH évoque cette cuisson dans un commentaire sur la longue disparition d'Ulysse en l'île de Calypso « celle qui cache, qui couvre, ou qui enveloppe ».

*Vient alors le temps de cette lente et douce cuisson ou fermentation, dont les maîtres disent : « Qu'il ne t'ennuie pas de cuire ! », tant ce labeur paraît sans fin. C'est une longue épreuve pour le disciple veillant auprès de son athanor*¹⁹⁰.

EH précise encore que la germination se fait dans les ténèbres les plus totales, après que le disciple ait eu une première vision.

*Lorsque le beau mercure brut apparaît coulant au vase bien disposé, il importe au disciple ébloui de voiler immédiatement l'Athanor. La lumière est abiotique et c'est dans les ténèbres les plus totales que doit germer l'or pur et vivant. Voilà l'épreuve de la foi, la foi du charbonnier qui maintient la chaleur extérieure de l'Athanor sans jamais contempler l'avancement de l'œuvre, dans l'attente patiente des signes démonstratifs indiquant le moment où l'œuf va se briser de lui-même, de l'intérieur. C'est Orphée et son Eurydice ! Ce disciple devient donc aveugle, après n'y avoir vu que du feu. Voilà la science !*¹⁹¹

Ce feu de cuisson douce n'est donc pas à confondre avec la flambée qui amorce le début de l'œuvre et qui provoque la première manifestation de la blancheur, le temps d'un éclair, avant que tout devienne invisible et noir.

¹⁸⁸ Emmanuel d'Hooghvorst, « Aphorismes du nouveau monde », n° 1, dans *Le Fil de Pénélope*, tome 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 411.

¹⁸⁹ Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XIII, 43'.

¹⁹⁰ Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, tome 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 6.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 44.

« La chaleur forte a donné au commencement noirceur, et lent feu fait blancheur »¹⁹², « Hélas ! Rôtir n'est pas cuire ! »¹⁹³.

Le *Message Retrouvé* de Louis Cattiaux fait peut-être allusion à ces deux feux lorsqu'il évoque le saint qui consume et le sage qui mûrit.

*Nul ne connaît l'épaisseur du manteau de
crasse qui nous recouvre, excepté le saint qui le
consume, et nul ne connaît le poids de la lumière
qui nous habite, sauf le sage qui la mûrit en
secret*¹⁹⁴.

L'alchimiste Michaël Maïer nous apprend que c'est le vase lui-même qui blanchit, et que « la blancheur qui vainc toutes les blancheurs du monde » apparaît par « germination ».

*Quand la blancheur t'est apparue, refroidis
ton œuvre, car en refroidissant la Lune, tu
trouveras la chaleur du Soleil. Demeure près du
vase et contemple des choses admirables, car il
blanchit et jaunit plus vite qu'en trois heures du
jour. La germination de cette chose, cependant,
est verte. Si tu vois soudain cela, l'admiration, la
crainte et la terreur en résulteront pour toi, car il
apparaîtra enfin dans la blancheur qui vainc
toutes les blancheurs du monde*¹⁹⁵.

La dernière phrase serait-elle une nouvelle allusion aux deux opérations au cours desquelles apparaît la blancheur ? Nous avons en effet vu que la première consistait en une vision *soudaine*, accompagnée de crainte

¹⁹² « Le Livre des douze portes d'alchimie », p. 5, dans « Trois Traitez », dans Michaël Maïer, *Les Arcanes très secrets*, Beya, Grez-Doiceau, 2005, p. 61, note 76.

¹⁹³ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 96.

¹⁹⁴ Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XX, 41'.

¹⁹⁵ « La Cymbale d'or », dans *Theatrum Chemicum*, cité par Michaël Maïer, *La Table d'Or*, Beya, Grez-Doiceau, 2015, p. 585.

et de terreur, mais que cela menait, à la fin, à l'apparition de la Lune blanche et son Soleil rouge.

Selon Michaël Maïer, le blanchissement se fait par la « contemplation de l'esprit ».

*C'est en effet par la contemplation de l'esprit
que tout cela se prévoit : c'est-à-dire qu'après la
noirceur sombre, la blancheur suivra*¹⁹⁶.

Nous voyons en cette cuisson, ou contemplation, la clarification du miroir des alchymistes.

*Ce mercure vulgaire, lorsqu'il est fixé en
mercure coulant, devient celui des philosophes et,
comme un miroir transparent, révèle au disciple
tout ce qu'il désire savoir*¹⁹⁷.

Conclusion

La blancheur représente la lumière et la pureté.

Cette blancheur apparaîtrait dans un premier temps de manière fugace, sous l'action d'un feu de combustion qui provoque une montée.

Ce n'est que dans un second temps, à la suite d'une longue cuisson, que la blancheur réapparaîtrait, cette fois de manière fixe.

Le terme de cette cuisson, où le « blanc immaculé » laisse paraître « l'or en fusion », semble être décrit par l'auteur du *Message Retrouvé*.

*Écoutons l'insensé de Dieu qui nous parle:
« Au jour de la restitution de toutes choses, les élus*

¹⁹⁶ Michaël Maïer, *Les Arcanes très secrets*, Beya, Grez-Doiceau, 2005, p. 127 et la note n° 181 « Contemplation » : en latin *speculatio*. Il s'agit de la contemplation du miroir (*speculum*) obscur qui devient ensuite lumineux.

¹⁹⁷ Emmanuel d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 19.

de Dieu ne connaîtront plus la crasse de la mort, ni la douleur, ni la maladie, ni le travail servile, ni la saleté, ni la pauvreté, ni le doute, ni la peur, ni la haine, ni les ténèbres de l'exil. » Leurs vêtements seront d'un blanc immaculé, et leurs visages resplendiront comme l'or en fusion ; leurs désirs seront exaucés avant même qu'ils soient formulés, et la joie de leur paix sera unanime dans l'Unique Splendeur. Ce n'est pas une vaine promesse qui nous est faite ici¹⁹⁸.



¹⁹⁸ Louis Cattiaux, *op. cit.*, XXXIV, 10 et 10'.

Le Symbolisme de saint Nicolas

Transcription d'une vidéo
de Stéphane Feye disponible sur le forum
d'ARCA

Première partie

Mesdames et Messieurs, je voudrais vous entretenir aujourd'hui d'un sujet que tout le monde connaît, surtout dans le nord et dans l'est de l'Europe : la fête du Grand Saint Nicolas.

Saint Nicolas est un personnage très célèbre. Mais peu de gens savent réellement ce qu'il cache. Vous savez que toute l'hagiographie, comme la mythologie des Anciens, cache un grand mystère. De plus en plus de gens s'intéressent à ce que la Tradition nous transmet sous le voile de ces personnages.

Commençons par l'étymologie de « Nicolas ». En grec, *Nico-laos* ou *laas* (*Νικο-λαος* ou *λαας*), c'est *le vainqueur du peuple*, « laos » signifiant peuple. Mais « las » ou « laas » c'est aussi une pierre, de toute façon un agglomérat de quelque chose. En réalité il s'agit de *La Pierre des Philosophes*, *La Pierre de la Victoire* ; et son histoire est évidemment, comme beaucoup de contes d'enfants, un symbole du mystère de l'alchimie.

Nicolas, ou *Nicolaas*, cette Pierre Victorieuse, est bien le patron des **écoliers**. Pourquoi des *écoliers* ? Mais parce qu'il y a, d'une part, les gens de l'Église (ceux qui croient, les gens qui aiment et reçoivent les images des mystères sans les comprendre), et les gens de l'École (entendons : ceux qui cherchent et trouvent le secret des

mystères), qui sont sous son patronage. En termes à la mode, on dirait qu'il y a l'exotérisme et l'ésotérisme ; je m'empresse de dire tout de suite qu'il n'y a pas d'ésotérisme (c'est-à-dire d'intérieur des mystères), sans un extérieur ; il n'est donc pas question d'opposer l'intérieur et l'extérieur d'une tradition. De tout temps, un fruit a une pelure et un intérieur, et si on sépare le fruit et l'intérieur, les deux meurent...

Par exemple, au Moyen Âge, l'Église proposait les mystères et les images à tout le peuple, mais il y avait aussi des monastères qui, eux, se devaient de transmettre l'intérieur de la tradition et l'élucidation des mystères. On a souvent tendance à l'oublier.

Eh bien, *Nicolaas*, le patron des écoliers, est le patron des gens de l'**école**, de ceux qui non seulement croient, mais cherchent et trouvent.

L'enfant de Dieu chante dans sa chanson : « Ô *Grand Saint Nicolas, patron des écoliers, apportez-moi du **sucre** dans mon petit soulier* ». Ce *sucre sacré et secret* est un sel doux, en alchimie. Il est doux parce que réellement, on reçoit la connaissance du lien d'amour universel, de ce sel pacifique de la sagesse nageant dans la mer du monde et que, par exemple, les douze Apôtres ont trouvé, comme Zabulon, en voguant sur la mer du monde. Ces apôtres étaient d'une certaine manière des voyageurs du monde occulte.

Il apporte du sucre « *dans notre petit **soulier*** », c'est-à-dire dans le creuset des philosophes, qu'on appelle aussi la croix ou crucibule ; c'est aussi le soulier de verre de Cendrillon, ce sont les bottes du Chat Botté, ou de l'Ogre. Ce soulier donne la mesure. « *Je serai toujours **sage*** » : c'est seulement quand on a reçu sa visite qu'on devient toujours sage, du latin *sapiens*, de *sapere* qui veut dire « goûter ».

On a dès lors goûté ce sel de la sagesse qu'on ne peut plus jamais oublier.

Et on ajoute : « *comme un petit **mouton*** » ; le mouton ornait jadis la chasuble du prêtre officiant à la messe. Ce mouton tenait de sa patte le bas de la croix, et c'est dans l'os de cette patte que se trouve le fameux osselet avec lequel on joue encore maintenant au « jeu des osselets », dont la section est en forme de χ , symbole de la lumière, d'un point duquel émanent plusieurs rayons. Notons d'ailleurs que si, chez les Égyptiens, le chat était un animal sacré, c'est parce qu'il a des moustaches en χ . Ce chat dit : *mi-ha-hou*, ce qui, en hébreu, signifie : *qui est lui ?* Or, « lui » en chiffres romains s'écrit LVI et vaut 56. En hébreu, on l'écrit ך : on a d'une part la lettre *wav*, ך (valant six), le crochet ou l'hameçon pour attraper le petit poisson, ce *crochet* est aussi la *crosse* de Saint Nicolas ou de tous les évêques ; et d'autre part, la lettre *noun* ן (qui vaut 50), signifiant *poisson*. L'hameçon plus le poisson font bien 6 + 50, c'est-à-dire 56, c'est bien LVI. Voilà de quoi il s'agit.

On dit ensuite : « je dirai mes prières pour avoir des **bonbons** » ; il est dit dans l'Épître I, 3 de Saint Pierre : « Goûtez comme le Seigneur est bon ! ».

Il n'est pas *bon* dans le sens où l'on dirait aujourd'hui qu'il respecte les droits de l'homme, mais bien dans le sens qu'il est bon à sucer. Vous voyez donc, comme le dit un texte de la Bible : « La Sagesse crie sur tous les toits et il n'y a personne pour l'écouter ».

Quant au fait que l'on chante : « *Venez, venez !* deux fois, serait-ce une allusion à une double visite ? Je laisse les sages répondre à cette question.

Encore une toute petite chose : Saint Nicolas a une *barbe blanche* comme le Père Noël – qui n'est autre que le petit Jésus de l'année d'avant, venant apporter le petit

Jésus de l'année d'après. C'est parce que la pierre des philosophes est liée, évidemment, au mystère de la parole, puisque la barbe est toujours le symbole de la prolongation de la bouche. Quand elle est blanche, c'est une parole pure. Et, vous le voyez, comme disait un grand philosophe hermétique : « La pierre des philosophes se rapporte au mystère de la parole de Dieu ».

Seconde partie : l'âne et le Père Fouettard

Chers écoliers, dans une récente vidéo, nous vous avons rappelé les mystères de Saint Nicolas, lui qui vient, non pas pour les enfants sages, mais qui rend sages les enfants ayant bien reçu sa visite : les enfants de Dieu, bien sûr, pas les enfants du monde !

Nous n'avons pas tout dit.

Saint Nicolas est accompagné traditionnellement de son fameux **âne** et aussi de ce terrible personnage qu'on appelle **le Père Fouettard**. Actuellement, pour des raisons de racisme, le Père Fouettard n'a plus le droit d'être noir. Je ne vois vraiment pas ce qu'on a contre la couleur noire ! On pousse l'absurdité jusqu'à fabriquer des Pères Fouettards blancs, en oubliant que de nombreux Saints Nicolas sont en chocolat noir et que nous allons donc avoir un Saint Nicolas noir et un Père Fouettard blanc, ce qui non seulement ne règlera nullement le problème du racisme mais ne résoudra en rien le mystère de Saint Nicolas accompagné du Père Fouettard.

De quoi s'agit-il ? Saint Nicolas est sur le dos d'un âne. L'âne crucifère symbolise toujours un animal qui va là où le cheval ne peut parvenir. Jésus lui-même, monté sur un âne, est entré à Jérusalem. Il y a un Messie souffrant (fils de Joseph) et il y a aussi un Messie glorieux (fils de David), qui est, lui, sur un cheval. Mais quoi qu'il en soit, cette monture de Saint Nicolas est bien

importante ; pour cela il faut bien recevoir cet âne. Il est traditionnellement représenté comme bousculant tout dans notre vie. Il faut le laisser faire, car mal le traiter pourrait nous priver des cadeaux de Saint Nicolas. Que se passerait-il alors ? Nous aurions affaire au Père Fouettard !

Pourquoi le Père Fouettard est-il **noir** ? Absolument rien à voir avec un problème de couleur de peau ! C'est simplement pour nous dire qu'il est invisible. Le Père est invisible, Dieu le Père, personne ne l'a jamais vu, ce n'est pas moi qui le dit, c'est Jésus (*Jean* 1, 18) ! Ce Père est en colère. Il faut apaiser cette colère du Père, mais si on traite mal l'âne de Saint Nicolas, on va avoir affaire au fouet, au martinet du Père Fouettard. Nous recevrons aussi une pomme empoisonnée ; vous avez compris, il s'agit de la pomme empoisonnée d'Ève, ou de celle de Blanche Neige, c'est-à-dire que nous serons soumis à la pourriture, nous devons recommencer dans les ténèbres abominables de la chair qui pourrit. On ne voit pas ce feu de putréfaction : on en sent les effets, et quelle punition !

Voilà l'importance de connaître le trio sans le séparer : le Père Fouettard accompagne Saint Nicolas et son âne, et si jamais nous traitons mal l'âne qui porte Saint Nicolas, eh bien nous aurons à faire à ce Père en colère que l'on présente souvent comme le Dieu de colère de l'Ancien Testament. N'allons pas interpréter cela dans un sens historique. En effet, si l'Ancien Testament n'était qu'une question d'époque, il nous faudrait affirmer que les pestes de l'Antiquité étaient beaucoup plus graves et affreuses que le sida actuel, ou que les guerres médiques furent beaucoup plus absurdes et cruelles que nos guerres atomiques et civiles avec leurs dizaines de millions de morts, puisque depuis deux mille ans, tout va beaucoup mieux ! Ce n'est pas cela, bien sûr. Ce qu'on veut dire, c'est que l'Ancien Testament représente toute Écriture Sainte

lue avant (et donc sans) la venue de la lumière christique ou messianique qui l'éclaire.

Et donc, ce Saint Nicolas, qui a une barbe blanche comme le Père Noël, nous donnera une quantité de cadeaux lumineux, à condition que nous recevions et traitions bien son âne cheminant, son humble monture. Tout se changera alors pour nous en une nouvelle vie et un nouvel héritage.

Il faudra toutefois éviter deux sortes d'idolâtrie : soit celle qui consiste à adorer l'âne, ce qui serait une abomination, aucun être charnel ne devant faire l'objet d'un culte idolâtre ; soit cette autre idolâtrie tout aussi impie, qui consiste à ne pas reconnaître le merveilleux trésor que transporte cet âne. Dans ce cas aussi, on ne voit que l'âne...

Voilà, j'espère que dorénavant, si jamais vous recevez la visite de Saint Nicolas, vous goûterez le sucre sacré et secret de la Tradition universelle.



Les Entretiens de Calid et Morien

Marion Dapsens

Nous connaissons bien les fameux « Entretiens du roi Calid et Morien », dans le premier tome de la *Bibliothèque de Philosophes Chimiques*. Ce court traité d'alchimie se présente comme un dialogue au cours duquel Calid, roi des Égyptiens, pose au moine Morien une série de questions sur le grand Art : Vient-il d'une seule chose ou de plusieurs ? Quelle est sa couleur ? Son odeur ? Son toucher ? Comment se fait-il ?

Ces questions-réponses sont citées par tous comme une référence pour la connaissance du grand Œuvre, et les deux héros sont considérés comme des maîtres incontestables dans ce domaine.

Cependant, qui connaît l'histoire de leur rencontre ? Celle-ci n'a malheureusement pas été traduite en français dans l'ouvrage de Mangin, mais elle existait bien en latin !

De fait, ce texte a une longue histoire : l'un de ses personnages « Calid, roi des Égyptiens », est bien connu historiquement : il s'agit en fait d'une altération du nom Khālīd ibn Yazīd ibn Mu'āwīyya, petit fils du premier calife Omeyyade, mort vers 704.

Le traité lui-même fut d'abord rédigé en arabe, puis fut sans doute le premier traité d'alchimie à avoir été traduit en latin, en 1144. Le texte latin aurait ensuite été révisé, pour améliorer le style et rendre l'ouvrage plus chrétien. L'histoire de la rencontre de Calid et Morien a été

étouffée, pour en faire un récit poignant et tragique, avec des larmes et des têtes coupées.

Au XVI^e siècle, la seconde partie du traité fut traduite en français, ainsi que dans plusieurs autres langues vernaculaires. C'est celle-là que nous trouvons dans la *Bibliothèque des Philosophes Chimiques* !

Nous présentons au lecteur la traduction inédite de la première partie.



Petit livre de Morien le Romain, autrefois ermite de Jérusalem, sur la transfiguration des métaux et la médecine très élevée des Philosophes antiques ; jamais édité à ce jour.

Livre sur la composition de l'Alchymie

Que Morien le Romain publia pour Calid, roi des Égyptiens ;

Traduit de l'arabe au latin par Robert de Chester.



Préface de Robert de Chester

Nous lisons dans les histoires des anciens auteurs qu'il y avait trois philosophes, tous les trois appelés *Hermès*. Le premier fut Énoch, aussi appelé tantôt Hermès, tantôt Mercure. Le deuxième fut Noé, lui aussi nommé tantôt Hermès, tantôt Mercure. Quant au troisième, c'est l'Hermès qui régna en Égypte après le déluge, et y maintint longtemps son pouvoir. Celui-ci fut dit « triple » par nos prédécesseurs, à cause d'une triple collection de vertus, que lui avait attribuée le Seigneur Dieu : il était Roi, philosophe et prophète.

C'est cet Hermès qui, après le déluge, fut le premier inventeur et diffuseur de tous les arts et disciplines, tant libérales que mécaniques. De fait, tous ceux qui vinrent après lui s'efforcèrent de suivre son chemin et de s'attacher à ses traces. Que dire de plus ? Il serait trop long et difficile pour nous de rappeler présentement les parures et actes de vertu d'un homme tel et si grand. La raison en est aussi que nous n'avons pas choisi cette sorte de discours en traduisant ce divin livre, et aussi que la faiblesse de notre génie, l'étude ou le loisir d'écrire ne pourraient y suffire. Mais si nous avons introduit son nom dans le prologue de ce livre, c'est parce qu'il est le premier à avoir trouvé et publié ce livre.

Ce livre est en effet divin et tout rempli de divinité. En lui se trouve en effet contenue la vraie démonstration des deux Testaments – l'Ancien et le Nouveau. Car si quelqu'un étudie dans ce livre et le comprend pleinement, la vérité des deux Testaments, de même que la mesure et la suffisance de l'une et l'autre vie, ne pourront plus lui être abscondes. Ce livre a été appelé *Livre sur la Composition de l'Alchymie*. Et puisque notre occident latin ignore encore presque totalement ce qu'est l'Alchymie et quelle est sa composition, j'ai dans le présent discours utilisé ce mot, quoiqu'inconnu et étonnant, pour que son

sens s'éclaire par une définition. Hermès et ceux qui vinrent après lui définissent ce terme comme dans le *Livre de la mutation des substances* : l'Alchimie est une substance corporelle composée simplement, à partir d'une seule chose et par une seule chose, qui unit ensemble des choses assez précieuses par une parenté et un effet, et qui, par la même commixtion naturelle, les transforme naturellement par de meilleurs génies.

Dans ce qui suit, ce que j'ai dit sera expliqué, là où on traitera pleinement de sa composition. Nous-même, bien qu'ayant un faible génie et un latin moyen, nous avons entrepris de traduire une telle et si grande œuvre, de l'arabe au latin. C'est pourquoi nous remercions ce Dieu vivant très haut, qui est triple et un, pour ce bienfait singulier qu'il nous a attribué parmi les modernes. Il ne m'a pas plu de taire mon nom au début du prologue, pour que personne ne s'attribue notre présent travail et n'en revendique aussi la louange et le mérite comme étant siens.

Qu'ajouterais-je de plus ? C'est avec humilité que je vous prie et supplie tous, qu'aucun des nôtres ne se consume par la pâleur de son esprit face à mon nom – ce qui est l'habitude de beaucoup. Dieu sait en effet à qui de tous accorder sa grâce ; de la grâce procède l'esprit, qui inspire qui il veut. C'est donc à juste titre que nous devons nous réjouir, puisque le créateur et fondateur de toutes choses montre à tous pour ainsi dire sa divinité particulière : que celle-là ne nous soit pas totalement cachée !

Discours de Morien, Ermite de Jérusalem.

L'esprit divin d'Hermès atteint pleinement toutes les parties de la Philosophie. Comme, pendant de nombreuses années, celui-ci s'était appliqué à trouver et diffuser le magistère supérieur, enfin, il le trouva et le publia le

premier. Il composa un livre à son sujet, qu'il s'attribua à lui-même, et, qu'à sa mort il laissa en héritage à ses disciples. Après sa mort, ses disciples étudièrent longtemps ce livre et ses préceptes, pour pouvoir en obtenir la réalisation. Après donc avoir obtenu cet effet, ils donnèrent des préceptes innombrables et variés à son sujet. S'ils firent cela, c'est pour que ceux qui l'atteindraient après eux ne la révèlent pas aux sots comme une science vulgaire.

Longtemps après la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, parut un homme divin, pourvu de dons spirituels, qui après avoir longuement étudié la divinité, découvrit ce livre parmi les livres divins. Cet homme était originaire d'Alexandrie, d'où son nom Adfar d'Alexandrie. Ayant trouvé ce livre, il ne cessait de l'étudier avec un esprit et une application infatigables. Après s'y être longuement penché, il atteignit pleinement sa réalisation et sa science. À partir de cette science, cet homme divin donna des préceptes nombreux, variés, innombrables. Ceux-ci circulant sous son nom dans tous les coins de notre pays, la célébrité de son nom et de sa science volèrent pour ainsi dire jusqu'à mes oreilles, tandis que je séjournais dans la ville de Rome.

À cette époque, je m'étais en effet établi à Rome – ville de ma naissance. J'étais alors jeune, aucun duvet ne couvrait encore mon menton ; j'étais étudiant, de doctrine chrétienne par mes deux parents ; le latin n'avait déjà plus de secret pour moi. Ayant entendu le nom et la renommée de cet homme, je me hâtai d'abandonner tant mes parents que ma patrie, et donnai peu de repos à mes membres, avant d'atteindre Alexandrie. J'entrai dans la ville, et me promenai dans les rues et venelles comme un hôte nouveau, jusqu'à trouver la maison de cet homme. Enfin, je la trouvai, et y entrai.

Lorsque j'entrai, je le trouvai assis dans son oratoire, étudiant ses livres. Après avoir tourné son regard vers moi, il me dit en me regardant : « Approche-toi, mon ami. »

Je m'approchai donc de lui, et m'assis à côté de lui, sur une natte qui se trouvait là. C'était un homme très avancé en âge, mais au visage encore vigoureux, beau et élégant. En effet, son visage montrait à ceux qui le regardaient tout ce que renfermait son esprit.

Ensuite, nous discutâmes, et il me demanda mon nom, mon origine, et la cause de mon voyage. Je lui répondis et lui dis : « Je m'appelle Morien, romain de nation, et c'est la renommée de ton nom et de ta science qui m'ont contraint à quitter mes parents et ma patrie. » Mais il ajouta : « Quelle est ta foi, ou lequel des dieux honores-tu ? » Ce à quoi je répondis : « Je professe la foi chrétienne. J'honore le Christ, et j'adore ce Dieu triple et un. »

Ensuite Adfar dit : « C'est bien que tu m'aies trouvé, et que tu m'aies trouvé encore sous une personne de ce monde. Car je te dévoilerai les secrets de toute la divinité, que j'ai refusé de découvrir à presque tout le monde jusqu'ici. Sois attentif à moi de toutes les forces de ton esprit : car je te ferai fils de tout mon enseignement. »

Suite à ces échanges, je fus excessivement heureux. Que dire de plus ? Il nous serait trop long, dans le cadre de cette œuvre, de dire et énumérer tout ce dont nous avons traité. Je restai avec lui, et me montrai tant aimable envers lui, qu'il me révéla les secrets de toute la divinité. Ensuite, Adfar mourut. Et moi, peu de jours après sa mort, je quittai Alexandrie et revins à Jérusalem, dans les environs de laquelle je me choisis moi aussi un coin de solitude, où je pusse mener une vie facile pour ma foi et ma profession.

Il y a quelques années, vécut en Égypte un roi du nom de Macoya. Il engendra un fils, appelé Gezid, qui régna en Égypte après la mort de son père, et obtint son royaume. Gezid engendra un fils, du nom de Calid, qui, après la mort de son père, gouverna longtemps l'Égypte. Ce roi était sage et prudent, perspicace dans toute science. Il aimait en effet beaucoup les sages et les philosophes, à cause d'une discipline commune, mais surtout pour la science de ce livre. Celui-ci n'avait de cesse de parcourir les régions connues et inconnues pour trouver quelqu'un qui lui pût révéler des enseignements de ce livre. Poussé par cet amour, il retenait auprès de lui de nombreux sages et philosophes qui prétendaient connaître son magistère, alors qu'ils l'ignoraient totalement. Il les comblait d'importants et nombreux cadeaux, se fiant longtemps à leurs paroles.

Un jour, tandis que j'étais ainsi dans ma solitude, la renommée de ce roi parvint jusqu'à moi par un voyageur ; lorsque je l'entendis, je quittai mon désert et me hâtai vers ces contrées, le plus vite possible ; non que je fusse en quête de richesses ou cadeaux de sa part, mais pour instruire l'être aimé de dons spéciaux. Une fois entré dans son pays, je visitai de nombreux endroits sur ma route, et enfin, trouvai le roi.

Lorsque je le trouvai et m'entretins de certaines choses avec lui, je constatai qu'il était homme d'une grande sagesse et très prudent grâce à la parure de toutes les vertus. Je lui dis donc : « Ô bon roi, que Dieu te tourne vers le bien. Je voudrais que tu m'assignes une maison, adaptée à la préparation de mon magistère. »

Et le roi de me préparer une maison, et de l'orner à mon plaisir. J'entrai dans cette maison, et n'en sortis pas avant d'avoir accompli tout le magistère, de l'avoir laissé dans la maison et d'avoir peint ces lettres sur le vase qui le

contenait : « Tous ceux qui ont tout avec eux, n'ont absolument pas besoin de l'aide d'autrui. »

Après avoir écrit ces mots, je m'enfuis secrètement de la ville, et même de la région, et retournai à ma solitude. Par la suite, le roi entra dans la maison que j'avais quittée, et il trouva le magistère tel que je l'avais laissé. Comme il le regardait de plus en plus attentivement, il vit les mots que j'avais écrits autour du vase. Les ayant lus et bien compris, il pleura aussitôt sur mon absence, et il ordonna de couper la tête à tous ceux qu'il avait retenus auprès de lui à cause de ce magistère.

Le roi dit ensuite : « Appelez mon fidèle serviteur Galip. »

Galip était son esclave, que son père Gezid lui avait donné pour sa fidélité avant sa mort. Il avait pleinement confiance en lui ; il lui dit : « Ô Galip, bon serviteur, je ne sais pas ce que je dois faire à présent. » Galip dit au roi : « Maître, Dieu s'occupera de ce que nous ferons plus tard. »

Le roi fut très attristé, et se désola outre mesure, nuit et jour.

Il arriva ensuite, quelques années plus tard, alors qu'un jour, le roi était sorti dans un lieu appelé *Dirmaram* pour s'adonner à la chasse, que son esclave Galip trouvât un homme qui errait dans des lieux déserts. Il l'interrogea et lui dit : « Mon ami, qui es-tu, d'où viens-tu, ou bien où vas-tu ? »

Cet homme lui répondit : « Je suis de Jérusalem ; c'est en effet là que je suis né, et j'ai pendant de nombreuses années séjourné dans les montagnes de Jérusalem avec un ermite. Alors que je séjournais là-bas, j'ai entendu à quel point le roi Calid n'avait de cesse de chercher quelqu'un pour lui montrer le magistère d'Hermès. Après avoir entendu cela du roi, je quittai

bientôt mon pays, pour annoncer cela au roi Calid. Je connais en effet un homme très instruit dans ce magistère, que je désire beaucoup présenter au roi. »

Alors Galip dit : « Tais-toi mon frère, tais-toi, contente-toi d'avoir dit cela. Je préfère en effet que tu vives plutôt que tu ne meures : car beaucoup de gens qui prétendaient connaître le magistère vinrent chez le roi, et comme ils ne pouvaient tenir leur promesse, ils furent tués par le roi. Je crains donc que, si tu te présentes au roi avec un discours de ce genre, tu ne sois tué. »

L'homme répondit : « Ne crains pas cela ; mais ne tarde pas à me présenter au roi ».

Galip lui dit donc : « Cela me plaît, mais attention à ne pas mourir ».

Galip amena donc cet homme, le plaça devant le roi et dit : « Ô bon roi, voici un homme qui n'a pas craint de mourir. » Lorsque le roi fixa sur lui ses regards, le regardant, il lui dit : « Qui es-tu ? »

Il lui répondit : « Je viens de Jérusalem ; tandis que je résidais dans les montagnes avec un ermite, j'ai entendu de nombreuses personnes la renommée de ton nom et de ta bonté ; la façon dont tu cherchais sans cesse des hommes sages et instruits, pour qu'ils te montrent le magistère de l'ancien Hermès. Je suis donc venu vers toi, ô bon roi, pour que tu te fies à mes conseils, et obtiennes ton désir.

Je connais en effet un homme qui habite dans les montagnes de Jérusalem, auquel le Seigneur Dieu a révélé toute la sagesse. Dieu et les hommes le considèrent très ferme dans sa foi. En effet, un jour, alors que, dans sa solitude, nous nous entretenions de plusieurs choses, il arriva par hasard qu'il me dit pouvoir accomplir ce magistère. Ayant entendu cela, me fiant d'une part à la

véracité de cela vérifiée à plusieurs reprises, et d'autre part, convaincu par son discours, du fait de l'avoir vu apporter chaque année à Jérusalem de grandes masses d'or et d'argent, je me disais souvent que si je me présentais à toi, tu me couvrirais de dons nombreux et grands, et que je ne serais jamais séparé de ta grâce. »

Le roi dit alors : « Quel est ce discours ? Ou quel esprit intègre t'a convaincu de venir jusqu'ici ? Tu ignores, ô très sot, tu ignores combien d'hommes, et de quelle sorte, j'ai tués suite à un discours de ce genre. Mais si jamais ce que tu dis était vrai – ce que je ne pense pas – tu serais toi aussi comblé de nombreux cadeaux, et tu ne serais plus jamais séparé de ma grâce. Car si ce n'est pas vrai, sache que tu subiras de ma part un grand tourment. »

Alors cet homme dit : « Ô bon roi, j'ai été apaisé par ces deux promesses : cependant, fie-toi à mes conseils. »

Le roi continua : « Homme, entretiens-moi un peu de la qualité et de l'état d'un homme de ce genre ; en effet, dans la dernière année, un homme vint chez moi qui, pour tout t'avouer, m'a accompli ce magistère. Alors qu'il l'avait accompli, il me laissa la chose toute faite – mais non sa science – et s'enfuit secrètement et partit. »

L'homme dit alors : « Cet homme est très âgé, de grande taille, le visage brillant, pourvu de bonnes mœurs ; sa vie et son état ne déplaisent pas non plus : il est en effet ermite dans les montagnes de Jérusalem. Et si tu désires tant connaître son nom, il s'appelle Morienus le Romain, vieillard, ermite. »

S'étant alors tourné vers son serviteur Galip, le roi dit : « Celui-ci est véritablement l'homme à propos duquel j'ai été attristé, tout comme toi ! »

Galip dit : « Ô bon roi, je pense qu'il en est ainsi. »

Le roi se réjouit beaucoup, incroyablement, et traita cet homme avec beaucoup de bienveillance. Il ordonna donc de lui offrir de nombreux cadeaux, tout en lui en promettant de plus grands.

Telle est l'histoire de Morien le Romain ; à savoir comment il obtint lui-même le magistère d'Hermès.

Commence ici le discours de Galip, serviteur et esclave du roi Calid, fils de Gezid, fils de Macoya.

Le serviteur Galip dit : Peu de jours après que cet homme eut fait cette annonce au roi, l'homme vint, se présenta au roi et dit : « Ô bon roi, que Dieu te tourne vers le bien. Je ne veux pas que nous retardions plus longtemps notre promesse. Convoque donc tous tes hommes les plus nobles, et parmi eux, prépare m'en quelques-uns, pour qu'ils m'accompagnent et reviennent avec moi ; le chemin qui nous reste est long. »

Le roi, le regardant d'un visage calme, lui dit : « Tu parles bien ; qu'il en soit ainsi. »

Le roi me fit alors promptement appeler. Comme je me présentai à lui, il me dit : « Ô Galip, bon serviteur, rassemble auprès de toi tous les plus nobles de mes hommes, et parmi eux, choisis les hommes que cet homme voudra, et combien il en voudra, pour qu'ils aillent et reviennent avec vous. Je fis donc ce que me prescrivit le roi. Quelques jours plus tard, nous entreprîmes notre voyage.

Nous prîmes le chemin de Jérusalem et passâmes des jours à parcourir des lieux déserts et impénétrables ; enfin nous arrivâmes à Jérusalem. Tandis que nous nous fatiguions à errer dans les montagnes désertes, nous découvrîmes le repère où vivait Morien le Romain, vieillard ermite. Comme nous entrions, nous vîmes là un homme âgé, grand de taille, au corps maigre, beau et rayonnant,

et dont nous admirâmes aussi beaucoup l'état et l'allure. Sa peau était rugueuse à cause de l'aspérité de la cape qu'il portait. Alors, l'homme qui nous avait emmenés avec lui ici nous dit : « Voici Morien le Romain, vieillard, ermite. »

Moi, tandis que je le regardais de plus en plus attentivement, aussitôt je le reconnus. L'ayant reconnu, je le saluai de la part du roi Calid. Entendant ce nom, l'homme bon sourit, et nous fit approcher. Nous nous réjouîmes, et nous assîmes à ses côtés, heureux.

L'homme de Dieu nous interrogea sur l'état de notre roi et sur celui du royaume. Comme je lui expliquais cela, je lui exposai la cause de notre voyage. Se tournant vers lui, il dit : « Je suis très heureux que vous m'ayez trouvé, fils. Je viendrai avec vous, pour que le roi Calid me voie après m'avoir longtemps désiré, et qu'il reconnaisse, grâce à moi, l'étonnante puissance du Créateur. »

Après avoir, quelques jours durant, reposé nos membres las de la fatigue du voyage, nous entreprîmes le chemin du retour, et regagnâmes notre patrie.

Lorsque nous arrivâmes devant le roi, celui-ci vit l'homme de Dieu ; l'ayant vu, il le reconnut aussitôt, et me recevant, il dit : « Ô Galip, bon serviteur, c'est l'homme pour lequel j'ai été si triste, tout comme toi ! Je voudrais que tu m'expliques sans ambages ce qui vous est arrivé en chemin. »

Je lui racontai toute la chose dans l'ordre, depuis le début.

Pour connaître la suite de l'histoire : *Bibliothèque des Philosophes Chimiques*, Tome I, Beya, Grez-Doiceau, 2003, p. 315 !

Le Hachmal ou l'or vivant

Alexina d'Aligny

*... Oh ! Qui fera briller devant nous la sainte lumière de
Dieu
afin que nous devenions comme l'or du Parfait ?¹⁹⁹*

On l'appelle *hachmal*, électrum, vermeil, ambre, latex éthéréen, mer cristalline, métal brillant, airain poli, électricité ; mais quelle est donc cette « chose » mystérieuse dont parlent nos prophètes ? Que bénis soient leurs noms²⁰⁰ !

Ézéchiél, dans un des passages centraux de l'Écriture, nous décrit ce qu'il a vu et entendu :

*Et la trentième année [...] comme j'étais parmi
les déportés, près du fleuve Kebar, les cieux
s'ouvrirent,*

et il raconte sa vision :

*Je vis et voici que vint du nord une tempête :
une grande nuée avec un feu fulgurant et une
clarté autour, tandis qu'au milieu du feu, il y avait
comme le scintillement du hachmal. Et au milieu,
la forme de quatre êtres vivants dont l'aspect était
le suivant : ils avaient une forme humaine²⁰¹.*

¹⁹⁹ Louis Cattiaux, *Le Message retrouvé*, X, 65

²⁰⁰ « Bénis soient les maîtres qui nous mènent jusqu'à la racine secrète du feu. Leur mémoire se perpétuera dans les cœurs reconnaissants. » *Ibid.*, VIII, 45.

²⁰¹ *Ézéchiél*, I, 4 à 7.

En hébreu Kebar (כבר) le nom du fleuve, est l'anagramme de kerub (כרוב), chérubin ; Ézéchiél aurait donc reçu directement l'influx céleste d'un chérubin :

Puisqu'il n'y avait plus personne dans sa tradition qui puisse la lui donner²⁰².

Pour résumer la suite de ce chapitre premier, ces êtres vivants avaient chacun quatre ailes et une figure propre : l'un avait forme d'homme, le second forme de veau, le troisième de taureau et le quatrième, d'aigle ; ces quatre figures représentant les états successifs de la manifestation divine. Ils ressemblaient à des charbons ardents, brûlant comme des torches. Un char animé par l'esprit les portait ; au-dessus de leurs têtes, un firmament pareil à un cristal éblouissant. Autour d'eux, un bruit tumultueux et dans ce firmament, on croyait voir un saphir en forme de trône avec, au-dessus, une figure d'homme. Le prophète vit alors comme un métal semblable à du feu.

À cette vue, il tomba face contre terre et il entendit une voix qui lui disait : « Fils d'homme, tiens-toi debout et je te parlerai », et l'Esprit entra en lui.

Commentant ce passage d'Ézéchiél, le *Zohar* dit notamment du *hachmal* :

C'est une lumière brillante montant et descendant, un feu brillant qui est là et qui n'est pas là ; personne ne peut le fixer en un lieu, les yeux, le regard ne le peuvent dominer. Voici, et il est ici, voici et il n'est pas, et il est dans un lieu, le voilà dans un autre. Voilà qu'il monte, voilà qu'il descend²⁰³.

Emmanuel d'Hooghvorst, quant à lui, disait :

²⁰² Notes privées du cours d'hébreu d'E. d'Hooghvorst sur *Genèse* 13, 11.

²⁰³ Trad. d'après le *Mishnat Ha-zohar* de Tishby, éd. Mosad Bialiq, p. 444.

*C'est un vif-argent*²⁰⁴.

D'autres philosophes ont parlé de cette lumière mouvante :

*Qui saisira la clarté qui monte au ciel ? Et qui
saisira la lumière qui descend sur la terre ?*²⁰⁵

*C'est un Feu qu'on tient pour un corps-esprit.
Lorsqu'on le voit, c'est corporel, lorsqu'on ne peut
pas le saisir, c'est spirituel. C'est pourquoi il est
dit : Dieu est un feu et un esprit*²⁰⁶.

Ce corps-esprit dont parle Paracelse semble bien être le *hachmal*.

*Le corps-esprit accomplit aisément toute
chose, car il est déjà en tout depuis le
commencement*²⁰⁷.

Selon le Talmud, *hachmal* est un être de feu qui parle, qui loue le créateur, de *ech*, feu, et *melal*, parler, en araméen.

La Vulgate et la Septante ont traduit *hachmal* par « électrum », terme employé aussi bien dans l'antiquité qu'en alchimie médiévale, pour désigner un :

*[...] métal forgé par art à partir d'un autre, et
qui n'est plus semblable à celui à partir duquel on
l'a fait*²⁰⁸.

C'est une mystérieuse substance métallique et brillante, que l'on ne retrouve pas dans les minières, mais qui serait le produit de l'ingéniosité humaine. Dans cette

²⁰⁴ Notes privées du cours d'hébreu d'E. d'Hooghvorst sur *Exode* 10, 1.

²⁰⁵ Louis Cattiaux, *op. cit.*, IV, 6.

²⁰⁶ Caroline Thuysbaert, *Paracelse, Dorn, Trithème*, Beya, Grez-Doiceau, 2012, p. 649.

²⁰⁷ Louis Cattiaux, *Ibid.*, II, 74.

²⁰⁸ Gérard Dorn, *La Clef de toute la philosophie chimistique*, Beya, Grez-Doiceau, 2014, p. 373.

mystérieuse substance, le prophète voit tout en une seule chose :

*Connais-toi toi-même et tu connaîtras
l'univers et les dieux avec l'aide d'en Haut*²⁰⁹.

*Pour se connaître il lui faut un miroir : comme
il n'est pas bon que l'homme soit seul, Dieu fit
descendre sur lui un rouah, un vent, à la suite
duquel il dit : Isha, celle-ci cette fois est os de mes
os et chair de ma chair. Il s'est vu en elle et il a vu
tout ce qu'il voulait savoir et voir. Voilà le mystère
du hachmal. C'est une matière dans laquelle il se
voit. C'est en quelque sorte sa première matière,
qui est son épouse : c'est un don de Dieu qu'il doit
contempler et purifier jusqu'à se voir de plus en
plus clairement*²¹⁰.

Et au XVI^e siècle, Gérard Dorn écrivait :

*[...] le microcosme n'est rien d'autre qu'un
homme fabriqué par son artisan, qui n'est pas
une œuvre entière, vu qu'il ne se tient pas dans sa
concordance, mais qu'il est un moyen jusqu'au
moment où arrive l'héroïne, une femme semblable
à lui, fabriquée à partir de lui. Ce n'est qu'alors
qu'il font l'œuvre entière et complète*²¹¹.

Ce qui concorde avec l'enseignement de Louis
Cattiaux dans *Le Message Retrouvé* :

*La nature cachée sera délivrée, épurée et
magnifiée jusqu'à son origine divine pour devenir
l'épouse du Seigneur magnifique*²¹².

²⁰⁹ Inscription gravée sur le temple de Delphes.

²¹⁰ Notes privées du cours d'hébreu d'Emmanuel d'Hooghvorst sur le *hachmal* (cours n°66).

²¹¹ Caroline Thuysbaert, *Paracelse, Dorn, Trithème*, Beya, Grez-Doiceau, 2012, p. 338.

²¹² Louis Cattiaux, *Le Message retrouvé*, VII, 57.

Or, Gérard Dorn nous informe sur ce qui épure cette nature cachée. Il parle en effet de :

*L'Electrum minéral non mûr, placé dans sa sphère afin que les ordures soient lavées et qu'on le purge le plus hautement par l'antimoine selon l'usage chymique et l'habitude*²¹³.

Et cet antimoine, ce grand purgateur, il le définit :

*[...] comme un minéral brillant de forme métallique*²¹⁴ ;

Il est donc lui aussi notre *hachmal*.

Mais E. d'Hooghvorst est encore plus précis, et nous ne pouvons pas ignorer son témoignage :

*L'Electrum fut donné à voir au prophète Ézéchiël au début de sa mission, c'est l'éveil minéral produit par cette première union ; le disciple de l'Art contemple émerveillé, l'unique trésor de la vie et cette contemplation se développera petit à petit dans son esprit et dans son cœur comme le poème somptueux de cette nature tout entière, se montrant à lui*²¹⁵.

Ailleurs, il s'en réfère comme à une chose terrible :

*Cette lumière de nature est de couleur bleue, et cette couleur n'est pas simplement symbolique, c'est une réalité sensible, c'est une teinture appelée tekelet*²¹⁶, et il existe un lieu redoutable où se communique cette teinture²¹⁷.

²¹³ Caroline Thuysbaert, *op. cit.*, p. 340.

²¹⁴ Gérard Dorn, *La Clef de toute la philosophie chimistique*, Beya, Grez-Doiceau, 2014, p. 277.

²¹⁵ Emmanuel d'Hooghvorst, *op. cit.*, pp. 110-111.

²¹⁶ Ce mot vient d'une racine hébraïque qui veut dire « peler, écorcher ».

²¹⁷ « Ce tekelet est aussi comparé à un fil de barbe – serait-il aussi tenu qu'un fil de barbe ? » *ibid.*, p. 192.

Pour avoir cette "chose" dans la main, il faut aller au Sinaï. La plupart des gens ont peur, car la manifestation divine est entourée de terreur ; et donc lorsque l'ange vient, c'est terrible ! Car cette rencontre se fait dans un autre monde. Certains peuvent même en être tués. Il faut donc être prêt à combattre avec l'ange. C'est cette vision de l'ange qui est à l'origine de la venue du prophète, disons même, c'est cette vision qui rend l'homme prophète, c'est alors un véritable Israélite²¹⁸.

Comment alors ne pas citer Eugène Philalèthe qui, dans ses admirables pages sur la montagne sainte, décrit ce qu'il a vu après les épreuves de sa nuit obscure :

[...] vers l'aube, il y aura un grand calme, vous verrez l'Étoile du Jour se lever, l'aurore apparaîtra et vous apercevrez un grand trésor. La chose la plus importante et la plus parfaite qu'il renferme est une teinture exaltée, avec laquelle le monde, pourvu qu'il soit au service de Dieu et digne de tels dons, peut être teinté et transformé en or très pur²¹⁹.

Cette montagne où il faut aller

[...] est située au milieu de la terre et au centre du monde.²²⁰ ... c'est en ce Lieu qu'on peut atteindre le miroir resplendissant disant : Il est béni. Et l'intelligent se taira²²¹ ... car Dieu et l'homme s'unissent dans un certain milieu qui constitue le mystère de la terre et du ciel²²².

L. Cattiaux ajoute que :

²¹⁸ Emmanuel d'Hooghvorst, *commentaires sur le Psaume 29*.

²¹⁹ Eugène Philalèthe, *op. cit.*, p. 309.

²²⁰ *Ibidem*, p. 308.

²²¹ Récit de la sortie d'Égypte, cité par Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, *op. cit.*, p. 342.

²²² Louis Cattiaux, *op. cit.*, VIII, 50.

*[...] il existe un lieu particulier où la nature est profondément enfouie dans la terre et hautement placée dans le ciel, où elle est plus cachée et plus évidente que partout ailleurs*²²³.

En avril 1952, il écrivait à un ami :

*Oui, c'est par la Lumière de Nature que nous devons commencer pour parvenir au Fils du Très Haut et ceux qui veulent aller à Dieu sans elle veulent voler sans ailes*²²⁴.

*Et la Lumière met au monde une Lumière*²²⁵.

chante Gérard Dorn, une lumière qui coule comme une huile sainte.

Cette lumière est la première conjonction, qui est le don de Dieu. Elle

*ouvre la voie humide du fameux solve et ce Mercure doit être liquéfié en sève vivifiante*²²⁶.

On pense tout naturellement aux

*eaux du Pactole qui roule dans ses flots de l'or liquide*²²⁷.

Cherchez, dit le Cosmopolite,

une matière de laquelle vous puissiez tirer une eau qui puisse dissoudre l'or sans violence et

²²³ *Ibid.*, VIII, 47.

²²⁴ Cf. la prière de St Bernard à la Vierge : « Dame tu es si grande et de valeur si haute que qui veut une grâce et à toi ne vient pas, il veut que son désir vole sans ailes. » Dante, *Le Paradis*, Chant 33.

²²⁵ Caroline Thuysbaert, *Paracelse, Dorn, Trithème*, *op. cit.*, p. 318. Pensons à notre *Credo* latin : « Lumen de Lumine ».

²²⁶ Emmanuel d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 110.

²²⁷ *Ibidem*, p. 135.

*sans corrosion, mais naturellement. Cette eau est
notre mercure²²⁸.*

Il s'agit maintenant de cuire, en pot bien couvert
cette eau ardente qui doit se coaguler en pierre vivante.

*Ô feu coulant qui dissout et qui coagule notre
Seigneur fécondant²²⁹.*

*Et qui rendra consistant l'esprit moyen du ciel
et de la terre ? ²³⁰*

Il faut que le ciel devienne terre, c'est-à-dire le fixe,
écrivait en son temps G. Dorn, et il nous rapporte ceci :

*Anaxagore a compris l'admirable arcane de la
descente du ciel vers la terre d'un certain grand
homme qui lui était pourtant inconnu, à savoir le
Fils de Dieu²³¹.*

*Cieux, répandez d'en haut votre rosée, nuées,
répandez en pluie la justice ! Que la terre
s'entrouvre et qu'elle fasse germer le Sauveur ! ²³²*

Ce Sauveur :

*Celui qui modèle la lumière à
sa voix et qui l'anime
de son souffle
est comme
Dieu²³³*

²²⁸ Don Pernet, *Les Fables grecques et égyptiennes*, tome 1, Archè,
Milan, 2004, p. 395.

²²⁹ Louis Cattiaux, *op. cit.*, VIII, 47'.

²³⁰ *Ibid.*, IV, 50.

²³¹ Gérard Dorn, *La Clef de toute la philosophie chimistique*, *op. cit.*,
p. 299.

²³² *Isaïe*, 45, 8.

²³³ Louis Cattiaux, *op. cit.*, X, 64.

À la fin de la vision d'Ézéchiel, une voix sort du métal en fusion :

*Fils d'homme, tiens-toi debout et je te parlerai !*²³⁴

Le Psaume 29 cite sept fois le mot « voix », *kol* en hébreu. Le verset 7 semble résumer l'expérience prophétique :

*La voix du Seigneur est une flamme de feu qui taille*²³⁵.

« Tailler » venant de l'hébreu *rasav*, qui veut dire « creuser, tailler, fendre, frapper ». Emmanuel d'Hooghvorst commente :

*On chantait autrefois ce psaume pour bénir les cloches des églises, car elles représentaient la voix de Dieu, une voix métallique, mais dans un métal noble. La cloche, (cette voix) fend le cabaliste en deux, mais le vrai cabaliste en réchappe !*²³⁶

Puissions-nous rencontrer un vrai cabaliste, afin qu'il nous donne cet or coulant qui, par l'Art, va peu à peu devenir *hachmal* sonnante.

*Qu'est notre or ? C'est notre bon Pasteur en chimie apparu*²³⁷.

²³⁴ *Ezéchiel*, II, 1.

²³⁵ Traduction d'E. d'Hooghvorst.

²³⁶ E. d'Hooghvorst, *commentaires sur le Psaume 29*.

²³⁷ E. d'Hooghvorst, *Aphorismes du Nouveau-Monde*, 8.



Cet ange à barbe blanche et à trompette sonnante serait-il l'initiateur d'Ézéchiél ?

Le feu chez Fabre du Bosquet

Rémy Dechambre

*Le feu qui anime l'Univers demeure caché
dans la terre et resplendit dans le ciel²³⁸.
Le feu n'est visible qu'au milieu du ciel. Il demeure
caché dans le centre de la terre et dans l'eau moyenne²³⁹.*

Introduction

Dans sa « Concordance Mytho-Cabalo-Physico-Hermétique »²⁴⁰, Fabre du Bosquet utilise plus de vingt termes différents en rapport avec le feu : feu élémentaire, feu central, feu souverainement pur, feu vital, feu naturel, feu universel, feu séminal, feu de l'air, feu éthéré, feu céleste, feu surcéleste, feu extérieur, feu caché, feu primitif, feu hermétique, feu des philosophes, feu igné, principe igné, vapeur ignée, quintessence ignée, fluide igné.

Ce foisonnement de termes nous a premièrement déboussolé et ensuite intrigué. Pourquoi l'auteur a-t-il eu recours à ces nombreux qualificatifs ? Est-ce pour nous perdre ou pour nous éclairer ? Y a-t-il vraiment tant de feux différents dans l'œuvre hermétique ? Ou bien plusieurs termes seraient employés pour désigner la même

²³⁸ Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, VIII, 41'.

²³⁹ *Ibidem*, II, 36'.

²⁴⁰ Fabre du Bosquet, *Concordance Mytho-Cabalo-Physico-Hermétique*, Le Mercure Dauphinois, Grenoble, 2002/2011.

chose, éclairant alors tour à tour l'une ou l'autre de ses facettes ?

En attendant l'inspiration divine qui nous illuminera parfaitement sur ces questions, nous avons cru bon dans un premier temps de recenser tous les passages ayant un rapport avec notre sujet. Ensuite, nous avons tenté de les mettre en relation les uns avec les autres, en espérant qu'un texte en explique un autre. De cette confrontation nous essayerons de tirer certaines conclusions et regrouperons entre eux tous les termes désignant à notre avis la même chose.



Voici comme point de départ de recherche un extrait où Fabre du Bosquet parle en quelques lignes de trois de ces feux :

On distingue dans la nature trois sortes de feux : le céleste, le feu central, ou l'archée, et le feu élémentaire. Le premier est simple, sensible, vital,

actif. Dans l'animal il passe à la nature du feu central, c'est-à-dire qu'il se joint à l'homogène de l'Archée, et comme lui, il devient interne, humide, tempéré. Le troisième ou l'élémentaire, lorsqu'il est excité, est destructif d'une voracité incroyable. Il blesse les sens, il brûle, il est dans l'animal ce qu'on appelle substance phlogistique et que les médecins appellent chaleur fébrile. Il divise et consume l'humeur radicale de sa vie²⁴¹.

Dans ce premier extrait, l'auteur met en relation le feu céleste (qu'il qualifie de *simple, sensible, vital, actif*) et le feu central, appelé ici *Archée* qui vient du grec ἀρχή et signifie « principe ». Le feu élémentaire, lui, est assimilé au *phlogistique*, terme qui revient à de nombreuses reprises tout au long de son traité et qu'il définit quelques lignes plus haut :

Le phlogistique est une substance huileuse, sulphureuse et résineuse ; il n'est pas le principe du feu, mais il est la matière propre à le nourrir et à le manifester²⁴².

Nous nous concentrerons plus loin dans l'exposé sur cet élément destructif, qui nourrit et manifeste le feu.

Feu central – feu céleste

Revenons à présent au couple feu central-feu céleste et examinons ce passage où l'auteur commente le début de la Table d'Émeraude d'Hermès :

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas : Ce sont les ailes placées au pied de Mercure et celles qui sont attachées à sa tête. La nourriture que Vulcain lui administra fit naître les premières, Jupiter par le véhicule de Junon qui est l'air, lui donna les secondes ; mais comme le feu céleste

²⁴¹ *Ibidem*, p. 108.

²⁴² *Ibidem*, p. 108.

*représenté par Jupiter et le feu central représenté par Vulcain tiennent à la même racine, et que Vulcain avant d'être précipité sur la terre était aux cieux, on doit en conclure que le feu central provient du feu vital céleste par la circulation éternelle que Dieu a imposée à ce dernier, et par conséquent que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas*²⁴³.

Qu'apprend cet extrait ? Que le feu central est associé à Vulcain et qu'il tient à la même racine que le feu céleste qui est lui-même associé à Jupiter. Mais également que tous deux concourent à former Mercure, l'un dans son aspect terrestre fixe, les ailes des pieds, l'autre dans son aspect aérien volatil, les ailes de la tête.

Voici deux autres passages qui traitent du même sujet :

Vulcain était frère de Jupiter ; il fut précipité des Cieux ; l'un était le feu central qu'on nomme Archée, comme celui de tous les corps, et l'autre désigne le feu céleste. Vulcain précipité des Cieux indique que le feu de l'archée est une portion, un dérivé du feu céleste.

*Le feu central est porté de bas en haut par les vapeurs qui l'enveloppent. Le feu Céleste circule de haut en bas parce que l'air pur a plus de gravité que l'air de l'atmosphère. Vulcain, dit-on, forgeait la foudre de Jupiter, parce qu'en effet la matière du tonnerre et celle des éclairs sont formées par les vapeurs des corps qui enlèvent le feu central, et le contraignent de monter avec elles.*²⁴⁴

Le Vulcain mythologique désigne le feu central ; avant d'être précipité des Cieux il habitait l'Olympe avec son père Jupiter qui désigne le

²⁴³ *Ibidem*, p. 53.

²⁴⁴ *Ibidem*, p. 43.

*fluide vital ; ils ont tous les deux une racine commune*²⁴⁵.

Le feu central est donc une portion, un dérivé du feu céleste qui est aussi appelé *fluide vital*. L'air sert de véhicule au feu céleste tandis que les vapeurs dont la matière forme le tonnerre et les éclairs véhiculent le feu central. Ce qui suit le confirme :

*Le phlogistique est au feu central, ce qu'est l'air au feu céleste ; l'un et l'autre ne sont que des agents, les véhicules des deux substances vivifiques*²⁴⁶.

D'autres passages renseignent davantage sur ce feu central et mentionnent également son synonyme l'Archée :

*Vulcain est le feu igné de notre pierre, dit d'Espagnet, canon 80, il est l'archée de la nature, le fils et le Vicaire du Soleil ; il meut, dirige et parfait tout, pourvu qu'il soit mis en liberté, c'est-à-dire pourvu que Mercure vienne au monde*²⁴⁷.

L'âme s'entretient par la pensée et par la contemplation de la lumière divine à qui elle doit son origine.

Le corps tire sa nourriture de la plus pure substance des trois règnes de la nature.

*L'esprit se nourrit des principes analogues à lui-même qu'il trouve dans l'air que l'homme respire. C'est-à-dire que l'âme du monde, l'esprit universel sont sa nourriture spéciale et particulière... il est l'instrument dont Dieu se sert pour donner la forme à l'Univers et l'être à tous les mixtes. La conservation du corps est confiée à **l'esprit**. C'est lui qui travaille dans les laboratoires intérieurs, les aliments qui le*

²⁴⁵ *Ibidem*, p.114.

²⁴⁶ *Ibidem*, p. 114.

²⁴⁷ *Ibidem*, p. 45.

nourrissent. **C'est le véritable archée** dont les savants placent la plus grande force au cœur et à l'orifice de l'estomac. C'est le **principe igné** qui constitue l'âme agissante de l'homme, qui donne à son corps l'action et le mouvement sous les ordres de l'âme, comme l'Univers le reçoit par les Éléments simples sous les ordres de Dieu²⁴⁸.

L'esprit servirait donc d'intermédiaire entre l'âme et le corps, et cet intermédiaire serait l'Archée, feu central, Vulcain, principe igné, feu igné. Cet esprit se nourrit des principes analogues à lui-même qu'il trouve dans l'air que l'homme respire. C'est-à-dire que l'âme du monde, l'esprit universel sont sa nourriture spéciale et particulière. Cette nourriture associée à l'âme du monde, à l'esprit universel, serait-elle Jupiter, le feu céleste ? Saint Baque a écrit, en effet, que l'air est le véhicule de ce feu qui possède avec le feu central/archée une racine commune.

Voici un autre extrait à mettre en parallèle qui confirme cette hypothèse :

L'esprit est une vapeur ignée, une étincelle, un feu qui donne la vie animale, le mouvement au corps, et semble se dissiper dans l'air quand les organes matériels se détruisent. La ténuité de cette vapeur est trop grande pour être aperçue des sens autrement que par ses effets, ministre de Dieu dans la nature, comme elle l'est de l'âme dans les hommes ; [...].

Cet esprit qu'on appelle instinct quand il s'agit des bêtes, déterminé et absolument spécifié dans chaque animal, ne l'est point du tout dans l'homme ; parce que celui de l'homme est l'abrégé et la quintessence de tous les esprits qui lors de la création universelle furent créés avant le sien ; aussi l'homme n'a-t-il pas un caractère particulier qui lui soit propre ; il les réunit tous en lui, au lieu

²⁴⁸ *Ibidem*, p. 26.

*que chaque animal a celui qui n'est propre qu'à lui*²⁴⁹.

*C'est-à-dire que la vapeur ignée qui est le lien de l'âme avec le corps, se trouve dans ces individus infiniment plus rapprochée de la matière que de la portion de lumière divine dont leur âme est formée ; ils sont dans ces moments de délire moins homme que bête*²⁵⁰.

Le feu central serait également une terre :

[...] ce feu central n'est autre chose que la terre pure et subtile qui élémente le Globe terrestre et qui est la cause de sa fécondité [...] ²⁵¹.

Rapports entre les différents feux

À partir des relations déjà établies, tentons de trouver des ressemblances entre le feu central, le feu céleste et d'autres feux, en nous basant sur des propriétés de chacun d'eux dont l'auteur a déjà parlé.

*Comment pourrait-il se faire en effet que le feu séminal, concentré dans les sels et qui dans la plante est l'atrament*²⁵² *du feu universel, comme issu du même principe, peut être détruit par le feu élémentaire qui est infiniment moins divisible, moins pénétrant et moins puissant que lui ?* ²⁵³

²⁴⁹ *Ibidem*, p. 72.

²⁵⁰ *Ibidem*, p.73.

²⁵¹ *Ibidem*, p. 55.

²⁵² Ce mot peut se comprendre de diverses manières : premièrement comme synonyme d'*aimant*, dans le sens « qui attire », mais on pourrait le rapprocher du mot latin *atramentum* qui signifie « liquide noir, encre ». Dans ce dernier cas, on pourrait peut-être le rapprocher de la plante *Môly* dont parle Homère dans son Odyssée et au sujet de laquelle EH a donné un commentaire dans son *Fil de Pénélope*, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 69.

²⁵³ *Ibidem*, p. 123.

Le feu séminal/central attire le feu universel/céleste.

*Les physiiciens ont pris le fluide igné dont s'alimente le sujet de la vie pour le phlogistique de l'air, et le phlogistique pour le fluide igné dont l'air est le véhicule*²⁵⁴.

Le fluide igné/feu céleste a l'air pour véhicule.

*L'archée de l'animal, son feu vital ou ses esprits vitaux, ne se nourrit que de l'esprit éthéré qui lui est transmis par la respiration*²⁵⁵.

*[...] mais lorsque les organes des mixtes se trouvent mal disposés ou affaiblis par accident ou par les infirmités inséparables d'un âge plus avancé, la communication du feu de l'air avec celui de l'animal est interceptée ; l'ordre établi pour ce commerce se déränge, le feu de vie se trouvant abandonné peu à peu par celui de la nature générale annonce en l'homme l'âge du retour et celui de la vieillesse*²⁵⁶.

Dans ces passages, Fabre du Bosquet établit une analogie entre l'archée et le feu vital, et nous pourrions relier le feu de l'air ainsi que l'esprit éthéré au feu céleste.

*Il y a lieu de penser que lorsque le feu vital dont l'homme apporte le germe en naissant, n'a pas la force d'aspirer et de se rendre homogène celui qui est contenu dans l'air, celui-ci attire le sien et la fin de cette attraction meurtrière est toujours le terme de son existence parce qu'elle est le terme de la désunion des principes qui constituent la vie animale*²⁵⁷.

²⁵⁴ *Ibidem*, p. 115.

²⁵⁵ *Ibidem*, p. 103.

²⁵⁶ *Ibidem*, p. 118.

²⁵⁷ *Ibidem*, p. 107.

[...] je me suis également aperçu que lorsque l'air atmosphérique était trop déphlogistiqué, bien loin de prolonger la vie aux animaux qui l'aspiraient, il hâtait au contraire leur mort. Le feu vital s'y trouvait si rapproché et avait une si grande force, qu'au lieu d'être attiré par le feu vital intérieur des animaux, il attirait au contraire le leur et les faisait expirer dans l'air, qui, s'il eut été plus modifié, aurait augmenté le sujet de leur vie²⁵⁸.

À la lecture de ces extraits, nous comprenons que l'auteur utilise le terme de feu vital tant pour parler du feu central que du feu céleste, comme pour insister sur leur origine commune et pour indiquer que c'est en eux que réside la vie. Nous avons également vu plus haut qu'il utilisait le terme de fluide vital pour désigner le feu céleste. Le feu céleste est donc fluide. Voici un autre extrait qui tend à le confirmer :

Le fluide lumineux ou feu vital tendant toujours à l'expansibilité et le froid au contraire à la concentration, il en résulte une similitude frappante entre la glace des ans et la glace de l'eau ; celle-ci ne se forme que par l'action du principe froid qui domine dans l'eau sur le principe igné. De même dans un vieillard, la glace des ans est le résultat de la supériorité des principes coagulatifs sur la chaleur naturelle²⁵⁹.

Première synthèse

Avant de poursuivre cette étude, voici une brève synthèse de tous les termes déjà abordés ainsi que leur signification (du moins ce que nous en avons compris) :

²⁵⁸ *Ibidem*, p. 24.

²⁵⁹ *Ibidem*, p. 112.

Le feu vital est le principe de toute vie. Il est fluide et lumineux. Quand il se trouve dans l'air, il a pour nom feu céleste, feu de l'air, feu universel, fluide igné, fluide lumineux, esprit éthéré, Jupiter. Dans les corps, il est le feu central, archée, Vulcain, feu séminal, principe igné, vapeur ignée, étincelle, terre pure qui se nourrit de son homologue céleste. Ce feu central serait associé à l'esprit, intermédiaire de l'âme (partie divine) et du corps. Tant qu'il se nourrit de son homologue céleste, il reste en vie. Ces deux feux (qui à l'origine n'en étaient qu'un) concourent à former le Mercure hermétique.

Feu élémentaire

Penchons-nous à présent sur le feu élémentaire, le troisième feu dont Fabre du Bosquet parlait dans l'extrait cité au début de l'article. Voici ce qu'il en dit à un autre endroit de son traité :

Mais le nitre contient en puissance un feu élémentaire, dont l'air qui passe au travers lorsqu'il est fondu entraîne des portioncules qui peuvent donner à cet air déphlogistiqué des qualités mortifères, parce que ce feu phlogistique est le feu destructif et dévorant.

Le feu dont l'air prive le nitre en fusion, s'il était possible de l'extraire dans toute sa pureté, comme il le peut être par l'opération philosophique, serait nutritif, vivifiant, balsamique ; il serait ce feu naturel qui est le principe igné du feu élémentaire, comme il l'est de toute chaleur vivifique ; ce feu est souvent pris pour l'âme de la nature et pour la nature elle-même, au lieu que le feu élémentaire en est le tyran et le destructeur.

On peut inférer de cette expérience qu'il existe dans la nature des fluides universels, aussi contraires dans leur principe qu'ils diffèrent dans

leurs effets. L'un simple, igné, lumineux, est le principe de toute vie active ; l'autre, composé élémentaire, tient du premier toute son énergie ; mais trop souvent semblable aux hommes ingrats, il étouffe dans son sein par l'abondance de sa matière et par les désordres où il se plaît lorsqu'il se livre à son penchant, celui dont il reçoit toute son efficacité.

C'est l'Osiris et le Typhon mythologiques, l'un est un feu primitif, vital, qui par le caractère que lui a imprimé l'être suprême, ne peut produire que la perfection et la conservation de tous les mixtes sublunaires, l'autre ne doit et ne peut être qu'un phlogistique universel, qui étant destiné pour être la pâture du premier ne devrait se trouver dans l'air, comme dans tous les corps où il réside indispensablement, que pour y remplir son vœu et non pour subjuguier son maître.

Les vertus du premier portent dans tous les corps organiques où il pénètre, le mouvement, la chaleur et la vie ; il est l'âme de toute génération, il ne peut dans tous les cas produire que la vie, parce qu'étant substance vivifiante par excellence, il ne peut résulter de son introduction dans les mixtes que l'effet des dons qu'elle dispense ; le second au contraire les rend quelques fois sans effets, par les accidents particuliers auxquels donne lieu la nature indocile et comburante²⁶⁰.

Typhon, le feu élémentaire / phlogistique / destructif / dévorant servirait donc de pâture à son maître Osiris/feu naturel/feu primitif, associé à la chaleur, au mouvement, à la vie, et à la lumière.

Au sujet de la chaleur, voici ce que dit l'auteur :

Quoique la chaleur soit l'effet du mouvement, elle est cependant identifiée avec lui. Le feu est le

²⁶⁰ *Ibidem*, pp. 108-110.

principe de mouvement et de la chaleur. Celle-ci n'est qu'un moindre degré de feu ou un mouvement produit par un feu plus modéré ou plus éloigné du corps affecté. C'est à ce mouvement central que l'eau doit sa fluidité ; sans cette cause, elle se coagulerait, elle deviendrait glace²⁶¹.

Autre extrait, dans lequel les explications Fabre du Bosquet pourraient paraître contradictoires avec certains éléments cités plus haut. Mais le chercheur passionné et familier de traités hermétiques sait que les alchymistes usent de ces ruses à maintes reprises pour cacher le mystère dont ils parlent :

La matière de l'art sacerdotal est un limon composé de terre et d'eau, c'est-à-dire de deux substances dont l'une est fixe et l'autre volatile. Les prêtres égyptiens personnifièrent ces deux substances : ils appelèrent Osiris ou feu caché le principe actif, sec et chaud, à qui ils attribuèrent les fonctions du mâle ; ils appelèrent Isis le principe passif, froid et humide qui tenait lieu de femelle. Ils y en ajoutèrent un troisième à qui ils donnèrent le nom de Typhon qu'ils supposèrent être leur frère utérin, parce que les substances homogènes radicales et célestes que représentaient Isis et Osiris doivent au Ciel leur origine et que les esprits hétérogènes, impurs, accidentels et terrestres désignés par Typhon sont les vapeurs de la terre qui dans la fiction est sensée être leur mère commune.

Quelque exécution que la théologie égyptienne ait voué à Typhon, il n'en est cependant pas moins vrai que sans lui Isis et Osiris ne pourraient être congelés et rendus sensibles, en sorte que c'est à cette déité impure que les sages doivent la connaissance de leur

²⁶¹ *Ibidem*, p. 106.

première matière, qui sans cette cause de condensation demeurerait invisible et impalpable comme elle l'est dans l'air.

Isis et Osiris contractèrent mariage, dit Manethon, dans le ventre de leur mère et Isis en sortit enceinte d'Arueris ou Horus. De la réunion des deux premiers principes, en naît en effet un troisième qui est leur fils, qui renferme et contient en lui son père et sa mère quant à leur substance radicale, c'est-à-dire que lorsque les deux principes qui constituent la matière pure de l'art hermétique avaient été portés par les manipulations de l'artiste à cet état de pureté, ils n'étaient plus appelés ni connus sous le nom d'Isis et Osiris, ou première matière cahotique, mais dans cet état de purification, ils étaient la matière des sages désignée sous le nom d'Horus par qui Typhon fut tué. C'est-à-dire encore qu'alors Isis et Osiris qui sont les principes de toute vie dont Horus est formé, sont débarrassés des principes de destruction et de mort qui sont le Typhon, le phlogistique ou les vapeurs de la terre qui les avaient condensés²⁶².

Les rôles du phlogistique/Typhon seraient donc multiples : il servirait de *pâtur*e au feu primitif vital qui est Osiris, il serait l'agent de *congélation* ou de *condensation* (oserions-nous ajouter de *coagulation*?) sans qui Isis et Osiris ne pourraient être rendus sensibles mais il serait également *destructif* et *dévorant*, causant nombre de dégâts lorsqu'il est trop abondant.

Relations entre le feu, la mythologie égyptienne et le trio corps-esprit-âme

Dans l'extrait précédent, l'auteur fait allusion au mythe d'Osiris, Isis et Typhon. Voici donc une autre

²⁶² *Ibidem*, pp. 40-41.

manière d'expliquer les rapports qu'il y aurait entre ce mythe, le feu et le corps, l'esprit et l'âme.

D'après la tradition, Osiris symboliserait la partie divine dans l'homme séparée d'Isis, la partie divine errant hors de l'homme. On pourrait les assimiler respectivement au הו, VH (*hou*) et au יה, IH (*iah*) formant lorsqu'ils sont réunis le tétragramme du nom de Dieu, יהוה, IHVH. Cette séparation aurait pour cause le péché originel dans la tradition juive, ou le piège tendu à Osiris par Typhon dans la mythologie égyptienne.

Le feu primitif en nous, Osiris, serait donc assimilé à notre partie divine, que nous qualifierons d'âme, tout comme l'auteur de la Concordance. Or nous avons vu plus haut que le feu central, lui, serait plutôt associé à notre esprit, lien de l'âme et du corps. Tous deux (le feu central et le feu primitif) auraient une racine commune avec « quelque chose » se trouvant dans l'air. Ces deux feux seraient-ils donc différents ou identiques ? Cela soulève le problème de la nature et du rôle de l'âme et de l'esprit dans l'homme, ainsi que de leur rapport.

Or sans les lumières de Dieu, notre misérable raison est inapte à résoudre ce problème fondamental. Voici donc en guise de réponse certains passages où l'auteur parle de ces termes, en laissant au lecteur inspiré le soin d'en percer les ténèbres.

L'homme comme âme et esprit correspond au monde spirituel et subséquemment avec les intelligences et avec les génies qui l'habitent.

Le corps matériel et l'esprit de l'homme correspondent au monde Élémentaire, aux habitants duquel il est cependant supérieur, à

*cause de la supériorité de l'essence de son âme sur celles des Esprits élémentaires*²⁶³.

L'homme ne peut porter les lumières de son âme à ce point d'étendue et de perfection, qu'en spiritualisant son corps spirituel à un degré plus éminent que la nature n'a pu le faire sans le secours de l'art hermétique. L'âme de l'homme est enveloppée de son corps spirituel comme le corps matériel enveloppe le corps spirituel.

*L'âme de l'homme est la pureté par excellence ; le corps matériel est composé d'une pâte terrestre très corruptible. L'une est une substance pensante dont les fonctions se bornent à la réflexion. L'autre est un corps pesant et machinal dont les fonctions sont limitées à la plus parfaite obéissance. Ces qualités opposées n'auraient jamais pu former un tout, si un intermédiaire ne les eut rapprochées ; c'est à la substance spirituelle à qui il était réservé d'être le lien de ces deux extrêmes ; sans ce corps spirituel qui est leur milieu et qui sert d'enveloppe à l'âme, celle-ci n'aurait jamais pu se joindre ni s'attacher au corps matériel à cause de leur éloignement et de la contrariété de leurs principes. Il fallait donc que pour servir de demeure à l'un et pour préserver l'autre de corruption, l'esprit tint de la terrestréité de l'un et de la subtilité de l'autre. C'est pourquoi le corps spirituel de l'homme est composé d'une substance formée par les éléments simples et par les éléments grossiers mêlés ensemble ; par les premiers l'esprit se rapproche de l'âme, par les seconds il tient à la matière*²⁶⁴.

Ce corps spirituel, lien de l'âme et du corps aurait-il un lien avec l'air ? C'est du moins ce que porte à croire le passage suivant :

²⁶³ *Ibidem*, p. 83.

²⁶⁴ *Ibidem*, p. 71.

L'agent principal dans la nature est la chaleur, feu ou fluide lumineux (il faut distinguer la lumière de la clarté. La première est la cause, la dernière est l'effet. La première donne le mouvement, la chaleur et la vie ; la clarté n'a d'autre qualité intrinsèque que celle de dissiper les ténèbres.) ; il est le seul digne de l'être, parce qu'il est de tous les agents, le plus actif et le plus pénétrant ; son inconcevable subtilité le tient trop éloigné des corps palpables pour qu'il lui soit possible de s'y attacher radicalement et de s'y homogénéiser ; par la raison que le plus pur, le plus volatil et celui qui a le plus de ténuité ne peut s'unir immédiatement à celui qui est le plus impur et le plus épais ; mais comme, sans cette union, rien dans ce bas monde ne pourrait avoir vie, il a fallu disposer une substance qui se trouvant placée au milieu fut aussi propre à recevoir les influences d'en haut que les vapeurs d'en bas pour les porter les unes et les autres jusqu'au centre des deux régions opposées et y établir par son moyen une circulation vivifiante. L'air fut chargé de remplir ce vœu ; c'est donc de l'air que les mixtes sublunaires reçoivent immédiatement le mouvement, la chaleur, la vie²⁶⁵.

Conclusion

En guise de conclusion, nous vous proposons un extrait qui semble résumer tout le propos de l'auteur au sujet des thèmes abordés dans cet article. Nous espérons de tout cœur que le Seigneur daignera un jour nous faire don de l'intelligence de ses mystères et qu'il nous pardonnera d'ici-là toutes les sottises que nous proférerons.

*Isis et Osiris selon le sentiment des auteurs
les mieux instruits comprenaient tous les Dieux du*

²⁶⁵ *Ibidem*, pp. 104-105.

paganisme, Isis selon eux était Cérès, Junon, la Lune, la Terre, Pallas, Minerve, Proserpine, Thétis, Cybèle, Vénus, Diane, Hécate, Bellone, Thémis, Ramnusia, la Nature, etc.

C'est tous les différents noms qui ont donné lieu à celui de Myrionyme que portait Isis ou la Déesse à mille noms. Osiris était également pris pour tous les Dieux, il était Jupiter, Vulcain, Mars, Apollon, Phébus, Cupidon, Mithras, l'Océan, etc., mais il n'était pas Mercure parce que celui-ci ne pouvait exister que par l'union d'Isis et d'Osiris, lui seul les représentait tous les deux. [...]

Osiris était pour le peuple le Soleil, ou l'Astre du jour, et Isis était la Lune ; le premier était au contraire pour les philosophes, le soleil terrestre, le feu vital et caché de la nature, le principe igné, fixe et radical qui anime tout. Isis était à leurs yeux le principe actif et vital ; c'est pourquoi Apulée, Métamorphoses, livre I, parle ainsi de cette déesse : Je suis la Nature mère de toutes choses, la maîtresse des éléments, le commencement des siècles, la souveraine des Dieux, etc. Isis en effet, était la mère de toutes choses parce que réunie à Osiris, ils composent ensemble le fluide lumineux qui donne la vie à tous les Êtres. Elle était la maîtresse des Éléments parce que réunie à Osiris, ils étaient les Éléments simples qui élémentent les quatre Éléments. Elle était le commencement des siècles parce qu'Isis et Osiris doivent leur naissance aux substances que Dieu sépara du Cahos au commencement du monde. Elle était la souveraine des Dieux parce que comme on l'a déjà dit, tous les Dieux du paganisme devaient leur origine à Isis et Osiris.

Horus, leur fils, était, considéré par les Sages comme le complément de la première opération hermétique, Apollon chez les Philosophes, était le même qu'Horus ; c'est pourquoi ils ont fait tuer Typhon au premier et Python au second ; ils sont l'anagramme l'un de l'autre. [...]

Il [Vulcain] était l'époux de Vénus par la même raison qu'Osiris était le mari d'Isis. C'est-à-dire que la Vénus mythologique désignant la première matière de l'art, contenait le feu central comme Isis contenait Osiris dans son sein, et comme Junon contenait Jupiter. Vulcain fit un rets qui enveloppa Mars et Vénus, parce que les vapeurs ou le phlogistique qui enveloppent sans cesse le feu central sont le filet qui enchaîne Mars et Vénus. Ce filet est la même substance que Typhon qui condense Isis et Osiris²⁶⁶.

*Si nous ne trouvons pas le Dieu qui vit caché au-dedans
de nous, nous ne connaissons jamais celui qui
demeure libre au centre de l'Univers²⁶⁷.*

*Le feu de Dieu édifie la vie.
Celui des hommes la consume.
Cependant la douceur du second
peut manifester la vertu du premier²⁶⁸.*



²⁶⁶ *Ibidem*, pp. 43-44.

²⁶⁷ Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, IV, 94'.

²⁶⁸ *Ibidem*, VIII, 54'.

Commentaire du Psaume 149

Théophraste Paracelse

Traduction et commentaire : Odile Dapsens

L'intérêt et la qualité universelle de l'œuvre de Paracelse n'est plus à démontrer. Que ce soit dans le domaine alchimique, médical, hermétique, scientifique ou théologique, Paracelse (1493-1541) a autant brillé sur son époque que sur la postérité.

Ses œuvres théologiques à elles seules sont pléthoriques. Dans l'attente d'une potentielle publication intégrale, nous avons ici choisi de présenter la traduction d'un commentaire du psaume 149. Ce petit texte est remarquable, et si proche de l'enseignement de Louis Cattiaux et d'Emmanuel d'Hooghvorst que l'on se demande parfois si Paracelse n'était pas un lecteur assidu du *Message Retrouvé* et du *Fil de Pénélope*. Nous n'avons dès lors pas résisté à l'envie d'agrémenter notre traduction de quelques commentaires issus de l'enseignement de ces derniers, et dont la pertinence témoigne de façon souvent émouvante du rattachement de tous nos maîtres à la *prisca philosophia*, cette Vérité unique que palpent ceux qui sont dignes d'être appelés Philosophes.

Pour permettre au lecteur de distinguer facilement le texte de Paracelse de nos ajouts, nous l'avons placé dans un cadre grisé. Le texte est assez lapidaire en haut-moyen allemand, et il n'a pas été aisé de le rendre dans un style léger sans risquer de trahir l'auteur. Nous espérons l'avoir au moins rendu intelligible.

Table des sujets abordés²⁶⁹.

1. Un nouveau cantique au Seigneur dans les enfants de l'Église.
2. La louange du roi d'Israël, en qui les enfants de Sion se réjouissent.
3. Louange du nom de Dieu avec des tambourins.
4. Le repos des saints, item, l'épée des saints contre leurs opposants.
5. Du pouvoir excellent des saints, à considérer avec excellence.

Ps. 149, 1 : Cantate domino canticum novum, laus eius in ecclesia sanctorum.

Chantez pour le Seigneur un cantique nouveau, sa louange [est] dans l'église des saints.

David achève et conclut ses psaumes et cantiques²⁷⁰ en nous appelant à entonner un *nouveau* cantique, et non pas le sien. Il n'attend et ne se réjouit d'aucun cantique plus que de [celui de] la résurrection du Christ. Ce dernier est le nouveau psalmiste, dans lequel nous plaçons désormais notre étude et nous réjouissons. C'est ainsi que s'achève l'ensemble des cantiques de l'Ancien Testament.

Il dit ensuite que le nouveau cantique est un cantique de louange, et où il a lieu : non pas dans une gueule, mais dans le temple de Dieu, c'est-à-dire dans ses saints. C'est ainsi qu'il distingue le cantique de ceux

²⁶⁹ Cette traduction a été réalisée sur base de l'édition de Urs Leo Gantenbein : PARACELUS, *Theologische Werke 1 : Vita Beata – Vom seligen Leben*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 2008, pp. 531-535.

²⁷⁰ Le psaume 149 est en réalité l'avant-dernier psaume.

qui crient et chantent, mais ne sont pas reçus par Dieu²⁷¹. Ainsi, le seul cantique qui a de la valeur est celui qui a lieu dans la louange, dans le cœur saint, dans le commun des saints, et non pas dans un cadavre ou selon l'ancienne manière²⁷² et habitude, à savoir l'ordonnance etc.²⁷³, car il se réjouit de la naissance du Christ, par laquelle tout est renouvelé.

Les anciens cantiques ne nous sont utiles que parce que nous les connaissons, et non parce que nous les chantons.

Et si David était là aujourd'hui, il parlerait tant de cela qu'il ne rappellerait aucun psaume si ce n'est le nouveau cantique de louange de la rédemption, à savoir : « Christ est ressuscité ».

Il y aurait donc, selon Paracelse, deux sortes de cantiques : celui qui est dit dans la « gueule » de l'homme profane, et celui qui est chanté dans le Temple de Dieu, « *in ecclesia sanctorum* ». Toute personne qui dira le cantique de David sans connaître le mystère de la résurrection du Christ le dira avec sa gueule. Car comme le dit le *Message Retrouvé* :

Chaque parole de notre langue n'est-elle pas comme un blasphème devant le verbe du Très-Haut ? Chaque souffle de notre bouche n'est-il pas comme une exhalaison puante de l'enfer devant la pureté de l'incorruptible ? Chaque geste de nos mains n'est-il pas comme une grimace simiesque devant l'ART du Très-Savant ? Et pourtant quelle

²⁷¹ Ou agréables à (bei Gott nit angenehm seind).

²⁷² *Nach alter monier* : doit-on y voir une critique discrète des moines (en latin *monachus*, en allemand *Mönch*) ?

²⁷³ La raison de cet *etc.* n'est pas claire. S'agirait-il d'une citation non achevée ?

*splendeur demeure en nous et patiente sous la
boue de la mort ! Puisse-t-elle s'éveiller enfin, et
nous faire héritiers de la gloire de Dieu*²⁷⁴.

Si cette splendeur s'éveille en nous, nous ne réciterons plus d'anciens cantiques, mais chanterons un nouveau.

C'est pourquoi, lorsque David termine ses psaumes en disant : « *cantate domino canticum novum* », il veut dire : ne chantez pas mon cantique avec vos gueules, mais chantez-en un nouveau, c'est-à-dire, faites la même expérience que moi. Et Paracelse de préciser que ce cantique nouveau ne se prononce pas dans notre cadavre, mais dans le Temple de Dieu.

Le commentaire qu'Emmanuel d'Hooghvorst fit un jour du verset XVII, 23 du *Message Retrouvé* (« le Saint Nom du Seigneur est une magie toute puissante dans la bouche de celui qui croit et qui aime véritablement ») nous parle de ce Temple de Dieu qui permet seul de prononcer le Nom de Dieu :

Pour pouvoir prononcer le Nom du Seigneur, il faut avoir une bouche, mais nous n'avons pas de bouche. Le nom du Seigneur ne peut être prononcé par les animaux que nous sommes. Pour le prononcer, il faut être régénéré. Il n'y a que Jacob qui peut le prononcer, sinon, c'est profaner. Dans le Temple de Jérusalem, seul le grand prêtre le prononçait une fois par an dans le saint des saints, c'est-à-dire dans le corps glorieux. Depuis que le Temple est détruit, on ne peut plus le prononcer.

C'est donc notre Jacob, cette splendeur demeurée en nous, qui si elle s'éveille et devient Israël, pourra

²⁷⁴ Louis Cattiaux, *op. cit.*, XXIII, 25'.

prononcer le nom de Dieu dans son temple, entonner ce nouveau cantique, nous faire héritiers de la gloire de Dieu.

Ps. 149, 2 : Laetetur Israel in eo qui fecit eum et filii Sion exultent in rege suo.

Qu'Israël se réjouisse dans celui qui l'a fait, et que les enfants de Sion exultent dans leur roi.

Qui fait Israël si ce n'est Dieu ?²⁷⁵ En lui seul se réjouit Israël, en lui seul il espère, croit et reste²⁷⁶. C'est également Dieu qui a fait le roi David en qui exultent les enfants de Sion, [à savoir] dans ses prophéties et sa doctrine. Et comprenez que celui qui a fait Israël était là en personne. C'est ainsi que David confirme son écrit et sa louange des croyants.

²⁷⁵ On pourrait également comprendre : « Qui a fait Israël comme Dieu l'a fait ? » ou encore : « Qui a fait d'Israël un Dieu ? »

²⁷⁶ Nous renvoyons le lecteur au commentaire du *Midrache Hagadol* sur « et Jacob resta dans la terre où son père avait séjourné comme étranger » (Gn XXXVII, 1) : *C'est comparable à un homme attaqué par un chien. Le chien le mord à la tête, mais il tient bon. Puis, voyant d'autres chiens s'en prendre à lui, il se dit : 'Qui pourra résister à tous ceux-là ?' Que fit-il ? Il s'assit (on pourrait dire : il resta) devant eux, et c'est ainsi qu'il affaiblit leur rage. Voilà ce que fit notre père Jacob. Laban en personne l'attaqua, mais il lui résista. L'ange vint, mais il s'en délivra. Ésaü lui-même vint, mais il s'en délivra.*

Rabbi Lévi dit : *C'est comparable à un forgeron qui avait installé son atelier au milieu de la ville. Son fils qui était orfèvre avait ouvert un commerce en face de lui. Le forgeron vit des tas de buissons d'épines envahissant la ville. Il se disait : 'malheur à cette ville ! À quel point elle est envahie !' Il y avait là un voyant qui lui dit : 'Qu'est-ce que cela ? Une seule étincelle venant de chez ton fils, et elles brûleront tout'. De même notre père Jacob, voyant Ésaü et ses complices, prit peur. Le Saint-béni-soit-Il lui dit : 'as-tu peur de ces gens-là ? Une seule étincelle de chez ton fils, et vous les brûlerez !' C'est ce qui est écrit : « La maison de Jacob sera un feu, la maison de Joseph une flamme, et la maison d'Ésaü de la paille : elles l'embraseront et la consumeront » (Abdias, I, 18) (*Midrache hagadol*, Berechit (Vaïecheb), 37, 1).*

Emmanuel d'Hooghorst disait de ce feu qu'il était celui qui détruit les impies. Ce que nous avons d'impie en nous sera séparé petit à petit par la croissance du bien (Cours d'Hébreu n°147, notes privées).

Israël ne se réjouit donc que dans le Dieu qui l'a fait, et qui est le même que celui qui a fait le roi David. C'est cela qui confirme l'écrit de David. C'est toujours le même qui écrit les Livres sages :

Qui a écrit le Livre véritablement ? Le même.

LVI.

Et qui le lit en vérité ? Le même. LVI²⁷⁷.

Paracelse ajoute que lorsque les enfants de Sion se réjouissent dans leur roi, le psalmiste entend par là qu'ils se réjouissent dans ses prophéties et sa doctrine. Ces dernières ne sont-elles pas comparables à Viviane, qui à la fin, au dire d'Emmanuel d'Hooghvorst,

*devint si savante [de ce que lui enseignait
Merlin] qu'elle parvint à enclorre à jamais Merlin
son ami, en une chambre d'amour dont il ne revint
jamais ? ²⁷⁸*

Ps. 149, 3 : Laudent nomen eius in choro in tympano et psalterio psallant ei.

Qu'ils louent son nom en chœur, avec un tambour, et qu'ils psalmodient au son du psalterium.

Avec un instrument à cordes, c'est-à-dire avec une joie sortant du cœur. Comme l'instrument à corde qui apaise le tempérament, ainsi doit être notre joie à l'heure de la fin.

Les instruments à cordes seraient donc l'image de la joie sortant du cœur. Ovide n'a-t-il pas mis ces paroles dans la bouche d'Apollon :

²⁷⁷ Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXXII, 11-13.

²⁷⁸ Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, Beya, p. 185-186.

*Jupiter est genitor : per me, quod eritque
fuitque,
Estque, patet : per me concordant carmina
nervis²⁷⁹.*

*Jupiter m'engendre. Par moi se manifeste ce
qui sera et ce qui fut et ce qui est ; par moi
s'harmonisent les cordes et les chants²⁸⁰.*

Cette joie sort donc du cœur lorsqu'Apollon est engendré, lorsque ce qui est, ce qui fut et ce qui sera est manifesté. Alors s'harmonisent les cordes et les chants.

Mais pourquoi Paracelse précise-t-il que c'est à l'heure de la fin ? N'est-ce pas parce qu'avant cette heure, nous avons des oreilles d'ânes qui ne nous permettent que d'entendre la flûte rustique de Pan ? Emmanuel d'Hooghvorst dit en effet : « Si Midas éduqué par sa muse rustique lut son lot en exil, son étude n'entend sonner la lyre du pur Soleil ». À l'heure de la fin, pourtant, il entendra ce son corporel !

Ps. 149, 4 : Quia bene placitum est Domino in populo suo et exaltabit mansuetos in salute

Parce que le bon plaisir du Seigneur est dans son peuple, et il élèvera les pauvres dans le salut.

Lorsque nous faisons quelque chose au nom de Dieu, c'est Dieu qui fait le travail en nous. C'est pourquoi il plaît à Dieu que nous nous réjouissons en lui et le louions en toute chose, de manière à attirer la joie avec un cœur fondamentalement droit (*mit ergründtem aufrichtigem Herzen*). Au fur et à mesure du travail, les

²⁷⁹ Ovide, *Les Métamorphoses*, I, 517-518.

²⁸⁰ La traduction est d'Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, Beya, p. 138.

doux sont élevés, c'est-à-dire libérés, contrairement aux cruels.

Le *Message Retrouvé* nous donne le même conseil :

Nous ne vous disons pas de ne pas prier, de ne pas louer, de ne pas reposer et de ne pas agir. Nous vous disons de vous effacer de plus en plus et de laisser Dieu prier, louer, reposer et agir en vous afin que vous flottiez dans sa joie constructive au lieu de sombrer dans votre tristesse impuissante²⁸¹.

Paracelse et Cattiaux lient tous deux à la joie ce moment où l'on arrive à laisser agir Dieu. Cette joie est, selon Paracelse, attirée par un cœur fondamentalement droit. Ne s'agit-il pas de notre fondement qui doit se redresser ? Et ne serait-ce pas pour cela que Cattiaux parle d'une joie constructive ? Ce redressement, cette construction, se fait par une lente cuisson qui élève les doux, Jacob, tandis que les cruels, Ésaü, n'héritent de rien.

Ps. 149, 5 : Exultabunt sancti in gloria, laetabuntur in cubilibus suis.

Les saints exulteront dans la gloire, ils se réjouiront dans leurs lits.

Ceux que Dieu recueille de l'abondance d'action de grâce vont s'élever. Il les élève de leur chambre, parce que tandis qu'ils dorment, Dieu les délivre du fait de mourir, de la mort et du martyre, et les élève dans son royaume. Pour cette raison, nous recommandons tous nos soucis à Dieu, au Christ, qui a tout dressé seul. Nous ne dormirons que dans notre sainteté.

²⁸¹ Louis Cattiaux, *op. cit.*, XXII, 68.

Paracelse nous apprend donc que si le psaume dit qu'ils se réjouissent dans leurs lits, c'est parce que c'est tandis qu'il dorment que Dieu les délivre du fait de mourir. Comment ne pas songer au sommeil que le Seigneur fit tomber sur Adam pour tirer Ève de sa côte ?

Après en avoir été extraite, Ève sera réunie à son Adam et exultera. Le savant imagier du Tarot de Marseille a illustré cette exultation. Dans la lame majeure « le monde », on voit en effet Adam représenté sous forme d'une terre qui chante, tandis qu'Ève nue qui rit et danse : elle exulte.

Ps. 149, 6 : Exaltationes dei in gutture eorum et gladii ancipites in manibus eorum.

Les exaltations de Dieu sont dans leurs gorges, et des glaives à double-tranchant dans leurs mains.

Leur gorge va conduire la voix de Dieu, pas leur propre voix. David a ainsi parlé par l'élévation de Dieu à partir du cœur et à travers la gorge. Dieu a élevé une telle parole. On ne doit comprendre cette élévation que comme la clarification de la grâce, à extraire de la raison humaine vers la céleste.

De même leur glaive, leur doctrine, est un glaive à deux tranchants qui frappe de tous les côtés. Ainsi, que tout le monde considère la doctrine, sans exception. C'est la chose fondamentale (*der grund*) qui peut nous couper et nous éclairer. Sinon, si nous ne le reconnaissons pas et ne l'acceptons pas, nous sommes aveugles en Christ. Dans ce cas, la doctrine est pour nous un glaive [qui mène] à la damnation éternelle.

Le commentaire de Paracelse est donc très précis. C'est la voix de Dieu qui monte de leur cœur (on peut entendre « de leur fondement ») à travers leur gorge, et cette

élévation est une clarification de la grâce extraite de la raison humaine et devenant, par cette clarification, céleste. Cette clarification nous rappelle bien sûr celle du miroir que les Philosophes polissent jusqu'à pouvoir permettre à leur Seigneur de s'y refléter parfaitement.

Ce miroir peut lui aussi être rapproché d'Ève, extraite de la raison humaine qui serait alors Adam. Elle en est séparée pour pouvoir aller s'unir à ce que les chrétiens ont appelé la rosée du ciel d'en-haut, et que les Égyptiens appelaient Isis. Elle redescend ensuite et c'est alors que commence le Mystère de la Vierge Marie, qui n'a plus qu'à se polir, à devenir de plus en plus transparente pour laisser apparaître le Christ qui est en elle. Quand elle est parfaitement clarifiée arrive l'âge d'éloquence, le moment où la parole de Dieu traverse notre gorge.

Ce passage du *Fil de Pénélope* résume très bien ce labeur :

*Nous avons fait allusion plus haut à ce sel d'or
mené par lente décoction en son âge d'éloquence.
La chaleur du sud et sa sécheresse expriment
cette lente cuisson : avoir pour un sou de sagesse
permet de lire en ce miroir²⁸².*

Paracelse commente ensuite la seconde partie du verset : « des glaives à double-tranchant sont dans leurs mains ». C'est le même glaive qui coupe et éclaire les uns et qui damne les autres. Ici encore l'enseignement du *Message Retrouvé* est étonnement proche de ce que nous dit Paracelse :

*Suppliez le Seigneur qu'il retienne son bras
armé du glaive de la séparation [...]. Alors, que son
bras tombe et que son glaive sépare sans pitié et
sans pardon les brebis des boucs ! Que ses*

²⁸² Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, Beya, p. 28.

*enfants voient briller sa lumière et qu'ils habitent
dans son soleil ! Que ses ennemis soient frappés
dans la confusion des ténèbres et qu'ils se
déchirent comme des bêtes au milieu des ruines
fumantes de leur science fausse !*²⁸³

Cattiaux nous confirme donc que ce glaive coupe et éclaire les uns, et permet donc aux enfants de Dieu de voir briller sa lumière ; tandis que ceux qui ne le reçoivent pas sont aveugles en Christ, et se déchirent comme des bêtes au milieu des ruines fumantes de leur science fausse²⁸⁴.

Paracelse précise que le glaive est une chose fondamentale. C'est lui en effet qui peut parvenir jusqu'à notre fondement, auquel rien d'autre ne peut parvenir. Il nous coupe jusqu'au fondement !

**Ps. 149, 7 : Ad faciendum vindictam in nationibus,
increpationes in nationibus.**

Pour se venger des nations, blâmes sur les nations.

Il y aura un âpre avertissement sur ceux qui ne se tiennent pas à l'Écriture. On comprend de là qu'au jour du jugement, un sage discours sera tenu, comme une discussion entre deux prophètes : un vrai et un faux. De même, des deux côtés, apôtres, martyrs, saints seront placés l'un en face de l'autre. La vérité et le mensonge seront découverts, la vengeance et le châtiment iront sur les faux.

C'est ce qui permet au vrai prophète de dire :

*Les âmes des croyants et le sang des impies
ne s'élèveront pas contre nous au jour du*

²⁸³ Louis Cattiaux, *op. cit.* XXII, 6 et 6'.

²⁸⁴ Certains commentateurs ont également expliqué que ce glaive avait un double-tranchant, parce qu'il coupe en descendant et en remontant.

règlement des comptes, car le Livre sera notre témoin devant le Très-Haut et tous demeureront cois devant la révélation prodigieuse de l'Unique, mais les uns se réjouiront pendant que les autres pleureront amèrement²⁸⁵.

Ps. 149, 8 : Ad alligandos reges eorum in compedibus et nobiles eorum in manicis ferreis.

Pour lier leurs rois dans des chaînes [aux pieds] et leurs nobles avec des chaînes de fer [aux mains].

Leur protection, leur noblesse, les frivoles, seront liés avec du fer infernal. Ces mots terrifiants nous recommandent d'avoir du zèle et du soin à nous garder des faux prophètes, pour ne pas tomber sur le glaive à deux tranchants des saints. Car ils parleront avec des langues de feu comme le saint jour de la Pentecôte. Levez-vous, vous, faux prophètes, apôtres, chrétiens, dont la langue n'est pas de feu, n'est pas de l'Esprit Saint, n'est pas à deux tranchants ! Toute votre plaisanterie est tournée en sérieux, votre fornication en diable, votre luxure, honneur, richesse, repos, etc. en soufre vaniteux et en malheur. Ce sera la véritable discussion, on en viendra au vif du sujet²⁸⁶ ; là siègeront d'autres juges que Kunz et Benz²⁸⁷. Faites donc avec grande crainte et avec un cœur effrayé ce que vous faites sur terre, afin que votre libre bravoure ne vous mène pas sous ce glaive lorsqu'il tranchera au jour du jugement.

Nous apprenons donc de Paracelse que les langues de feu de la Pentecôte sont ce glaive à double tranchant. Relisons le récit de la Pentecôte dans les Actes des Apôtres (II, 1-43). Au bruit de l'Esprit-Saint apparaissant aux

²⁸⁵ Louis Cattiaux, *op. cit.* XX, 61.

²⁸⁶ Expression. Littéralement : les liens auront de la valeur.

²⁸⁷ Prénoms très communs en vieil allemand.

Apôtres sous forme de langues de feu, les hommes pieux de Jérusalem accoururent et Pierre leur tint un discours. Lorsque Pierre achève de parler, on dit de ses auditeurs que « leur cœur fut transpercé par ce discours » (κατενύγησαν τὴν καρδίαν). Il les a donc transpercés jusqu'au cœur, jusqu'au fondement.

Ce récit montre également que ce jugement a lieu dès ce monde, par la présence de l'Esprit-Saint en saint Pierre.

Ps. 149, 9 : Ut faciant in eis iudicium conscriptum gloria haec est omnibus sanctis eius.

Pour leur faire le jugement écrit, cette gloire est en tous ses saints.

Ce jour de tribunal, les saints annonceront le jugement. Parce que cet honneur des saints est auprès de Dieu, nous voyons que nous ne devons pas sortir de leur doctrine et la mépriser. Elle n'est pas la leur, mais celle de Dieu ! Reculons toute notre espérance, car au jour du jugement, rien n'a de valeur, sauf les glaives à deux tranchants et les langues de feu.

À propos des termes « reculons toute notre espérance », le récit de la *Divine Comédie* et son commentaire par Emmanuel d'Hooghvorst sont très éclairants.

Dante se trouvait en effet dans une vallée qui lui avait « de peur percé le cœur » (Dante, I, 15). Il voulut donc la quitter et gravir la montagne qui la fermait. Emmanuel d'Hooghvorst définit la panthère, le lion et la louve qu'il rencontra sur cette montagne comme « une faim jamais

assouvie »²⁸⁸, une volonté de « rejoindre le grand Pan su avant »²⁸⁹ qui mène aux réalisations mystiques et non hermétiques. Ces bêtes sauvages lui firent perdre l'espoir de la hauteur (Dante, I, 54).

Virgile lui enseigne alors le sentier ténébreux qui mène au centre de l'Univers, notre fondement. C'est donc Virgile, l'adepte, qui lui permet d'atteindre son sacrum. Il arrive alors en Enfer sur la porte duquel ils peuvent lire :

*Par moi l'on va dans la cité des pleurs ; par
moi l'on va dans l'éternelle douleur ; par moi l'on
va chez la race perdue. La Justice mut mon
souverain Auteur : la divine Puissance, la
suprême Sagesse et le premier Amour me
firent. Avant moi ne furent créées nulles
choses, sauf les éternelles, et éternellement je
dure : vous qui entrez, laissez toute
espérance !* ²⁹⁰.

Dante a donc lui aussi eu le cœur percé, et s'est retrouvé en Enfer où on doit abandonner toute espérance.

Il semblerait donc que lorsqu'on a affaire à l'adepte, qu'il soit muni d'un glaive à double tranchant ou d'une langue de feu, il nous transperce le cœur jusqu'au fondement où l'on perd toute espérance. Mais si nous le recevons et l'acceptons, il nous coupe et nous illumine. La voix de Dieu commence alors à monter par une douce cuisson depuis notre fondement à travers notre gorge, et nous entonnons un nouveau cantique, car le Christ est ressuscité !

*

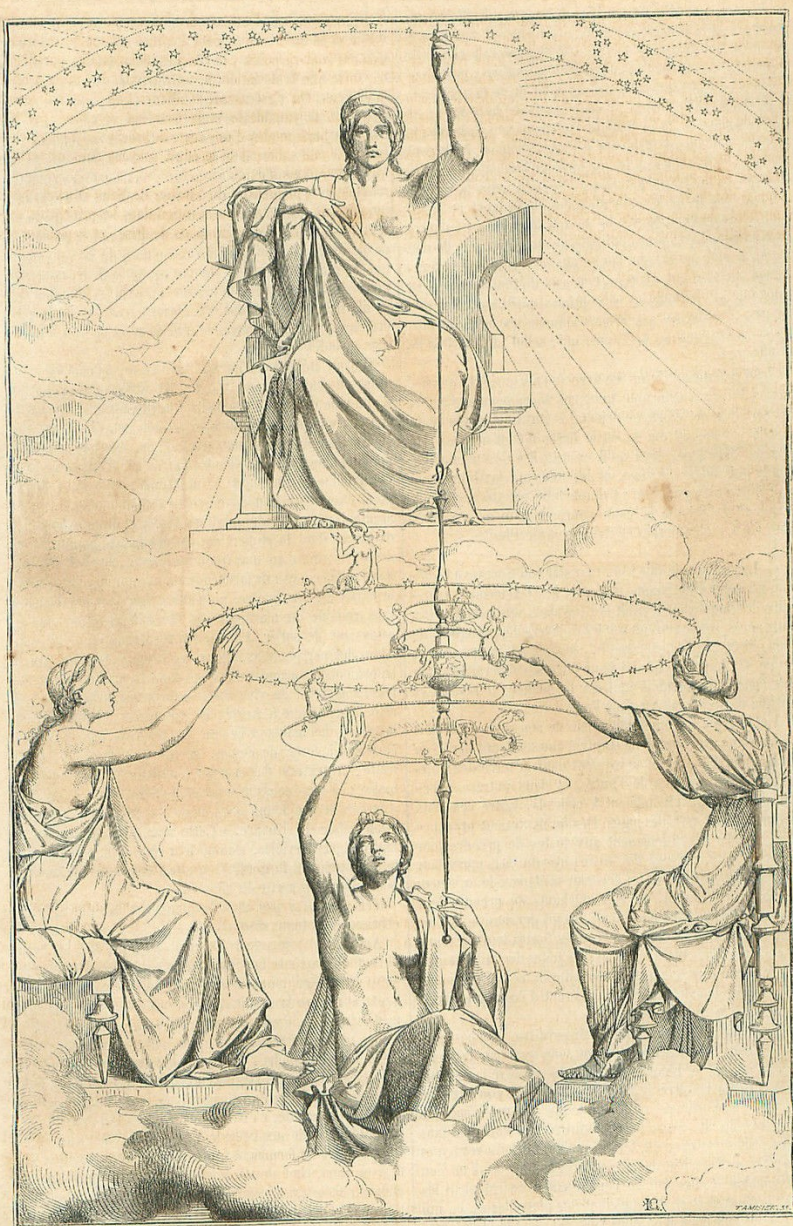
²⁸⁸ Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, Beya, p. 144.

²⁸⁹ *Ibid.*

²⁹⁰ Dante, *La Divine Comédie*, III, 1-5 (Traduction de Félicité Robert de Lamennais, Flammarion, 1910).

L'enseignement de Paracelse confirme, à n'en pas douter, celui de nos maîtres anciens et nouveaux, et les potentiels traducteurs seront heureux d'apprendre que des milliers de pages extraordinaires et puissantes attendent patiemment, enrobées dans un charmant dialecte alémanique, d'être rendues accessibles au public francophone.





Le Fuseau de la Nécessité. — Composition et dessin de Chevignard.

René Guénon et la réincarnation

Piero Fenili

Traduction d'Anna Perenna

La négation de la réalité de la réincarnation de la part de René Guénon laisse supposer qu'à ce sujet, il a préféré ignorer la vérité transmise par la Tradition pour partager l'hostilité nourrie contre la possibilité de la réincarnation par les deux religions universelles qui ont émergé du monothéisme abrahamique, le Catholicisme et l'Islam, auquel Guénon s'était secrètement converti depuis longtemps, sans toutefois interrompre ses contacts avec les milieux catholiques, en particulier intégristes.

La métempsychose (*tanâsukh*), dans laquelle s'intègre la réincarnation, est en effet « particulièrement odieuse aux musulmans qui, selon les mots d'Al-Bîrunî, la considèrent comme une caractéristique typique de la pensée idolâtrique indienne »²⁹¹.

En substance, la condamnation de la croyance en la réincarnation prononcée par le Catholicisme est similaire : « La réincarnation, entendue comme la répétition et la remise en question de l'existence, est inconciliable avec le christianisme »²⁹².

Le conditionnement aveugle subi par Guénon fut donc vraisemblablement tel, qu'il l'a poussé à invoquer le soutien d'une doctrine métaphysique qui atteste largement sa *forma mentis* géométrico-mathématique (dans le sens moderne du terme) personnelle.

²⁹¹ A. Bausani, *Persia religiosa*, Il saggiatore, Milano, 1959, p. 169.

²⁹² *Catechismo per adulti*, a cura della C.E.I., Libreria Editrice Vaticana, Roma, 1995, par. 1202, p. 581.

Il est donc opportun de rapporter le point de vue de Guénon à ce sujet :

Nous ne pouvons songer à exposer ici, avec tous les développements qu'elle comporte, la théorie métaphysique des états multiples de l'être ; nous avons l'intention d'y consacrer, lorsque nous le pourrons, une ou plusieurs études spéciales. Mais nous pouvons du moins indiquer le fondement de cette théorie, qui est en même temps le principe de la démonstration dont il s'agit ici, et qui est le suivant : la Possibilité universelle et totale est nécessairement infinie et ne peut être conçue autrement, car, comprenant tout et ne laissant rien en dehors d'elle, elle ne peut être limitée par rien absolument ; une limitation de la Possibilité universelle, devant lui être extérieure, est proprement et littéralement une impossibilité, c'est-à-dire un pur néant.

Or, supposer une répétition au sein de la Possibilité universelle, comme on le fait en admettant qu'il y ait deux possibilités particulières identiques, c'est lui supposer une limitation, car l'infinité exclut toute répétition : il n'y a qu'à l'intérieur d'un ensemble fini qu'on puisse revenir deux fois à un même élément, et encore cet élément ne serait-il rigoureusement le même qu'à la condition que cet ensemble forme un système clos, condition qui n'est jamais réalisée effectivement. Dès lors que l'Univers est vraiment un tout, ou plutôt le Tout absolu, il ne peut y avoir nulle part aucun cycle fermé : deux possibilités identiques ne seraient qu'une seule et même possibilité ; pour qu'elles soient véritablement deux, il faut qu'elles diffèrent par une condition au moins, et alors elles ne sont pas identiques.

Rien ne peut jamais revenir au même point, et cela même dans un ensemble qui est seulement indéfini (et non plus infini), comme le monde corporel : pendant qu'on trace un cercle, un déplacement s'effectue, et ainsi le cercle ne se

ferme que d'une façon tout illusoire. Ce n'est là qu'une simple analogie, mais elle peut servir pour aider à comprendre que, "a fortiori", dans l'existence universelle, le retour à un même état est une impossibilité : dans la Possibilité totale, ces possibilités particulières que sont les états d'existence conditionnés sont nécessairement en multiplicité indéfinie ; nier cela, c'est encore vouloir limiter la Possibilité ; il faut donc l'admettre, sous peine de contradiction, et cela suffit pour que nul être ne puisse repasser deux fois par le même état. Comme on le voit, cette démonstration est extrêmement simple en elle-même, et, si certains éprouvent quelque peine à la comprendre, ce ne peut être que parce que les connaissances métaphysiques les plus élémentaires leur font défaut ; pour ceux-là, un exposé plus développé serait peut-être nécessaire, mais nous les prions d'attendre, pour le trouver, que nous ayons l'occasion de donner intégralement la théorie des états multiples²⁹³.

La doctrine dont il est ici question sera présentée par Guénon dans l'œuvre *Les états multiples de l'être*, parue en 1932²⁹⁴, mais elle fait l'objet d'une première présentation, importante pour le sujet qui nous intéresse ici, dans *Le Symbolisme de la croix*²⁹⁵, qui date de l'année précédente.

Ainsi, nous sommes aujourd'hui tout à fait en mesure d'évaluer la cohérence de la théorie métaphysique élaborée par Guénon et, par conséquent, de juger de son

²⁹³ *L'erreur spirite*, Kariboo, 2015 [1923¹], pp. 131-132. (N.d.l.t. : Les œuvres de René Guénon, rééditées par les éditions Kariboo, sont disponibles en ligne à l'adresse suivante : www.oeuvre-de-rene-guenon-libre.shost.ca/oeuvre.html consulté le 30 avril 2018).

²⁹⁴ *Les états multiples de l'être*, Paris, Vêga, 1932.

²⁹⁵ *Le symbolisme de la croix*, Paris, Vêga, 1931.

application au cas particulier que constitue la réincarnation.

La théorie métaphysique des états multiples de l'être est bien loin de répondre à toutes les exigences d'évidence ontologique et logique que Guénon entend lui attribuer. Au contraire, malgré son intérêt indubitable et la capacité de réflexion métaphysique dont elle atteste, la théorie métaphysique des états multiples de l'être présente, lorsqu'elle est examinée attentivement, certaines incohérences dont il convient de rendre compte.

Il est opportun de préciser d'emblée que dès lors qu'il s'agit de métaphysique, il est quelque peu risqué de négliger deux vérités d'origine non humaines, révélées au philosophe Parménide par une déesse, vraisemblablement Dikè (la Justice), qui dans ce contexte doit être comprise principalement comme la « Vérité-qui-se-révèle »²⁹⁶.

La première de ces vérités s'énonce ainsi : *tò gàr autò noein te kai einai* (« penser et être sont en effet la même chose »)²⁹⁷ et signifie que la pensée ne peut concerner que l'être, puisqu'il est impossible de concevoir un discours qui ne se référerait pas à quelque chose dont, d'une manière ou d'une autre, on n'ait pas postulé l'être. Un discours qui prétend s'articuler sur le non-être se réduit en réalité à une simple fiction, parce que la pensée qui discourt du non-être le remplit inévitablement des contenus de l'être.

Il est possible de parler de l'Être suprême en termes de non-être, comme cela s'est produit en milieu platonicien, mais uniquement de manière instrumentale et analogique, lorsqu'il s'agit d'affirmer sa transcendance par

²⁹⁶ Parménide, *Poema sulla natura*, presentazione, traduzione e note di G. REALE, saggio introduttivo e commentario filosofico di L. RUGGIU, Milano, Rusconi, 1992, p. 87, note 6.

²⁹⁷ *Ibid.*, Fr. 3, pp. 92-93.

rapport à tout autre être à qui l'Être suprême est transcendant.

La seconde vérité est étroitement liée à la première : *esti gâr einai, medèn d'ouk estin* (en effet l'être est, le néant n'est pas »)²⁹⁸, énoncé qui s'impose par son évidence axiomatique et qui équivaut ici encore à exclure la possibilité de développer un quelconque discours sur le non-être.

C'est la raison pour laquelle la Déesse avait dû avancer un salutaire avertissement : « Ainsi, je te dirai – et toi, écoute et reçois mes paroles – quelles sont les seules voies qu'il est possible de penser ; l'une qui « est » et il n'est pas possible qu'elle ne soit pas – c'est le sentier de la Persuasion, parce qu'il renferme la Vérité en son sein – l'autre qui « n'est pas » et dont il est nécessaire qu'elle ne soit pas. Et moi je te dis que celui-ci est un sentier dans lequel on ne peut rien apprendre. En effet, tu ne pourrais connaître ce qui n'est pas, parce que ce n'est pas une chose faisable, ni ne pourrais-tu l'exprimer »²⁹⁹.

Il semble que Guénon ait ignoré ou n'ait pas tenu compte de l'avertissement de la Déesse, puisqu'il voulut s'aventurer sur le dangereux sentier « dans lequel on ne peut rien apprendre » : il prétendit en effet situer le non-être, qu'il appelle le Zéro métaphysique, infiniment au-delà de l'Être (l'Unité)³⁰⁰ inaugurant de cette manière une métaphysique dont l'ancrage terminologique même s'écarte du droit chemin de la Persuasion indiqué par *Dikè*.

L'incongruité de cette formulation apparaît au grand jour quand Guénon va jusqu'à introduire « par transposition analogique » certaines distinctions dans le

²⁹⁸ *Ibid.*, Fr. 6, pp. 94-95.

²⁹⁹ *Ibid.*, Fr. 2, pp. 90-91.

³⁰⁰ Cf. *Les états multiples de l'être*, chap. 4.

domaine du non-être, comme celle, qui remonte au gnosticisme alexandrin, entre « Abyrne » et « Silence »³⁰¹.

Guénon se rend compte de la difficulté et tente d'y remédier, en affirmant que

*« le Non-Être, loin d'être le "néant", serait exactement tout le contraire, si toutefois le "néant" pouvait avoir un contraire, ce qui lui supposerait encore un certain degré de "positivité", alors qu'il n'est que la "négativité" absolue, c'est-à-dire la pure impossibilité »*³⁰².

Mais le remède se révèle pire que le mal, parce que la Persuasion est du côté de Parménide, qui associe le non-être au néant, et non du côté de Guénon qui prétend que le néant est le contraire du non-être !

Persistant dans l'erreur, Guénon complique encore les choses :

*Le "néant" ne s'oppose donc pas à l'Être, contrairement à ce qu'on dit d'ordinaire (en réalité la Déesse Dikè le pense également : n.d.r.) ; c'est à la Possibilité qu'il s'opposerait, s'il pouvait entrer à la façon d'un terme réel dans une opposition quelconque ; mais, comme il n'en est pas ainsi, il n'y a rien qui puisse s'opposer à la Possibilité, ce qui se comprend sans peine, dès lors que la Possibilité est en réalité identique à l'Infini*³⁰³.

Mais de cette manière, la difficulté est encore une fois déplacée mais non résolue ; si en effet le « néant » ne peut en aucune manière entretenir de rapport réel avec la

³⁰¹ *Les états multiples de l'être*, Kariboo, 2015 [1932¹], p. 20, note 10.

³⁰² *Ibid.*, p. 21.

³⁰³ *Ibid.*, note 2. Soutenir que le zéro du non-être est l'opposé du néant est, pour le moins et quelles que soient les justifications mathématiques et symboliques qui pourraient être ajoutées, impropre et dangereux d'un point de vue terminologique.

Possibilité, et si cette dernière est identique à l'Infini, le « néant » ne peut avoir de relation avec le non-être non plus, parce que l'Infini qui consiste, selon Guénon, dans la somme de la réalité, implique nécessairement une forme de positivité qui ne participe pas du non-être. On n'échappe pas à l'avertissement de la Déesse.

Guénon considère que

pour comprendre la doctrine de la multiplicité des états de l'être, il est nécessaire de remonter, avant toute autre considération, jusqu'à la notion la plus primordiale de toutes, celle de l'Infini métaphysique, envisagé dans ses rapports avec la Possibilité universelle. L'infini est, comme l'indique son étymologie, ce qui n'a pas de limites ; et pour garder à ce terme son sens propre, il faut en réserver rigoureusement l'emploi à la désignation de ce qui n'a absolument aucune limite, à l'exclusion de tout ce qui est seulement soustrait à certaines limitations particulières tout en demeurant soumis à d'autres limitations en vertu de sa nature même. Ces limitations sont en effet essentiellement inhérentes à cette nature, comme le sont, au point de vue logique (qui ne fait en somme que traduire à sa façon le point de vue qu'on peut appeler "ontologique") des éléments intervenant dans la définition même de ce dont il s'agit. Ce dernier cas est notamment, comme nous avons eu déjà l'occasion de l'indiquer à diverses reprises, celui du nombre, de l'espace, du temps, même dans les conceptions les plus générales et les plus étendues qu'il soit possible de s'en former, et qui dépassent de beaucoup les notions qu'on en a ordinairement ; tout cela ne peut jamais être, en réalité, que du domaine de l'indéfini³⁰⁴.

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer que la conception de Guénon résonne intimement avec celle de

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 7.

Descartes qui écrivit, à propos de l'extension et du nombre des étoiles :

*nous appellerons ces choses indéfinies plutôt qu'infinies, à la fois pour réserver le titre d'infini à Dieu seul, puisqu'en lui uniquement et de toute part, non seulement nous ne connaissons aucune limite, mais nous comprenons aussi positivement qu'il n'y en a pas ; et à la fois parce que nous ne comprenons pas positivement de la même manière que les autres choses manquent, en quelque lieu, de limite, mais nous déclarons seulement négativement que nous ne pouvons trouver nous-même leurs limites, s'ils en ont*³⁰⁵.

Cette étroite affinité entre la pensée de Guénon et celle de Descartes ne disparaît certes pas avec la précision que Guénon a voulu donner à son propos :

*Par contre, il semble bien que Descartes avait essayé d'établir la distinction dont il s'agit, mais il est fort loin de l'avoir exprimée et même conçue avec une précision suffisante, puisque, selon lui, l'indéfini est ce dont nous ne voyons pas les limites, et qui pourrait en réalité être infini, bien que nous ne puissions pas affirmer qu'il le soit, tandis que la vérité est que nous pouvons au contraire affirmer qu'il ne l'est pas, et qu'il n'est nullement besoin d'en voir les limites pour être certain qu'il en existe ; on voit donc combien tout cela est vague et embarrassé, et toujours à cause du même défaut de principe*³⁰⁶.

Au contraire, malgré les distances que Guénon semble vouloir prendre vis-à-vis de Descartes, il apparaît de façon évidente qu'il s'agit de simples distinctions formulées au sein d'un mode de penser commun, d'une

³⁰⁵ Œuvres, ed. C. Adam et P. Tannery, VIII, Paris, 1905, pp. 14-15, cité dans *Encyclopedia Filosofica*, a cura del Centro Studi Filosofici di Gallarate, Edipem, Roma, 1979, vol. IV, p. 609.

³⁰⁶ *Les principes du calcul infinitésimal*, Kariboo, 2015 [1946¹], p. 11.

seule et même *forma mentis* qui envisage de la même manière et même avec le même langage le thème de l'Absolu métaphysique (Dieu).

Tout ceci apparaît d'autant plus surprenant si l'on songe au fait que Guénon avait une piètre opinion de Descartes, ayant déclaré que ce dernier « est représentatif de la déviation moderne et l'on peut dire qu'il l'incarne en quelque sorte à un certain point de vue »³⁰⁷.

Pour Guénon, en effet, le rationalisme de Descartes découle de la négation individualiste de cette faculté cognitive d'ordre supra individuel qu'est l'intuition individuelle.

À ce propos, Guénon précise :

*Puisque nous avons parlé de la philosophie, nous signalerons encore, sans entrer dans tous les détails, quelques-unes des conséquences de l'individualisme dans ce domaine : la première de toutes fut, par la négation de l'intuition intellectuelle, de mettre la raison au-dessus de tout, de faire de cette faculté purement humaine et relative la partie supérieure de l'intelligence, ou même d'y réduire celle-ci tout entière ; c'est là ce qui constitue le « rationalisme », dont le véritable fondateur fut Descartes*³⁰⁸.

Il faut préciser que Guénon, en matière de métaphysique, participe dans une large mesure de ce rationalisme moderne.

Si Guénon s'est rendu compte de la matérialité inhérente à la discontinuité indéfinie représentée par la série numérique³⁰⁹, il s'est montré moins prudent dans sa

³⁰⁷ *La crise du monde moderne*, Kariboo, 1946 [1927¹], p. 46.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 44.

³⁰⁹ Guénon avait bien présente à l'esprit la maxime de Thomas d'Aquin, qui sans aucun doute se rapporte à une conception quantitative du

manière de considérer l'indéfini continu ou géométrique, qui implique lui aussi une racine matérielle tenace liée à la nature même de l'extension spatiale dont il dépend. Même Descartes s'est rendu compte du danger quand il a tracé une démarcation nette entre *res cogitans* et *res extensa*, en confinant rigoureusement cette dernière en dehors de toute réalité spirituelle possible.

Guénon, en revanche, en se référant à la multitude indéfinie des points (indéfini continu), écrit :

Il importe de remarquer que nous ne disons pas un nombre indéfini, mais une multitude indéfinie, parce qu'il est possible que l'indéfini dont il s'agit dépasse tout nombre, bien que la série des nombres soit elle-même indéfinie, mais en mode discontinu, tandis que celle des points d'une ligne l'est en mode continu. Le terme « multitude » est plus étendu et plus compréhensif que celui de "multiplicité numérique", et il peut même s'appliquer en dehors du domaine de la quantité, dont le nombre n'est qu'un mode spécial³¹⁰.

D'un point de vue métaphysique, en revanche, c'est le contraire : c'est justement le nombre, compris cependant au sens pythagoricien de « qualitatif », qui se prête à être appliqué également en dehors du domaine de la quantité, alors que la multitude indéfinie entre dans le domaine de l'extension spatiale laquelle, malgré la continuité qui la caractérise, appartient elle aussi irrémédiablement au règne de la quantité et donc de la matérialité³¹¹.

nombre, selon laquelle *numerus stat ex parte materiæ*. (Cf. *Le règne de la quantité et les signes des temps*, Kariboo, 2015, [1945¹], p. 11.

³¹⁰ *Le symbolisme de la croix*, Kariboo, 2015, [1931¹], note 2, pp. 69-70.

³¹¹ En réalité, le fait démontré par Cantor qu'il « existe donc au moins deux types différents d'«infini» : l'infini numérable des nombres entiers et l'infini non numérable du continu » (R. COURANT, H. ROBBINS, *Che cos'è la matematica* ?, Boringhieri, Torino, 1983, p. 147) semble également

La vérité métaphysique doit pourtant être recherchée dans la direction opposée à la direction moderne de la spéculation infinitiste engagée par Guénon. Le grand néopythagoricien Arturo Reghini s'en était parfaitement rendu compte, lorsqu'il écrivit :

Pythagoriquement, l'Être est nécessairement limité par son unicité. L'unité est unique, sans autre, ni autre. La dualité et la multiplicité sont des apparences qui ne détruisent pas l'unicité de l'être. En passant de l'unité aux unités, du un aux nombres, de l'unité intégrale à la numération indéfinie, on passe de l'unicité de l'être à l'indéfinie variété et diversité de la nature. L'univers illimité est opposé à la limitation caractéristique de l'être ; et il nous fournit le premier couple d'opposés pythagoriciens, sur la dualité fondamentale de laquelle repose toute la nature. Mais pythagoriquement, la limitation indéfinie de la nature ne mène pas à déduire analogiquement une illimitation semblable de l'Être, en fait, c'est exactement l'inverse. Déduire de l'infinité du monde l'infinité de Dieu revient à traîner derrière soi, dans le règne des cieux, les concepts de ce monde, à s'appuyer sur des idées pour chercher à comprendre ce qui transcende les idées, enfin à prétendre pouvoir se lever d'un coup sans d'abord se libérer des entraves³¹².

C'est la raison pour laquelle nous émettons de sérieuses réserves quant à la capacité du concept guénonien d'Infini à représenter la transcendance absolue de l'Un. En réalité, Guénon, en raison de son tenace

soustraire la « multitude indéfinie » à la résiduelle vertu « formative » inhérente au nombre compris quantitativement, pour l'éloigner ultérieurement de ce que Guénon définit comme le pôle essentiel de la manifestation (*op. cit.*, chap. 1). Pour Platon le domaine de l'extension est encore celui de la Cora, le réceptacle de la matière.

³¹² Commentaire sur la première des *Massime di scienza iniziatica*, A. ARMENTANO, in *Atanòr. Rivista mensile di studi iniziatici*, n°4, Avril 1924, Roma, pp. 149-150.

préjugé anticlassique, n'a pas pu saisir la valeur métaphysique de la limite, qui fut en revanche parfaitement claire pour les Grecs, et il en vint à les accuser injustement de n'avoir eu que la « notion de l'indéfini », et de n'avoir pas réussi à comprendre pour quelle raison « fini et parfait étaient en soi des synonymes »³¹³.

La signification de la limite est en revanche parfaitement saisie par Evola, héritage positif de son appartenance première à la Tradition méditerranéenne classique. Evola a su la transposer de façon appropriée dans le domaine de la métaphysique et de l'éthique :

*Le concept avait —cela est bien connu— un rôle de premier plan dans l'éthique classique : celui de limite, pèras, qui nous ramène précisément à ce que nous disions il y a peu, à savoir à l'exigence fondamentale de circonscrire activement et consciemment le domaine dans lequel on peut réellement être nous-même et réaliser un équilibre et une "perfection partielle", écartant les séductions des voies mystiques et romantiques qui vont vers le sans-forme et l'illimité*³¹⁴.

³¹³ *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, Editions Kariboo, 2015 [1921¹], p. 20. Guénon ne s'est pas contenté d'accuser les Grecs anciens d'incompréhension métaphysique mais, par une sorte de chauvinisme intellectuel assez gaulois, il a même écrit : « Que la mentalité anglaise n'ait aucune aptitude pour les conceptions métaphysiques est un fait, mais il faut dire que les Anglais ne revendiquent aucunement la prétention d'en avoir, alors que la mentalité allemande, qui en somme n'est guère plus favorisée, se fait en revanche les illusions les plus infondées à ce propos » (*Ibid.*, p. 178). Que faudrait-il alors dire du français René Guénon, qui a prétendu fonder l'armature de sa métaphysique sur un rationalisme très proche de celui de Descartes ?

³¹⁴ L'attrance de Guénon pour le « sans forme et l'illimité » n'a pas une origine mystique ou romantique, elle participe plutôt de l'inspiration infinitiste de deux grands philosophes mathématiciens du 17^e siècle : Descartes, comme nous l'avons vu, et Leibniz.

Toute réflexion d'ordre spatial, même lorsqu'elle est sublimée en formulations de type mathématique ou géométrique, peut tout au plus fournir des suggestions dans le sens de l'immensité, jamais de la transcendance qui, par définition, se situe au-delà de tout conditionnement possible d'espace (et de temps).

C'est la raison pour laquelle, par le biais de l'analogie inversée, une diminution dans l'ordre des grandeurs spatiales a été adoptée afin d'exprimer un degré de spiritualité plus élevé. Carlo Della Casa rappelle en effet à propos des dieux du Jaïnisme, la religion fondée par Mahāvira (*Magnus vir*), presque associé du Bouddha : « Plus la région où ils habitent est élevée, plus la durée de la vie est longue, plus la connaissance est claire, *plus petit est le corps* : en effet, la perfection est toujours dans un rapport renversé avec la matérialité »³¹⁵.

Le vieux casse-tête théologique à propos du nombre de légions d'Anges qui peuvent se tenir sur la pointe d'une aiguille conserve, intacte, sa paradoxale gravité.

Même un penseur comme Arthur Schopenhauer qui, malgré la profondeur de sa pensée philosophique, n'est pas parvenu à saisir la signification du Brahmane dans l'hindouisme et du Nirvana dans le Bouddhisme, s'est parfaitement rendu compte de la nature subordonnée et illusoire du monde de l'extension :

*Mais, à l'inverse, pour ceux qui ont converti et
aboli la Volonté, c'est notre monde actuel, ce
monde si réel avec tous ses soleils et toutes ses
voies lactées, qui est le néant*³¹⁶.

³¹⁵ C. DELLA CASA, *Il giainismo*, Boringhieri, Torino, 1962, p. 62 (c'est nous qui soulignons).

³¹⁶ A. SCHOPENHAUER, *Le monde comme volonté et comme représentation*, trad. A. BURDEAU, Paris, Félix Alcan, 1912, p. 608.

Il existe évidemment une meilleure voie pour atteindre l'intuition de la transcendance que celle qui consiste à élaborer des concepts qui, malgré toutes les précisions et les distinctions, demeurent discrètement mais solidement conditionnés par un type de spéculation géométrico-mathématique qui trouve dans la *res extensa* de Descartes son domaine naturel et sa limite.

Pour Guénon, à la notion d'Infini correspond celle de Possibilité universelle, toutes les deux étant des aspects du Tout, la première étant active, la seconde passive³¹⁷. La possibilité universelle implique comme telle l'absence de toute limite dans l'ordre de la manifestation (ou encore, en langage théologique, de la création), une idée que Guénon adosse avec raison à celle de la liberté de la Volonté divine³¹⁸.

Mais l'idée que Guénon s'est faite de la Possibilité et de la Volonté divine est fortement marquée par l'idée qu'il se fait du Tout comme d'une sphère infinie gouvernée en son sein par une sorte de nécessité logico-ontologique exprimable en termes géométrico-mathématiques, qui relègue au second plan la juste notion de la Transcendance³¹⁹.

³¹⁷ *Les états multiples de l'être*, op. cit., p. 10. Guénon identifie respectivement l'Infini et la possibilité avec le Brahmane et la *Shakti* de la doctrine hindoue (*ibid.*, note 13).

³¹⁸ *Ibid.*, chap. XVIII.

³¹⁹ Pour Guénon, la transcendance est réservée au Non-être (le Zéro métaphysique) dans la mesure où tout dépend de lui alors que lui ne dépend de rien. Ainsi, ce Zéro, à strictement parler, constitue le Tout. Dans la métaphysique guénonienne, le Zéro s'identifie donc avec le Tout, une équation qui laisserait probablement interdit plus d'un mathématicien et d'un philosophe, à commencer par Parménide. Pour notre part, nous nous limitons à observer que, par une curieuse combinaison, la doctrine qui se rapproche le plus de la doctrine guénonienne du Zéro-Tout est la doctrine bouddhiste du Vide (*Sunyata*), relevant donc d'une tradition spirituelle pour laquelle Guénon n'a jamais nourri de prédilection particulière.

De ces manquements découle la fragilité du raisonnement guénonien qui vise à nier la réalité de la réincarnation, négation qui apparaît erronée dans sa prémisse et contradictoire dans son développement.

Sur le premier point, il nous semble téméraire d'assigner, comme le fait Guénon, une limite à la Possibilité universelle, en niant qu'elle puisse donner lieu à deux réalités identiques (qui, par ailleurs, comme nous le verrons, ne sont pas identiques), en invoquant une impossibilité logico-ontologique présumée.

Cette négation ne tient pas compte du fait que Dieu (l'Un) est supérieur au monde des idées et des concepts sur lesquels se fonde le raisonnement de Guénon. S'il avait prêté au courant franciscain de la Scolastique la même attention qu'il avait accordée au courant dominicain, qui eut en Thomas d'Aquin son plus fameux représentant, Guénon aurait trouvé, dans la pensée de Duns Scot, une notion de la transcendance de Dieu bien plus rigoureuse et cohérente que la sienne.

Orlando Todisco résume efficacement la pensée de Duns Scot relative à la transcendance divine :

La postérité des idées relatives à son existence infinie est nette. Dieu est le maître des idées, comme le monarque de son règne. Scot sauvegarde la transcendance divine de manière radicale. Prise en soi, l'essence divine se referme dans sa splendeur, protégée de l'ombre que la multiplicité de ses imitations finies pourraient provoquer³²⁰.

Concernant la liberté et l'omnipotence divine, Duns Scot s'exprime ainsi :

³²⁰ O. TODISCO, *Giovanni Duns Scoto filosofo della libertà*, Edizioni Messaggero, Padova, 1996, pp. 42-43.

Je dis donc que Dieu non seulement peut agir différemment de ce qu'il avait ordonné par un ordre particulier, mais qu'il peut de plus agir de façon ordonnée différemment de la manière dont il a ordonné par un ordre universel – et ceci selon la loi de la justice – parce que tant dans les choses qui sont outre cet ordre, que dans les choses qui sont contre (contra) cet ordre, Dieu peut les faire de manière ordonnée avec sa puissance absolue³²¹.

Il nous semble réellement difficile d'imaginer, comme le voudrait Guénon, que l'omnipotence divine ne puisse intégrer la possibilité de la réincarnation qui constitue par exemple un article de foi dans le Bouddhisme, une très haute tradition spirituelle qui comprend des centaines de millions de fidèles.

Mais le raisonnement même de Guénon, et c'est là le second point, est destiné à se retourner contre lui-même.

En plein accord avec la *forma mentis* cartésienne, afin de nier la réincarnation, Guénon recourt à une représentation qui,

en géométrie analytique, correspond au passage d'un système de coordonnées rectilignes à un système de coordonnées polaires³²².

Vraiment, ces renvois de Guénon à la pensée de Descartes, tant décrié, ne laissent pas de surprendre ; Descartes qui fut, avec Fermat, le père de la géométrie analytique !

Sur la base de ce stratagème, il serait

matériellement impossible de tracer d'une façon effective une ligne qui soit vraiment une

³²¹ Ord. I., d.44, q.u.: *Utrum deus possit aliter facere res quam ab ipso ordinatum est eas fieri*, 10, cité et traduit par O. TODISCO, Ibid., p. 223.

³²² *Le symbolisme de la croix*, op. cit., p. 69.

courbe fermée ; pour le prouver, il suffit de remarquer que, dans l'espace où est située notre modalité corporelle, tout est constamment en mouvement (par l'effet de la combinaison des conditions spatiale et temporelle, dont le mouvement est en quelque sorte une résultante), de telle façon que, si nous voulons tracer une circonférence, et si nous commençons ce tracé en un certain point de l'espace, nous nous trouverons forcément en un autre point lorsque nous l'achèverons, et nous ne repasserons jamais par le point de départ. De même, la courbe qui symbolise le parcours d'un cycle évolutif quelconque ne devra jamais passer deux fois par un même point, ce qui revient à dire qu'elle ne doit pas être une courbe fermée (ni une courbe contenant des "points multiples"). Cette représentation montre qu'il ne peut pas y avoir deux possibilités identiques dans l'Univers, ce qui reviendrait d'ailleurs à une limitation de la Possibilité totale, limitation impossible, puisque, devant comprendre la Possibilité, elle ne pourrait y être comprise³²³.

Nous apprenons ainsi que, selon Guénon, l'omnipotence divine serait limitée par le fait qu'il serait impossible de pleinement tracer une circonférence sur le plan des coordonnées cartésiennes !

Guénon insiste :

Aussi toute limitation de la Possibilité universelle est-elle, au sens propre et rigoureux du mot, une impossibilité ; et c'est par là que tous les systèmes philosophiques, en tant que systèmes, postulant explicitement ou implicitement de telles limitations, sont condamnés à une égale impuissance du point de vue métaphysique.

³²³ *Ibid.*, pp. 70-71.

Et il ajoute à la note 2 :

Il est facile de voir, en outre, que ceci exclut toutes les théories plus ou moins "réincarnationnistes" qui ont vu le jour dans l'Occident moderne, au même titre que le fameux "retour éternel" de Nietzsche et autres conceptions similaires ; nous avons d'ailleurs longuement développé ces considérations dans L'erreur spirite, 2^e partie, chap. VI ³²⁴.

Mais c'est ici que Guénon se contredit, et c'est la seconde erreur. Admettons éventuellement, par pure hypothèse, que

pour qu'il y ait vraiment continuité, il faut que la fin de chaque circonférence coïncide avec le commencement de la circonférence suivante (et non avec celui de la même circonférence) ; et, pour que ceci soit possible sans que les deux circonférences successives soient confondues, il faut que ces circonférences, ou plutôt les courbes que nous avons considérées comme telles, soient en réalité des courbes non fermées³²⁵.

En admettant ceci (mais n'en convenant pas pour autant), une telle hypothèse ne fait qu'ajouter un argument supplémentaire en faveur de la réincarnation.

En effet, selon la doctrine réincarnationniste, une existence successive ne reproduit jamais exactement une existence antérieure : l'action complexe du dépôt karmique accumulé (en sanskrit : *samskāra* et *vāsana*), et destiné à transmigrer dans une nouvelle existence terrestre, rend cette dernière différente – parfois même radicalement – de celle qui l'a précédée.

³²⁴ *Ibid.*, p. 71.

³²⁵ *Ibid.*, p. 70.

Une telle situation, comble de l'ironie ! se trouve être très bien décrite dans le système de coordonnées polaires évoqué par Guénon, à condition qu'on ait soin de préciser que la spirale, tracée par la succession des courbes non fermées, ne doit pas nécessairement avoir un parcours ascendant, puisqu'il est possible que le dépôt karmique traîne vers le bas l'événement réincarnatif, en vertu de cette justice immanente – avec laquelle il n'est pas possible de tricher – et qui confère à la doctrine du *karman* une valeur éthique absolue.

Après avoir écarté comme incohérente la prétendue impossibilité métaphysique attribuée par Guénon à la réincarnation, on s'aperçoit que son affirmation futile, selon laquelle il s'agirait d'une élucubration moderne, et qui remonterait à rien moins qu'aux socialistes français du siècle dernier, ne fait pas meilleure figure !

Laissons de côté l'« éternel retour » de Nietzsche et l'« éternité à travers les astres » du socialiste Blanqui³²⁶ qui, comme Guénon aurait dû le savoir, n'a rien de commun avec la réincarnation qui représente une possibilité spécifique à l'intérieur du genre plus large de la transmigration des âmes (métempsychose) qui, outre la possibilité d'une réincarnation dans une forme humaine, prévoit également les formes animales, ainsi que l'ascension vers les régions célestes les plus élevées et, à l'opposé, la descente vers les mondes infernaux.

³²⁶ Dans son livre *L'éternité à travers les astres* (Theoria, Roma, 1983), Louis-Auguste Blanqui se limite à formuler la curieuse hypothèse selon laquelle puisque le système solaire a été généré, de même que la terre qui a accueilli l'humanité, selon un mécanisme de dynamique stellaire qui se reproduit partout dans l'espace infini, il est nécessaire, en vertu d'un simple calcul de probabilité rapporté aux possibilités infinies à prendre en considération, que dans l'univers se reproduise d'innombrables fois une situation similaire à celle de notre planète habitée : ce que tout cela a à voir avec la réincarnation, nous ne saurions le dire.

Malgré les déclarations inverses de Guénon, la doctrine de la transmigration, qui comprend celle de la réincarnation, apparaît clairement affirmée *ab antiquo* dans divers contextes traditionnels d'Orient et d'Occident.

Elle est prise en considération, par exemple, par divers Textes Sacrés dans l'Hindouisme.

La *Chadogya-upanisad* en fait explicitement mention :

Ceux qui ont eu une bonne conduite peuvent attendre une bonne renaissance comme brahmana, ksatriya ou vaisa. Ceux qui, au contraire, ont eu une mauvaise conduite peuvent attendre une mauvaise renaissance, comme chien, porc ou chandala (hors caste)³²⁷.

Dans la *Bhagavad Gîtâ*, (I, 22), on lit que

de la même manière qu'un homme, ôtant ses vieux vêtements en prend d'autres nouveaux, ainsi l'âme incarnée, se défaisant de ses corps usés, en vient à en prendre d'autres, neufs³²⁸.

Dans les *Yogasûtra* de Patanjali (III, 18), il est affirmé, en référence au développement ascétique :

³²⁷ Traduction de P. FILIPPANI RONCONI in *Upanisad antiche e medie*, I Boringhieri, Torino, 1960, p. 113. Filippani Ronconi rapporte également que cet Upanisad « fait partie du *Chandogya-brahmana*, qui est le manuel du chando-ga (chanteur d'hymnes), autre terme pour désigner l'*udgatar*, à savoir celui qui durant un sacrifice a la fonction d'entonner les mélodies du *Sama-veda* » (p. 18). Tout ceci renvoie à une époque ancienne et du reste cela correspond à une orientation moderne de la recherche sur l'Inde qui consiste à faire remonter à la période védique les germes des idées telles que le *karma*, la transmigration, etc. présentes sous une forme spécifique et accomplie à l'époque des *Upanisad* (sur tout ceci, voir H.W. TULL, *The vedic origins of karma*, State University of New York Press, Albany, 1989).

³²⁸ Traduction de I. VECCHIOTTI, Ubaldini, Roma, 1964, p. 132.

*La connaissance des vies précédentes
provient de la perception directe des impulsions
karmiques*³²⁹.

La vérité de la réincarnation devient, de cette manière, l'objet d'une vérification expérimentale *sub specie interioritatis*, à réaliser à travers l'application de la science spirituelle que représente le *yoga*. Grâce à cette discipline, raconte le commentateur Vyasa, l'ascète Jaigisvya obtient le souvenir des transmigrations qu'il a vécues, non seulement sous forme humaine, mais aussi dans les conditions animales, infernales ou divines, au cours des dix cycles cosmiques³³⁰.

Par ailleurs, la vérité de la réincarnation n'est pas mentionnée uniquement dans les textes de nature religieuse : elle est également explicitement affirmée dans un texte classique de médecine indienne ayurvedique, le *Caraca Samhitā*, qui consacre à la question une partie du chapitre II dédié à l'embryologie (31-38). Il convient d'en rapporter le contenu de façon extensive :

*En étant guidée par les actions passées qui l'accompagnent, l'âme qui se déplace avec l'exil de l'esprit transmigre d'un corps à l'autre avec les quatre bhūtas subtils*³³¹. Cette Âme ne peut être perçue par aucun sens, si ce n'est par la vision divine. Elle est omniprésente. Elle peut pénétrer partout. Elle peut accomplir toutes les actions et prendre toutes les formes. Elle est l'élément conscient. Elle est au-delà de toute perception sensorielle et c'est par le biais de son association avec l'intellect, [...], qu'elle s'engage dans l'attachement, [...].

³²⁹ Traduction de C. PENSA, Boringhieri, Torino, 1978, p. 150.

³³⁰ *Ibid.*, pp. 151-152.

³³¹ *Bhūtas* = éléments.

Dans le corps des êtres vivants, il y a seize types de bhûtas. Ils dérivent de rasa (produit digestif de la nourriture de la mère), de l'Âme (ceux qui l'accompagnent), de la mère et du père. Quatre des ces bhûtas accompagnent l'Âme et cette même Âme dépend d'eux pour son existence manifeste. Les bhûtas de la mère et du père dérivent respectivement de l'ovule et du sperme. C'est le rasa (le produit digestif avec la nourriture) qui fournit le nutriment, sous les espèces de bhûtas, au sperme et à l'ovule. Les quatre bhûtas qui sont (constamment associés) avec l'âme pour entrer dans le fœtus constituent des produits des actions accomplies. La continuité des actions des bhûtas est maintenue de manière à ce que l'Âme, qui est comme une semence (et qui est responsable des diverses incarnations), transmigre d'un corps à l'autre. C'est un fait que dans les individus qui ont un lien avec les actions passées, le physique et l'esprit sont respectivement dérivés du physique et de l'esprit de leur vie précédente. La diversité dans l'aspect et dans les facultés intellectuelles est causée par rajas, tamas³³² et par la nature des actions passées.

Comme on le voit, dans le cas de la réincarnation, il ne s'agit pas d'un simple acte de foi, mais d'une connaissance bien articulée, fondée sur de solides bases sapientiellles qui offrent une notion de l'inconscient qui mène bien au-delà des perspectives de la psychanalyse moderne, non seulement freudienne, mais aussi jungienne.

Enfin, on ne peut ignorer le rôle important que la possibilité de la réincarnation développe dans le cadre des pratiques psychurgiques qui constituent l'objet du *Bardo Tö-döl*, le Livre tibétain des morts, où la réincarnation est

³³² *Rajas* et *tamas* sont des modes d'être de la Nature, respectivement actif et inerte.

entendue comme un repli, dans l'éventualité où l'âme du défunt ne parvient pas à atteindre une condition plus élevée.

Donnons la parole à Fosco Maraini, qui en résume les traits essentiels avec sa force d'évocation habituelle :

Mais tentons de préciser. Après la mort, le principe conscient entre dans l'état d'une existence intermédiaire qui dure 49 jours : de là peut sortir, soit par la libération (nirvana) soit par le retour au samsara, le "tourbillon de la vie". Le Bardo Tö-döl cherche à le mettre sur la voie de la conscience ésotérique des vérités bouddhistes fondamentales, de façon à ce qu'il puisse produire "un retour immédiat du plan de l'existence phénoménologique à la sphère de l'absolu" (Tucci). C'est une vérité bouddhiste fondamentale que le samsara, le "tourbillon de la vie", est une illusion et une apparence vaine : seul l'Absolu existe réellement, seul celui qui s'identifie avec elle (en devenant Bouddha) peut se libérer du samsara³³³.

Les premiers jours après la mort constituent le moment le plus important de la phase d'outre-tombe de l'histoire cosmique individuelle : le principe conscient sera frappé par une luminosité incolore, très pure ; celui qui y reconnaîtra l'absolu et parviendra à s'y fondre sera sauvé, il aura conclu le cycle des vies ; autrement, il ne lui restera plus qu'à descendre d'un échelon vers le multiple, le devenir, l'illusion et la souffrance. Dans les jours qui suivent, le processus évolutif du cosmos tout entier se déroule ainsi, en de vastes et fantastiques visions symboliques face à la conscience, qui se détache peu à peu du corps. Les possibilités se présentent par dichotomies successives : une [voie] de libération, une [voie] d'asservissement. Être capable de comprendre la

³³³ Au samsara appartient le cycle des réincarnations.

*première signifie entrer dans le cycle des renaissances à un stade plus élevé, rester attaché à la seconde signifie être entraîné vers le bas par l'œuvre du karma*³³⁴.

Comme on peut le constater, la vérité professée par le Tibet au sujet de la réincarnation est la même que dans l'Hindouisme pratiqué par des centaines de millions de personnes du sous-continent indien et en dehors³³⁵.

Dans l'Occident ancien, les choses ne se présentent pas de manière différente, si l'on prend comme paradigme ce qui est rapporté par la tradition à propos du père des philosophes, notre Pythagore :

Héraclite du Pont renvoie à Pythagore qui racontait sur lui-même les choses suivantes : il avait été autrefois Aethalidès et passait pour le fils d'Hermès ; Hermès lui avait dit de choisir ce qu'il voulait, excepté l'immortalité. Il avait donc demandé de garder, vivant comme mort, le souvenir de ce qui lui arrivait. Ainsi dans sa vie, il se souvenait de tout, et une fois mort il conservait des souvenirs intacts. Plus tard, il entra dans le corps d'Euphorbe et fut blessé par Ménélas. Et Euphorbe disait qu'il avait été Aethalidès, et qu'il tenait d'Hermès ce présent et cette manière

³³⁴ F. MARAINI, *Segreto Tibet*, Leonardo da Vinci Editore, bari, 1959, p. 156.

³³⁵ Interrompons l'austérité de l'argument avec une note de couleur : dans l'émission d'actualité « Medicine a confronto » (« Médecine en comparaison », *n.d.l.t.*) diffusée sur Retequattro à 14h le 10 mars 1996, un représentant majeur du Centre-Droit, connu pour sa proximité avec l'*Opus Dei*, Alberto Michelini, a trouvé bon d'insinuer que la doctrine de la réincarnation semble parfaitement adéquate pour aider les dirigeants de l'Inde à maintenir leur domination sur les masses des plus démunis en les convainquant que leur malheureuse condition leur est imposée par leur mauvais karma et qu'il vaut mieux donc pour elles se résigner et la subir. La doctrine de la réincarnation montrerait ainsi son visage réel, à savoir celui d'un vulgaire *instrumentum regni*. Nous voudrions demander à Monsieur Michelini s'il ne lui apparaît pas, par hasard, que l'excommunication papale a été utilisée, au cours de l'histoire, pour des motifs temporels et politiques...

qu'avait l'âme de passer d'un lieu à un autre, et il racontait comment elle avait accompli ses parcours, dans quelles plantes et quels animaux elle s'était trouvée présente, et tout ce que son âme avait éprouvé dans l'Hadès, et ce que les autres y supportaient. Euphorbe mort, son âme passa dans Hermotime qui, voulant lui-même donner une preuve, retourna auprès des Branchides et pénétrant dans le sanctuaire d'Apollon, montra le bouclier que Ménélas y avait consacré — il disait en effet que ce dernier, lorsqu'il avait appareillé de Troie, avait consacré ce bouclier à Apollon — un bouclier qui était dès cette époque décomposé, et dont il ne restait que la face en ivoire. Lorsque Hermotime mourut, il devint Pyrrhos, le pêcheur Délien ; derechef, il se souvenait de tout, comment il avait été auparavant Aethalidès, puis Euphorbe, puis Hermotime, puis Pyrrhos. Quand Pyrrhos mourut, il devint Pythagore et se souvint de tous les changements précédents³³⁶.

Nous n'avons fourni ici que quelques exemples : en réalité, la documentation sur la mémoire historique de l'humanité relative à la croyance en la réincarnation est écrasante. Le mieux que nous puissions donc faire est renvoyer le lecteur à la belle œuvre de E. Bertholet, *La réincarnation*, Lausanne, Genillard, 1949, qui abonde en exemples tant anciens que modernes.

On ne peut en revanche qu'éprouver une certaine stupeur de voir un savant du rang de René Guénon s'opposer à l'idée de réincarnation en ayant recours à une métaphysique empreinte de rationalisme moderne et extrêmement discutable, et de l'accuser de n'être rien d'autre qu'une invention moderne qui aurait germé dans

³³⁶ Rapporté par Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, VIII, 5.

l'instable terrain des utopies socialistes et des croyances spiritistes du siècle dernier !

On ne peut que supposer que Guénon ait voulu, en procédant ainsi, empêcher ou retarder la diffusion de la doctrine de la réincarnation en Occident qui nous semble juste et libératrice, pour autant qu'elle soit correctement comprise. Mais Guénon partageait probablement contre cette doctrine l'aversion de deux grandes religions monothéistes, le Catholicisme et l'Islam, comme nous l'avons vu au début de cet article.

Dans ce cas, nous regrettons de devoir constater que Guénon, qui dans l'Islam est appelé à juste titre le « Serviteur de l'Unique », ne fut pas également, au sujet de la réincarnation, un serviteur de la vérité.

Le Fil de Pénélope

Stéphane Feye³³⁷

La vérité se cache sous le voile des fables et des paraboles, il faut un esprit très droit et très pénétrant pour la découvrir, comme il faut un œil bien exercé pour reconnaître le diamant sous l'enveloppe qui le protège³³⁸.

Le Fil de Pénélope, tel est le titre d'un ouvrage surprenant publié pour la première fois en 1996 sans grand bruit, mais réédité par les Éditions Beya en 2009³³⁹. Son auteur, le philosophe belge Emmanuel d'Hooghvorst, y commente non seulement sept passages célèbres de l'Odyssée, mais aussi des contes d'enfants, l'Énéide de Virgile, des textes de la cabale juive, etc.

Ce qui est nouveau dans cette démarche, c'est l'audace de reprendre le fil d'un courant traditionnel mais tari de nos jours. En effet, contrairement à la mode actuelle qui consiste à forcer l'analyse de ces textes en tentant vainement de les détricoter (ce qui les éloigne l'un de l'autre et suscite une concurrence infinie non seulement entre leurs auteurs mais aussi entre les différents commentateurs), le postulat est ici, à l'inverse, d'y contempler et d'en démontrer le fil conducteur attesté par une expérience sensible.

Ceux qui liront ce livre seront donc d'abord étonnés voire ébranlés dans leurs préjugés modernistes. Mais quoi qu'il en soit, il leur faudra reconnaître qu'on ne pouvait

³³⁷ Article paru dans la revue *Diotime*, n°76, 2018.

³³⁸ « Le Message Retrouvé », III, 17, dans Louis Cattiaux, *Art et hermétisme* [Œuvres complètes], Beya, Grez-Doiceau, 2005, p. 55.

³³⁹ Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, tome I, Beya, Grez-Doiceau, 2009.

mieux choisir le thème et le titre de l'entreprise : telle est bien l'activité nocturne et secrète de la célèbre *Pénélope* homérique. C'est elle, et elle seule qui résout l'énigme du texte. On ne la violente pas !

Rappelons en effet qu'un *texte* est étymologiquement un *tissu*, du latin *texere*, tisser. Deux choses y sont requises : la trame, et la chaîne. Si cette dernière est stable, consistant en une longueur indéfinie tendue entre deux rouleaux, la première consiste dans le va-et-vient du fil par la navette dans une largeur définie, introduisant le dessin et la couleur, sans compter la qualité : soie, coton, laine, etc. L'intrication de la trame et de la chaîne ourdit et scelle l'union entre la droite et la gauche, le haut et le bas, mais, telle la croix de Lothaire, le tissu (et donc le texte) a aussi un endroit et un envers. Question de profondeur ! Cette répartition entre sens dextre et sinistre de toute écriture inspirée était bien connue des Anciens. Qu'il suffise de rappeler, par exemple, le fameux **Y** des Pythagoriciens signifiant le double sens de la lettre : la large voie de gauche où la foule se perd, et celle de droite, effilée, où l'élue se sauve.

La mythologie passionne les étudiants de tous âges, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; les professeurs le savent, qui y puisent souvent des ressources innombrables pour exciter l'intérêt de leurs jeunes ouailles. D'où vient cette passion ? Si le premier sens de ces récits est souvent captivant, il n'est pourtant jamais le seul que l'on puisse y lire. L'intérêt des élèves serait-il dû à cette pluralité des sens ? Et si la mythologie nous contait notre propre mystère ?

Au deuxième chant de l'Odyssée³⁴⁰ nous est exposé ce beau mythe de PENELOPE et de son FIL.

*Sur cette immense toile, elle passait les
jours,*

*La nuit elle venait aux torches les
défaire³⁴¹.*

Rappelons les grandes lignes de l'affaire : tandis que le héros Ulysse, parti quelque vingt ans auparavant combattre les Troyens, est retenu prisonnier sur l'île de la nymphe Calypso, son épouse Pénélope languit à Ithaque, en proie aux avances incessantes des nombreux prétendants. Ceux-ci, non contents de festoyer jour et nuit dans le palais d'Ulysse et de dévorer son bien en festins, pressent Pénélope d'épouser l'un d'entre eux.



J. W. Waterhouse, Pénélope et les prétendants, 1912

Celle-ci, pour retarder ce moment funeste, a imaginé une ruse subtile : elle a promis de céder à leurs pressions dès qu'elle aurait terminé de tisser le linceul de

³⁴⁰ *Odyssée*, chant II, vers 93 à 110.

³⁴¹ *Ibid.*, II, 104 et 105.

Laërte, père d'Ulysse. Or, alors qu'elle tissait le jour, elle défaisait son travail la nuit, en secret.

Le dénouement de l'histoire est bien connu : Ulysse, finalement libéré par Calypso et après un voyage long et riche d'aventures, rentre dans sa ville sous l'aspect d'un mendiant, et massacre tous les prétendants de ses flèches.

Depuis presque trois millénaires, cette fable fascine les générations d'hellénistes studieux et de lecteurs curieux. Cependant, si de nos jours, l'*Odyssée* (quand elle est encore lue !) n'est souvent perçue que comme une « belle histoire », comme un chef d'œuvre littéraire inégalable, il faut savoir qu'il n'en fut pas toujours ainsi.

Emmanuel d'Hooghvorst résume admirablement la question :

*La profondeur inquiète et dérange les esprits superficiels et médiocres. Le rationalisme les rassure. La simple beauté littéraire d'autre part, n'est qu'un reflet dans l'écorce : s'en contente qui veut*³⁴².

Il avait déjà dit auparavant :

*Ignore-t-on [...] que l'Iliade et l'Odyssée étaient la Bible des Grecs ?³⁴³ Le code de leur savoir et de leur vérité ? Cette Bible ne contenait-elle que des histoires sans fondement ? À qui le ferait-on croire ? Ces poèmes auraient-ils traversé des millénaires pour venir nous raconter des histoires enfantines ? Contemporain de ces Égyptiens hiératiques dont toute la civilisation était tendue vers le mystère de la régénération, cent ans après Hiram et Salomon, l'auteur de l'Odyssée n'avait à dire que des futilités ?*³⁴⁴

³⁴² Emmanuel d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 33.

³⁴³ L'expression est de Clément d'Alexandrie.

³⁴⁴ Emmanuel d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 11.

Et de fait : depuis l'Antiquité, cette histoire – de même que chaque mot et chaque détail des mythes que racontent les poèmes homériques – fut l'objet de nombreux commentaires et de diverses interprétations. Nous en relaterons ici quelques-unes qui nous ont paru très intéressantes.

Citons d'abord celle du grand Eustathe, archevêque de Thessalonique au XII^e siècle de notre ère. Cet érudit incontournable a écrit des milliers de pages en commentant tout Homère vers par vers, et en reprenant tout ce qui s'était déjà dit depuis des siècles sur la question :

*L'interprétation, plus subtile, identifie Pénélope [...] à la **philosophie**, et la trame qu'elle tisse à l'accumulation successive des prémisses que proposent les philosophes. De ces prémisses se tissent et naissent des combinaisons entrelacées de syllogismes. Par le déliement (ἀνάλυσις) de cette trame, qui se fait « sous contrainte », on sous-entend la solution des syllogismes qui s'entrelacent nécessairement, solution que les philosophes appellent ἀνάλυσις. Cette solution, les prétendants de Pénélope ne l'entendent pas, parce qu'ils sont luxurieux et épais, voire incapables de trouver d'eux-mêmes quelque subtilité que ce soit. Cette œuvre, en effet, est véritablement divine. C'est pourquoi Pénélope dira quelque part dans la suite qu'un Dieu lui a inspiré l'affaire de cette trame³⁴⁵. [...] Cette femme, qui s'épuise dans la pratique de ce tissage philosophique et qui aime y consacrer ses efforts, pourrait représenter la méthode syllogistique qui mène à la solution. Cependant, ceux qui sont dépourvus de méthode et qui n'ont que faire de ce tissage, font rapidement cesser l'œuvre philosophique. [...] En ce moment même, ô lecteur,*

³⁴⁵ *Odyssée*, XIX, 138.

tu ignores si nous avons bien interprété le récit de la trame, car tu te trouves encore devant la porte d'entrée. Mais quand tu auras été inscrit, toi aussi, sur la liste des prétendants de la Pénélope philosophique, tu feras grand cas de cette trame. Pénélope, c'est-à-dire la philosophie, allumera pour toi, discrètement et secrètement, les « torches » de la gnose (γνώσις) et te fera entrevoir la solution (ἀνάλυσις) de cette trame. Alors, tu reconnaitras que cette interprétation que nous avons tissée en sa compagnie, est la bonne³⁴⁶.

Un peu plus haut, Eustathe avait expliqué que le nom de Pénélope, en grec Πηνελόπεια, viendrait de πένεσθαι et λόπος, parce qu'elle « peine pour son tissu » ; ou encore de πηνίον ἐλεῖν, parce qu'elle « saisit la trame »³⁴⁷.

Le commentaire de Christophe Contoléon, récemment redécouvert et traduit par Hans van Kasteel dans ses *Questions homériques*, nous a lui aussi semblé digne du plus grand intérêt. Près de trois siècles après son compatriote Eustathe, voici ce qu'il dit d'Ulysse et de Pénélope :

[...] celui qui s'est habitué à guerroyer et à vaincre l'effroi, celui-là est capable de vaincre aussi ce qui trouble davantage le raisonnement et de regagner Pénélope, c'est-à-dire la béatitude surnaturelle. Pénélope (Πηνελόπη) représente celle qui a pris (λαβοῦσα) les fils (πῆνας) des destins, c'est-à-dire la trame conforme à la nature et à l'ordre qu'elle a filé, et qui ne veut pas s'y soumettre, car elle est supérieure à la nature ;

³⁴⁶ Eustathe de Thessalonique, « Commentaires sur l'Odyssée », cités dans van Kasteel, Hans, *Questions Homériques, Physique et métaphysique chez Homère*, Grez-Doiceau, Beya, 2012, pp. 602-603.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 599.

c'est pourquoi le poète représente par elle les activités surnaturelles³⁴⁸.

Emmanuel d'Hooghvorst, lui, se contente de dire :

C'est l'épouse fidèle attendant au manoir, celle-qui-voit-la trame ; tel nom convient bien à cette tisserande à rebours. Elle est assaillie des assiduités des prétendants, ces chimistes sans généalogie, installés dans la maison dont ils dissipent les richesses en banquets perpétuels ; ces chimistes vulgaires pillent la maison de Nature, dans leur avidité aveugle. Pénélope à ces rustres ne se prête, et de son art exquis n'hérite qu'un mari.

Ne pouvant se débarrasser de ces importuns, elle trompe leur attente : « Je prendrai mari, leur dit-elle, lorsque j'en aurai fini de tisser le linceul du vieux Laërte mon beau-père ». Laërte, dont le nom signifie « l'assembleur des peuples », est bien cet Art ancien, perdu et oublié.

[...] La tisserande donne ici la clef de son art : « La nuit, dit-elle, je défais ce travail du jour ». Que désigne le jour ? Le temps dévorant toute sève et tarissant la vie. En nocturne chymie³⁴⁹ de Pénélope se découd le linceul fatal de l'Art enseveli, réanimant alors son soleil, et voilà l'attente d'un doux mari revenu en paix³⁵⁰.

Une autre explication, qui semble un peu différente des précédentes, est celle de Dom A.-J. Pernety, bénédictin médecin et alchimiste du XVIII^e siècle, dans son *Dictionnaire mytho-hermétique* :

³⁴⁸ Contoléon, Christophe, « Sur le prologue de l'Odyssée » dans van Kasteel, Hans, *op. cit.*, p. 764.

³⁴⁹ Ici l'auteur écrit le mot chymie avec son ancienne graphie. Cette alchimie, en effet, comporte le sens ambigu de la lettre Y, par opposition à la chimie vulgaire.

³⁵⁰ Emmanuel d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 7.

L'histoire de Pénélope est le portrait des opérations des mauvais Artistes, qui ne suivent pas la véritable voie qui conduit à la perfection de l'œuvre, et qui détruisent le soir les opérations du matin. Ulysse est le modèle des bons artistes, qui détruisent à leur arrivée les opérations et les procédés mal concertés des mauvais Artistes. L'Odyssée d'Homère est l'exposé des erreurs où ils tombent à chaque pas qu'ils font ; et l'Iliade [...] est la description de la conduite qu'il faut tenir comme Ulysse, pour parvenir au but que se propose un véritable Philosophe³⁵¹.

Ainsi donc, depuis toujours, la toile de Pénélope concerne bien le *texte* même, et qui plus est, le texte de la **philosophie**. On s'est habitué, à tort, à définir cette dernière comme étant *l'amour de la sagesse*. Mais dans ce cas, on dirait plutôt : *sophophilie*, selon l'usage le plus courant de placer d'abord le génitif. La philosophie est en réalité une expérimentation manuelle (radical SOPH) de l'art des *philtres*, c'est-à-dire la connaissance d'un *sel* qui est un *lien d'amour* universel. Dès qu'on l'a goûté, on devient sage (du latin *sapere*, goûter)³⁵².

Comparons maintenant ces commentaires hermétiques, c'est-à-dire de la tradition fondamentale d'Hermès³⁵³, avec ce que nous offre notre époque, où l'on voit apparaître diverses tentatives d'interprétation, dans des domaines aussi variés et inattendus que la psychanalyse ou la politique³⁵⁴.

³⁵¹ A.-J. PERNETY, *Dictionnaire mytho-hermétique* (1758), Milano, Archè, 1980, pp. 371-372.

³⁵² On trouvera tout cela dans un curieux traité anonyme (on sait maintenant, en réalité, que l'auteur en serait un certain Bebescourt) paru en français à Londres un peu avant la révolution française : *Les Mystères du Christianisme approfondis radicalement et reconnus physiquement vrais* (sans nom d'éditeur), Londres 1775, pp. 48 et sv.

³⁵³ *Herma* signifie *fondement* ...

³⁵⁴ Cf. par exemple « J'ai l'intention de voter pour François Hollande » Interview de Martin Hirsch par le journal *Le Monde* (16 avril 2012) où

Voici un extrait, tiré d'un article de la professeur et psychanalyste argentine Sabsay Foks Gilda :

Comment vois-je le mythe homérique de l'Odyssée ? Il ne s'agit pas de la même problématique que dans le mythe d'Œdipe. [...] Dans le mythe de L'Odyssée, nous voyons la guérison. Le désir du fils de retrouver son père, Télémaque à la recherche d'Ulysse, est l'équivalent du patient se présentant chez le psychanalyste. Tout le parcours fantasmatique, douloureux, parfois insupportable, parfois excitant de la cure représente une plongée dans les contenus de l'inconscient. Ce processus est soutenu par le désir mutuel d'une rencontre - sous réserve de ne pas confondre la place ni la position de l'analyste avec la personne de l'analyste.

Télémaque est le fils d'Ulysse et de Pénélope, il n'est ni l'ami, ni le fiancé, ni le mari de Pénélope. Pourtant, en l'absence de son père, il doit en même temps trouver sa place auprès des femmes, avec qui il vit, et lutter contre les prétendants de sa mère que d'un autre côté il n'est pas sans désirer. Seul le retour d'Ulysse peut remettre chacun à sa place. Ulysse, que je compare au psychanalyste, représente le père recherché, accepté et reconnu après les réajustements, le changement de signification du père contre qui on a lutté. Ce processus survient surtout lors de la jeunesse, et c'est ce qui se passe avec Télémaque au retour d'Ulysse. Télémaque sortant de l'adolescence reprend sa place de fils, Pénélope celle de mère et épouse, et Ulysse son rôle de père et mari³⁵⁵.

Nous ne pouvons-nous empêcher de constater ici la perte flagrante du fil conducteur de Pénélope. Certes,

l'ancien Haut-commissaire au sein du gouvernement Fillon met en garde contre le « détricotage » du RSA, créé par ce même gouvernement.

³⁵⁵ GILDA, Sabsay Foks, « Ulysse et Télémaque, une histoire psychanalytique », dans *Che vuoi ?*, 2007/1 (N° 27), pp. 79-86.

affirmer cela suscitera bien des oppositions, car rejoindre notre position et l'adopter entraîne *de facto* l'abandon de toute une littérature bien installée mais devenue aussi évanescence que ne le sont devenus les prétendants de Pénélope après le retour d'Ulysse. Mais cela aussi, Emmanuel d'Hooghvorst l'avait prévu :

*Notre façon de lire ces contes ne sera pas admise facilement, nous nous en doutons bien, mais n'est-ce pas le sort de toute hypothèse nouvelle ? Elle heurte d'abord les idées reçues, bouscule les préjugés et trouble les esprits, mais si l'hypothèse est juste, elle finira par s'imposer à l'esprit des curieux*³⁵⁶.

Alors voilà : ou bien Homère, qui n'est plus là pour se défendre, a pensé et parlé d'une manière suffisamment confuse pour que chacun puisse le commenter à sa guise et selon sa fantaisie, ou bien il a expérimenté *la science* par excellence, celle qu'on ne peut que re-voiler, c'est-à-dire révéler, au sens précis du terme. Ces deux hypothèses se combattent actuellement, puisque *Le Fil de Pénélope* d'Emmanuel d'Hooghvorst apparaît sur la scène, non en nombre, mais en force.

Les prétendants (à la philosophie, comme nous l'avons dit) peuvent, évidemment, compter sur leur nombre, ignorer sa présence, et refuser de le lire ou même d'y jeter un regard. Leur calcul cependant leur sera fatal, comme ces rustres, qui ne percevant pas l'arrivée de Pallas, continuent à jouer aux jetons, et passent, pour leur plus grand malheur, à côté de la réalité sans la voir³⁵⁷.

Quoi qu'il en soit, au dire d'Eustathe, le mot : « ᾄειδε (chante) », qui est le deuxième mot de l'Iliade (« chante, déesse, la colère d'Achille... ») provient d'un *alpha*

³⁵⁶ Emmanuel d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 189.

³⁵⁷ Cf. *Odyssée*, I, 96 et ss.

prosthétique et de εἶδω (connaître), car les poètes-aèdes étaient censés tout savoir et connaître³⁵⁸.

Cette science infuse se transmet de bouche à oreille, le disciple qui en est enceint devenant finalement comme le maître. Ce disciple initié combat en vue d'un but lointain, ce qui est, bien évidemment, la signification du nom de *Télémaque*, fils d'Ulysse l'irrité et de la tisserande Pénélope.

En notre temps où les études gréco-latines disparaissent de cet Occident qui a tant brillé sur le monde, *Le Fil de Pénélope* d'Emmanuel d'Hooghvorst mérite tout au moins d'être testé, pesé et critiqué. Si la trame était réellement retrouvée, quel bonheur ce serait pour les étudiants auxquels on a trop souvent l'habitude de fournir, pour leur nourriture, de la paille sans grain !

Que tous les professeurs s'attellent donc à sa lecture et ne ménagent ni les réflexions ni les examens de la chose ! Si un seul parmi eux, inspiré par la Nuit, nourrice universelle, trouvait la SOLUTION de l'énigme, tout reflleurirait, l'Âge d'Or serait bien proche, et seraient abandonnés tous les travaux inutiles de l'âge de fer.

À quand le retour d'Ulysse aux mille tropes cachant tout le secret de l'homme ?

*Les ignorants séparent brutalement
ce que le sage dénoue avec patience*³⁵⁹.

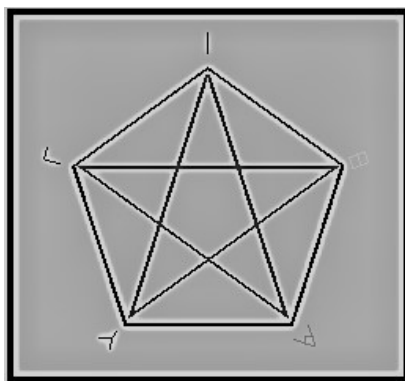
³⁵⁸ EUSTATHII *Arch. Tessal. Commentarii ad Homeri Iliadem ...* tome I, Lugduni Batavorum, Brill, 1971, p. 15.

³⁵⁹ « Le Message Retrouvé », XX, 63', dans Louis Cattiaux, *Art et hermétisme [Œuvres complètes]*, Beya, Grez-Doiceau, 2005, p. 238.



Le Serment d'Hippocrate

André Charpentier



HYGEIA
Pentagramme médical

En raison³⁶⁰ de la stricte analogie qui règne de haut en bas dans l'univers, les structures subtiles du Cosmos se retrouvent nécessairement dans la constitution de l'être humain.

Car ces « lignes de force » doivent se retrouver de quelque façon au départ de notre organisme, non de façon purement physique, bien entendu, mais à la manière des méridiens de la médecine chinoise³⁶¹.

Or, on sait que les Pythagoriciens assignent à l'art médical, comme à toutes les activités humaines, un

³⁶⁰ Ce texte résulte d'une collaboration entre l'auteur et le Dr Christophe Allix pour sa thèse de doctorat : *Pérennité et actualité du serment d'Hippocrate*. Faculté de Médecine Broussais, Hôtel-Dieu, Paris, 1993.

³⁶¹ Ceux-ci n'ont aucune relation directe avec le trajet des nerfs, ce qui en fait nier l'existence par une certaine médecine purement positiviste.

dénominateur commun, la musique, au sens large de science de la mesure, et donc du nombre.

Cela tient à leur principe de cohérence universelle selon lequel « le grand Tout est Un » (gr.*hen to Pan*).

Selon Théon de Smyrne³⁶² :

Les Pythagoriciens, dont Platon adopte souvent les vues, définissent la musique comme union parfaite des opposés, unité dans la multiplicité, accord dans la dissonance (...).

La plus grande œuvre de la Divinité est de faire s'aimer entre elles, par les lois de la musique et de la médecine, les choses les plus ennemies (...).

L'efficacité de cette science, dit Platon, s'observe dans quatre secteurs de la vie humaine: « l'âme, le corps, la famille et l'Etat ».

On voit posée ainsi, de façon radicale, l'unité des méthodes appliquées en « psychologie », en médecine, en pédagogie et en politique pour instaurer l'harmonie dans le corps subtil et, de là, dans l'organisme physique et le corps social.

Pour énoncer la même idée en termes différents, ce qui, dans le Cosmos est « harmonie des sphères » se présentera dans le microcosme humain comme eudémonie (félicité) et santé corporelle, et dans la cité comme aristocratie (gouvernement idéal).

Le Pentagramme symbolisait toutes ces fonctions, à la fois comme emblème de l'Empire sacré, lien politique³⁶³

³⁶² Cf. Théon, Introduction générale. Selon le même auteur (Mus. intr.), la consonance se manifeste dans l'intellect comme vérité et dans la vie comme félicité.

³⁶³ C'est ainsi qu'Epidaure, la « dompteuse de chevaux » est associée par les Géorgiques de Virgile au triomphe impérial, et cela en raison des liens

et comme signe de reconnaissance de la Confrérie, à qui elle servait de Salutation.

Mais ce « salut » était en même temps une salvation, d'où son appellation grecque de « Santé » (*Hygieia*). Du reste, le salut ordinaire, à Rome, était *Salve* « Porte-toi bien ! »³⁶⁴

Ces relations n'avaient pourtant jamais pu être prouvées formellement, jusqu'à ce que des observations assez récentes soulèvent un coin du voile. Et elles partent du célèbre « Serment d'Hippocrate », que prêtent encore aujourd'hui, du moins en principe, tous les médecins du monde à leur entrée dans la carrière.

Tout commence donc comme suit.

En 1929, l'helléniste Ernst Hoffmann remarqua dans le célèbre serment une structure en neuf parties, qu'il qualifie d'« anneaux imbriqués », telle que le point 9 entre en résonance avec le point 1, le point 8 avec le point 2, etc.

Le point 5, au milieu, ne répond qu'à lui-même et constitue l'apogée de l'ensemble³⁶⁵.

Or la similitude de ce plan avec celui relevé par Paul Maury dans les Bucoliques de Virgile³⁶⁶ devait attirer notre

hermétiques unissant l'hygiène du corps humain à cette hygiène de la cité qu'est la « bonne gouvernance ». Personne ne semble du reste avoir remarqué que l'expression virgilienne de : « *domitrix Epidaurus equorum* », en *Géorgiques*, III, 44, est la traduction littérale du grec « *Hippokratès* ». Ces chevaux sont une image classique des énergies psychiques.

³⁶⁴ Le grec *chaïre* « *tiens-toi en joie* » a exactement le même sens.

³⁶⁵ Ceci ressort d'un exposé du Dr Ch. Lichtenthaeler à un congrès de la RMSR (Sion, 1980).

³⁶⁶ Dès 1944, un philologue français, le R.P. Paul Maury, « attacha le grelot » en publiant, dans la revue *Lettres d'Humanité* III, un article intitulé « *Le Secret de Virgile et l'architecture des Bucoliques* ». Voir le compte-rendu de René Guénon dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, N.R.F. Gallimard.

attention, bien que l'analyse de Hoffmann ne relève dans le serment que neuf articles³⁶⁷ alors que les Bucoliques comportent dix chants, figurant la Décade sacrée des Pythagoriciens, « la Tétraktys ».

Mais cet observateur, qui à cette époque ne pouvait rien en savoir, avait négligé de prendre en compte la conclusion du texte.

Or celle-ci, comme on va le voir, constitue en réalité un dixième point, qui est en même temps l'antithèse du cinquième.

Le centre du texte (point 5) représente en effet l'apothéose du médecin parfait :

*Je maintiendrai pures et saintes ma vie et ma
profession,*

alors que la conclusion (le point 10) concerne la sanction du parjure :

*Si j'enfreins ces prescriptions en rompant mon
serment, qu'il m'arrive tout le contraire.*

Ce « contraire » étant le déshonneur contrastant avec la sainteté évoquée au point 5 et avec la gloire évoquée au point 9.

Le dixième point du serment est donc l'anticlimax du cinquième, exactement comme dans les Bucoliques, où le chant X est un chant de mort, alors que la pièce V évoque une forme de vie transfigurée.

Mais les conclusions que le Dr Lichtenthaeler tire de sa découverte incomplète sont fort éloignées des nôtres :

³⁶⁷ Voir le texte du serment, en annexe de cet article.

*Il (le médecin) aspire à être " honoré de tous
les hommes à perpétuité.*

Déclaration fort peu pythagoricienne, car les ésotériques disciples du sage de Samos ne recherchaient les suffrages que du petit nombre. Pourquoi ce besoin de gloire, de « *doxa* », de son vivant et même après la mort ?

*C'est que le Grec antique ne connaissait pas,
comme le chrétien des âges ultérieurs, d'au-delà
ni de vie future. Rester honoré à jamais dans l'ici-
bas représentait donc pour lui la seule forme
possible et sûre de survie (...).*

Quoi qu'il en soit, après avoir pris ainsi conscience des privilèges spirituels uniques de la modernité, revenons aux choses sérieuses, car l'histoire ne s'arrête pas là, et l'étrange analogie que nous venons d'établir entre le texte poétique et le texte médical ne fera que se confirmer.

On vient de rappeler que les arts, y compris l'art médical, ne sont jamais que les applications à des terrains divers du Principe unique figuré par la Tétraktys, ou Quaternaire fondamental.

Or, dès le début du serment, cette Tétrade pythagoricienne est représentée par les quatre divinités invoquées.

*Je jure par Apollon médecin, par Asklépios,
Hygie, Panacée, par tous les Dieux et toutes les
Déeses (...).*

Apollon représente ici l'Unité du Principe spirituel et son fils Asklépios la particularisation de ce Principe sur le plan médical.

Quant aux deux « filles » d'Asklépios, Hygie et Panacée, elles personnifient, par ordre d'importance, les

deux branches de l'art que sont la prévention et la médication³⁶⁸.

Mais les correspondances ne doivent pas arrêter là, puisqu'on n'y a pas encore vu intervenir les Nombres, ce langage essentiel du pythagorisme.

Or, on a vu que les Bucoliques sont marquées par le nombre solaire 666, central dans le plan relevé par Maury, et qui y manifeste l'action d'Apollon³⁶⁹.

Au vu des analogies déjà constatées entre les textes des Bucoliques et du Serment, nous devons forcément nous demander si on ne retrouvait pas dans ce dernier le même nombre 666.

Et en effet, si nous comptons le nombre de lettres qui le composent, nous constatons qu'elles forment deux ensembles de 666, disposés de part et d'autre du caractère central³⁷⁰.

Ce dernier est le Phi initial du mot grec « Pharmakon », terme « à double tranchant », puisqu'il s'applique aussi bien au poison mortel qu'à la potion salutaire³⁷¹.

Cette dualité, qui est aussi celle des deux serpents affrontés du caducée, contraste avec la neutralité (ou

³⁶⁸ Dans cette hiérarchie, la prévention a donc, comme il se doit, priorité sur la médication.

³⁶⁹ On sait le caractère démoniaque donné à ce Nombre par l'*Apocalypse*, pour des raisons qui s'expliqueront plus loin.

³⁷⁰ Si nous ajoutons cette Unité centrale à la somme des deux volets de 666 lettres, nous obtenons 1.333, ce qui associe l'Unité au module solaire simple (non polarisé) 333.

³⁷¹ On voit que c'est au centre que se manifeste l'union des opposés. Nos termes boisson, potion et poison (ce dernier était jadis lui aussi féminin) dérivent tous trois du latin *potio*.

indifférenciation) de l'Unité centrale, puisque la lettre *Phi* est ici le « pôle » du texte, et le résumé tout entier³⁷².

Cette lettre, la 667ème du texte, est en effet le schéma du Caducée hermétique, dont l'Unité centrale figure la « voie du milieu », c'est à dire l'objectif à la fois spirituel et thérapeutique du *medicus*. (i.e. « médiateur »).



PHI



CADUCÉE HERMÉTIQUE

³⁷² Le *Phi* est la principale des lettres « aspirées », telles que *Thèta*, *Rhō*, *Sigma*, *Psi* (initiale de psychè) et *Chi*, qui ont aussi des formes significatives (cercle centré, « serpent », trident)... Ces caractères relèvent du monde subtil (les souffles). Les deux mains qui tiennent le Caducée sortent d'ailleurs de nuages qui symbolisent ce domaine éthéré.

ΠΑΡΕΛΕΥΟΜΕΝΑ ΠΟΜΟΝΑ ΠΕΤΡΟΝ ΚΑΙ ΑΣΚΛΗΠΙΟΝ ΚΑΙ
 ΠΙΚΙΑΝ ΚΑΙ ΠΑΡΑΚΕΙΩΝ ΚΑΙ ΟΥΣ ΠΑΝΤΑΣ ΤΕ ΚΑΙ ΠΑΣΑΣ
 ΙΣΤΟΡΑΣ ΠΟΙΚΥΜΕΝΟΣ ΕΠΙΤΕΛΕΑ ΠΟΙΗΣΕΙΝ ΚΑΤΑ ΔΥΝΑ-
 ΜΙΝ ΚΑΙ ΚΡΙΣΙΝ ΕΜΗΝ ΟΡΚΟΝ ΤΟΝ ΔΕ ΚΑΙ ΣΥΓΓΡΑΦΗΝ
 ΤΗΝ ΔΕ ΗΓΗΣΑΣΘΑ ΜΕΝ ΤΟΝ ΔΙΔΑΣΤΑ ΜΕΤΗ ΤΕΧΝΗ
 ΤΑΥΤΗΝ ΙΣΤΑΓΕΝΕΤΗΣΙΝ ΕΜΟΙΣ ΚΑΙ ΒΙΟΝ ΚΟΙΜΟΣΑΣΘΑΙ
 ΚΑΙ ΧΡΕΟΝ ΧΡΗΖΟΝΤΙ ΜΕΤΑΔΟΣΙΝ ΠΟΙΗΣΑΣΘΑΙ ΚΑΙ ΓΕ-
 ΝΟΣ ΤΟ ΕΣΟΥΤΕΡΟΝ ΔΕ ΔΕΛΦΟΙΣ ΕΠΙΚΡΙΜΧΙΜΑΡΡΕ
 ΣΙ ΚΑΙ ΔΙΔΑΣΙΜΟΝ ΤΕΧΝΗΝ ΤΑΥΤΗΝ ΗΜΧΡΗΖΟΣΙ
 ΜΑΝΘΑΝΕΙΝ ΔΕΝ ΜΙΣΘΟΝ ΚΑΙ ΣΥΓΓΡΑΦΗΣ ΠΑΡΑΓΓΕ-
 ΛΗΣ ΤΕ ΚΑΙ ΑΚΡΟΗΣΙΣ ΚΑΙ ΤΗΣ ΛΟΙΠΗΣ ΑΡΑΞΗΣ ΜΑ-
 ΘΗΣΙΣ ΜΕΤΑΔΟΣΙΝ ΠΟΙΗΣΑΣΘΑΙ ΒΙΟΙΣ ΤΕ ΕΜΟΙΣ ΚΑΙ
 ΤΟΙΣ ΤΟΥ ΕΜΕ ΔΙΔΑΣΤΑΤΟΣ ΚΑΙ ΜΑΘΗΤΑΙΣ ΣΥΓΓΡΑΜ-
 ΜΕΝΟΙΣ ΤΕ ΚΑΙ ΟΡΚΙΣ ΜΕΡΟΙΣ ΚΟΜΟ ΠΗΤΡΙΚΟ ΑΓΓΥΔΑ
 ΟΥΔΕ ΜΙΔΑΙΤΗΜΑΣ ΤΕ ΧΡΗΣΟΜΑΙ ΕΠΙΘΕΛΕΙΝ ΚΑΜ-
 ΝΟΝΤΑ ΚΑΤΑ ΔΥΝΑΜΙΝ ΚΑΙ ΚΡΙΣΙΝ ΕΜΗΝ ΕΠΙΔΗΛΗ
 ΣΕΙ ΔΕ ΚΑΙ ΔΑΔΙΚΗΝ ΕΙΡΕΝΗΝ ΟΥΔΟΣ ΔΕ ΟΥΔΕ ΦΑΡΜ-
 ΑΚΟΝ ΟΥΔΕ ΜΑΙΤΗΘΕΙΣ ΟΑΝΑΣΙΜΟΝ ΟΥΔΕ ΒΟΗΓΗΣΟ-
 ΜΑΙ ΣΥΜΒΟΥΛΗΝ ΤΟΙΗΝΔΕ ΟΜΟΙΟΣ ΔΕ ΟΥΔΕ ΓΥΝΑΙ-
 ΚΙ ΠΕΣΣΟΝ ΦΟΟΡΙΟΝ ΔΟΣΟ ΑΓΜΟΣ ΔΕ ΚΑΝΟΣΙΟΣ ΔΙΑ-
 ΤΗΗΣΟ ΒΙΟΝ ΤΟΝ ΕΜΟΝ ΚΑΙ ΤΕΧΝΗΝ ΤΗΝ ΕΜΗΝ ΟΥ ΙΣΤΑ-
 ΓΕΜΕΘ ΔΕ ΟΥΔΕ ΜΗΝ ΛΙΘΙΟΝΤΑΣ ΕΚΧΟΡΗΣΟ ΔΕ ΕΡΓΑΤΗ-
 ΣΙΝ ΑΝΔΡΑΣ ΠΡΗΞΙΟΣ ΤΗΣ ΔΕ ΕΣ ΟΙΚΙΑΣ ΔΕ ΟΚΟΣΑΣ
 ΑΝΕΣΙΟ ΕΣΕΛΕΥΣΟΜΑΙ ΕΠΙΘΕΛΕΙΝ ΚΑΜΝΟΝΤΟΝ ΕΚΤΟΣ
 ΕΟΝ ΠΑΣΗΣ ΔΑΔΙΚΗΣ ΕΚΟΥΣΗΣ ΚΑΙ ΦΟΟΡΙΝ ΤΗΣ ΤΕ
 ΑΛΛΗΣ ΚΑΙ ΑΦΡΟΔΙΣΙΟΝ ΕΡΓΟΝ ΕΠΙΘΕΛΕΙΝ ΓΥΝΑΙΚΕΙΟΝ
 ΣΟΜΑΤΟΝ ΚΑΙ ΑΝΔΡΟΟΝ ΕΛΕΥΘΕΡΟΝ ΤΕ ΚΑΙ ΔΟΥΛΟΝ
 ΔΑΔΑ ΕΠΙΘΕΛΕΙΝ ΚΑΙ ΔΑΔΗ ΑΚΟΥΣ ΟΗΚΑΙ ΔΕΝ ΟΥΔΕ
 ΡΑΡΗΝΣ ΚΑΤΑ ΒΙΟΝ ΑΝΟΡΟΠΟΝ ΔΑΔΗ ΟΥΔΕ ΚΑΙ
 ΛΕΞΕΘΑΙ ΕΣΟ ΣΙΓΗΣΟΜΑΙ ΑΡΡΗΤΑ ΗΓΕΥΜΕΝΟΣ ΚΙΝΑΙ
 ΤΑ ΤΟΙΑΥΤΑ ΟΡΚΟΝ ΜΕΘΟΥΝ ΜΟΙ ΤΟΝ ΔΕ ΕΠΙΤΕΛΕΑ
 ΠΟΙΕΟΝΤΙ ΚΑΙ ΜΗ ΣΥΓΧΕΟΝΤΙ ΕΙΝΕ ΠΑΝΤΑΣΘΑ ΚΑΙ ΒΙ-
 ΟΝ ΚΑΙ ΤΕΧΝΗΣ ΔΟΣΕΑΖΟΜΕΝΟ ΠΑΡΑ ΠΑΣΙΝ ΑΝΟΡΟ-
 ΠΟΙΣ ΕΣΤΟΝ ΑΙΕΙ ΧΡΟΜΟΝ ΠΑΡΑΒΑΙΝΟΝΤΙ ΔΕ ΚΑΙ ΕΠΙ
 ΟΡΚΟΝ ΜΗ ΤΑΝΑΤΙΑ ΤΟΝΤΕΟΝ

ΥΠΟ ΔΡΟΣ Γ.Κ. ΠΟΥΡΝΑΡΟΠΟΥΛΟΥ + 11. 667

Et voici une traduction de ses dix articles³⁷⁴ :

1) Je jure par Apollon Médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, et par tous les Dieux et Déesses, les faisant juges, de respecter ce serment et ce contrat écrit, jusqu'au bout, selon mon pouvoir et ma raison.

2) Je jure de considérer celui qui m'aura enseigné cet art à l'égal de mes parents, et d'accompagner toute sa vie. Et s'il est dans le besoin, de partager avec lui, et de considérer ses enfants à l'égal de frères, auxquels j'enseignerai cet art, s'il est besoin, sans salaire ni contrat.

Les préceptes, les leçons orales et tout le reste de l'enseignement, je jure de les partager avec mes fils et ceux de mon maître et avec les disciples inscrits en même temps et soumis à la loi médicale, à l'exclusion de toute autre personne.

3) J'utiliserai les régimes pour le bien des malades, selon mon pouvoir et ma raison ; je me garderai de tout tort et de toute injustice.

4) Je ne prescrirai à personne de potion (*pharmakon*) destinée à donner la mort et ne donnerai jamais aucun conseil allant dans ce sens ; à aucune femme je ne prescrirai de traitement abortif.

5) Je garderai ma vie et mon Art purs et saints.

6) Je ne pratiquerai pas la taille de la pierre (lithotomie), laissant cette opération aux hommes spécialisés³⁷⁵.

³⁷⁴ Pour l'original grec, voir par exemple « Histoire du secret médical » de Raymond Villey (Editions Seghers).

³⁷⁵ La chirurgie était tenue pour plus ou moins subalterne « métier manuel », ce qu'elle est restée longtemps dans la suite, quand on la réservait aux barbiers.

7) Dans toute maison où j'entrerais, ce sera pour le bien du malade, me gardant de tout tort volontaire, de toute corruption et de toute entreprise amoureuse sur le corps des femmes et des hommes, libres ou esclaves.

8) Ce que je verrai et entendrai au cours des soins, ou en dehors de ceux-ci, tous ces points de la vie des gens qu'il ne faut pas divulguer, je les tairai, les tenant pour « indicibles ».

9) Ce serment, si je l'accomplis jusqu'au bout, sans jamais le violer, qu'il me soit donné de jouir d'une vie et d'un art bien réputés auprès de tous et pour toujours.

10) Si je m'en écarte en me parjurant, qu'il m'arrive tout le contraire³⁷⁶.

La géométrie du serment

Jusqu'ici, nous n'avons abordé le texte du Serment qu'à l'« état brut », qui permet déjà de prendre connaissance de sa structure arithmétique.

Mais selon les lois de la mathématique pythagoricienne, ce canevas numérique doit correspondre strictement à un tracé géométrique, qu'il va nous falloir retrouver maintenant.

Et cela ne pourra se faire qu'à partir des propriétés du Nombre 666 qui, mise à part l'Unité centrale, est le seul Nombre « directeur » du plan.

Rappelons d'abord, et avant tout autre calcul, que ce Nombre a une valeur intuitive comme hiérogramme du

³⁷⁶ Comme dans les *Bucoliques*, le dixième point est l'anticlimax du cinquième.

Cosmos, puisqu'il représente notamment l'expansion de celui-ci dans les six directions de l'espace.

C'est ce que manifeste aussi l'hexagone impliqué dans la Tétraktys.



L'hexagone de la tetraktys

Mais ce 666 a aussi des propriétés remarquables tenant à sa nature de nombre triangulaire.

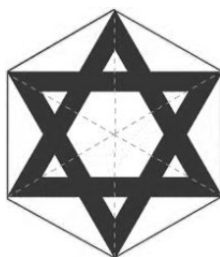
Cela signifie qu'il est la « somme pythagoricienne » de tous les éléments qui « entrent dans sa composition », c'est-à-dire des 36 premiers nombres ($1+2+3 \dots + 36 = 666$), selon la formule $\frac{n(n+1)}{2}$ (ici, 36 fois 37 = 1332, dont la moitié vaut 666)³⁷⁷.

Maintenant, si nous donnons à ces deux triangles leur figuration géométrique, de part et d'autre du Point

³⁷⁷ Ce 36 est la deuxième Tétraktys (la première, plus principielle, étant la Décade). Nombre cyclique fondamental, il figure le cercle de l'espace (360 degrés) et la mesure du temps : la précession des équinoxes (12960 ans) valant 36 fois 360.

central, nous voyons que celui du haut (ou du début) est inversé, alors que celui du bas est au contraire droit³⁷⁸.

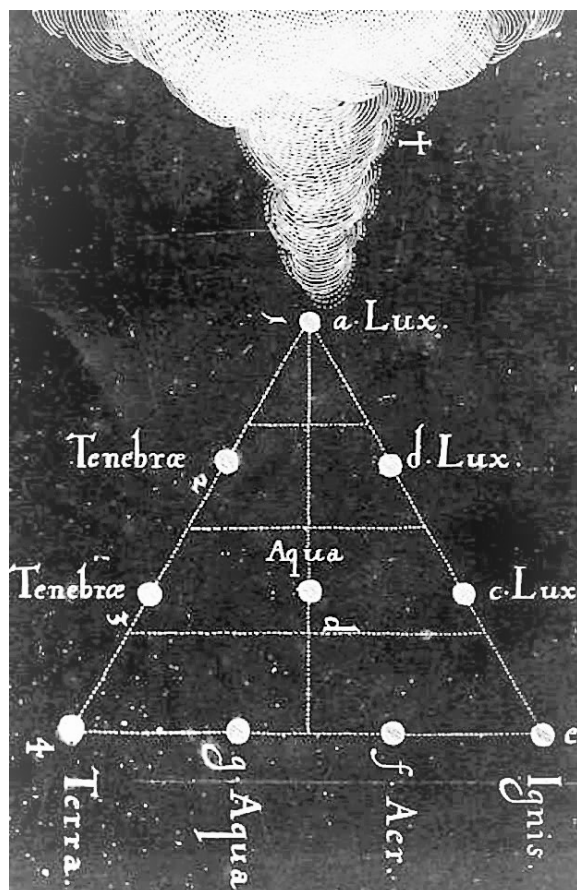
Les deux triangles sont donc opposés par le sommet, ce sommet étant l'Unité qui figure leur Principe commun³⁷⁹.



Un schéma analogue nous vient du grand alchimiste anglais Robert Fludd, qui associe ainsi la Tétraktys pythagoricienne à certaines données de la Kabbale.

³⁷⁸ Cette inversion apparaît donc dans le texte, puisque sa première ligne (la base du triangle supérieur) évoque les Dieux, alors que la dernière (la base du triangle droit) a un sens infernal, souligné par les mots « *tanantia touteôn* » (« tout le contraire de ce qui précède »).

³⁷⁹ La figure, tout en ayant le même sens fondamental, diffère donc de l'hexagramme (Etoile de David), dans lequel les deux triangles opposés sont imbriqués pour ne plus faire qu'Un.



Ce schéma montre comment la Tétraktys pythagoricienne, principe cosmologique assimilé ici à l'arbre des Sephiroth, émane de l'Infini, figuré comme inconnaissable (d'où sa couleur noire). À la base du triangle inférieur figurant notre monde, les quatre éléments alchimiques; leur synthèse, ou Quintessence, étant le point unique du sommet, dont ils émanent. Les deux côtés du triangle inférieur, dénommés « *Tenebrae et Lux* » correspondent aux piliers de « *Rigueur et de Miséricorde* » de la Kabbale.

Revenons maintenant sur le rapport existant entre ce manifeste médical et l'œuvre de Virgile.

On a vu jusqu'ici en ce dernier un représentant éminent des sciences du Nombre, avant tout comme arithméticien et géomètre, mais aussi en tant que musicien et astrologue.

Ses préoccupations politiques sont tout aussi manifestes : le rôle qu'il joue dans l'instauration de l'Empire, comme l'amitié d'Auguste et de Mécène, font de lui, fût-ce à son corps défendant, un très grand personnage du nouvel Etat.

Mais quelle est, dans tout cela, la place de la médecine ?

Selon la tradition, Virgile aurait fait dans sa jeunesse des études médicales, ce qui faisait d'ailleurs partie de toute culture humaniste³⁸⁰.

Suivant l'adage qui lie la santé du corps à celle de l'esprit, le philosophe se devait d'être aussi philiâtre (ami de la médecine).

Dans l'Enéide, c'est un certain Iapyx qui fait apparaître l'affinité existant entre la médecine et la musique.

En tant que médecin, il guérit, avec l'aide de Vénus, la blessure d'Enée, causée par une pointe de flèche, que la chirurgie échouait à extraire, en y appliquant le *dictame*, une variante de la panacée hippocratique.

³⁸⁰ Norme attestée depuis Alexandre. Encore enfant, le Macédonien fut entraîné par son précepteur Aristote à donner les "premiers soins" à ses petits camarades de jeu.

L'empereur Tibère était fêru d'automédication au point de déclarer que « tout homme de plus de trente ans qui recourt encore à un médecin ne mérite pas de vivre... » Un peu radical, certes, mais bon à retenir...



Fresque de Pompéi, maison dite « du chirurgien ».

Le médecin Iapyx guérit Enée par application de la Panacée. Sa mère Vénus, visible de lui seul, préside à l'opération. Son voile éthéré signifie, comme une mandorle, que son apparition n'est pas de ce monde.

Connaissant le caractère plus que réservé de Virgile, on ne peut s'empêcher de voir dans le portrait qu'il fait de ce personnage sympathique l'expression de quelque regret personnel, celui de ne pouvoir se livrer entièrement à la contemplation, et d'être en quelque sorte célèbre malgré lui.

Selon un témoignage ancien (Tacite, *Dialogue des Orateurs*, XIII)

*Malgré sa retraite bien défendue, ni la faveur
du prince, ni la notoriété publique ne lui firent
jamais défaut.*

A preuve, sa correspondance avec Auguste, et l'attitude du peuple lui-même :

*un jour qu'on avait récité au théâtre certains
de ses vers, l'assistance, tout entière levée, rendit*

à Virgile, qui pour une fois, faisait partie des spectateurs, un hommage quasi impérial.

Il s'en serait sans doute bien passé, car malgré les ovations (ou sans doute à cause d'elles) le poète ne montrait guère d'empressement à se montrer à Rome.

Dans une lettre répondant aux sollicitations répétées d'Auguste, il s'en explique comme suit :

Je crois bien que c'est une aberration mentale qui m'a fait entreprendre un pareil travail (l'Enéide)³⁸¹ surtout dans un moment où, comme tu le sais, s'y ajoutent d'autres études, de loin plus importantes.

A la question de savoir quelles études pouvaient être plus importantes pour Virgile que la composition de son Enéide, il n'est qu'une réponse possible : c'est le travail spirituel qui le retenait dans les communautés pythagoriciennes de Naples et de Sicile.

Le caducée hermétique

Il est impossible de détailler tous les aspects de ce symbole fondamental, puisqu'il symbolise à sa façon, tout autant que la Tétraktys, la Source et la Racine de l'existence universelle.

Sous sa forme intégrale, le Caducée présente deux serpents affrontés de part et d'autre de l'Axe central, qui figure l'Unité créatrice.

³⁸¹ Selon une légende - qui a, comme si souvent, toutes les chances d'être la pure vérité - le poète aurait passé ses dix dernières années à établir le plan de cette œuvre, et une seule à en rédiger les vers. Pour qui a pris quelque connaissance de ce plan, ces dix années préparatoires ont même dû être bien remplies. Voir à ce propos, et du même auteur « Les Mystères du Panthéon Romain ».

Les serpents en représentent donc la polarisation, sous la forme de deux ondes de même amplitude, mises « en opposition de phase », et dont le *medicus* (Médiateur) arrive ainsi à neutraliser l'activité.

Le serpent est en effet une image courante de l'oscillation universelle qui, née dans le monde subtil, engendre tous les phénomènes physiques.

Cette réalité n'est pas étrangère à nos sciences, pour lesquelles l'univers entier n'est qu'un tissu ondulatoire (et les théories quantiques à la mode n'y changent rien).

Elles ont ainsi simplement confirmé par l'expérience l'intuition fondamentale des Anciens, qui voyaient dans le monde une composition musicale, c'est-à-dire fondée toute entière sur les rythmes, et donc sur les Nombres³⁸².

Nous retrouvons là le mystérieux propos d'Héraclite :

L'Harmonie (i.e. l'équilibre) du monde est faite de tensions opposées, comme dans l'arc et dans la lyre³⁸³.

Que Guénon a éclairée en ces termes :

L'immobilité résultant de l'équilibre est le reflet, dans notre monde, de l'immutabilité (ou éternité) du Monde divin.

³⁸² Les trois paramètres de la musique : hauteur du son (fréquence), son intensité (amplitude) et sa durée (facteur temporel), sont purement numériques, ce qui permet d'ailleurs nos modernes enregistrements.

³⁸³ Ces « instruments à cordes », tous deux attributs d'Apollon (l'Archer-Musicien), ne fonctionnent que si on leur applique une certaine tension. C'est une tension du même ordre qui entretient tous les rythmes vitaux. C'est pourquoi la mort ne se définit, médicalement parlant, que par l'arrêt des alternances respiratoires, cardiaques et cérébrales (cardio- et encéphalogrammes plats).

Pour bien comprendre la notion de manifestation, même au simple sens physique, il faut réaliser que cet équilibre n'a nullement fait disparaître l'énergie figurée par les serpents, puisque celle-ci se conserve entièrement en mode potentiel.

Ceci peut donner une idée de la façon dont tous les êtres (i. e. les diverses formes d'énergie) sont contenus à l'état d'archétypes dans l'Être-Un encore parfaitement informel.

Disons en passant que c'est par un oubli de cette vérité essentielle qu'on a cru pouvoir éliminer du Caducée médical ou pharmaceutique un des deux serpents, considéré comme seul « mauvais », pour ne garder que le « bon », censé être celui de la guérison.

On peut voir là un certain déséquilibre de la médecine moderne, qui consiste trop souvent à ne plus prendre en compte l'ensemble de la réalité (et donc du patient).

D'où les réactions holistiques, qui ne datent pas d'hier.



Le Mercure Unificateur, en position polaire entre deux formes incorrectes du Caducée.
Gravure hermétique.

Passons maintenant à un autre élément du Caducée : ce sont ses ailes.

Elles symbolisent évidemment, comme dans la légende d'Icare, l'essor aventureux de l'âme vers les zones supérieures.

Cette « conquête des airs » implique la traversée du monde subtil ou « intermédiaire », c'est-à-dire du « psychisme cosmique », qui occupe tout l'espace entre *Terre et Ciel*.

L'élément propre de ce monde subtil est l'Ether, principe invisible des éléments physiques.

C'est donc à partir des éléments psychiques de son être, et non de sa composition « chimique », que l'homme a quelque espoir de s'orienter dans cet élément, renié depuis

un siècle par la physique occidentale³⁸⁴ et sans lequel pourtant l'univers n'existerait pas, faute d'un substrat homogène sur lequel puissent agir les ondes qui le structurent.

On a donc beau traiter les alchimistes et les astrologues de charlatans, c'est pourtant les meilleurs d'entre eux, et les plus anciens, qui avaient raison sur le fond. Car ne voir en l'univers, et en l'homme, qu'un agrégat de molécules, ne plaide pas pour un siècle qui se croit le plus intelligent de tous les temps. Si l'on juge l'arbre à ses fruits, qui sont de plus en plus immangeables, ce type d'intelligence ne semble pourtant pas à envier.

Enfin, pour revenir à la comparaison entre le schéma des Bucoliques et celui du Serment, ajoutons une remarque concernant le nombre 666, qui est commun aux deux.

Sa mauvaise réputation tient au fait qu'il est, dans l'Apocalypse, le nombre de la « Bête » incarnant la face obscure de la Création.

Mais dans le cas d'Hippocrate et de Virgile, on doit évidemment insister sur son sens positif.

La haute qualité du Serment suffirait à montrer que ce Nombre essentiel y représente le Principe bienfaisant (le

³⁸⁴ Et de façon tout à fait arbitraire, en engageant la physique dans l'impasse « onde contre particule ». Sans trop oser le dire, vu la puissance médiatique des dogmes relativistes, on tente encore de s'en extirper, notamment par la ridicule théorie des « supercordes », qui, entre autres prodiges, n'occuperaient pas moins de onze dimensions ! Et voilà ce qu'on nous propose à croire.

Certains ont tout de même fini par envisager l'hypothèse selon laquelle l'univers aurait un *intelligent design* dont, pour l'instant, il vaut mieux ne pas nommer l'Auteur...

Dieu Apollon), avant d'être la marque de son adversaire, le « démon solaire »³⁸⁵.

On vient d'ailleurs de reconnaître que les deux serpents sont aussi indispensables l'un que l'autre à l'équilibre universel³⁸⁶.

C'est bien pourquoi nos médiévaux ont représenté en sculpture le Diable apportant Lui-même sa pierre à la cathédrale³⁸⁷.



³⁸⁵ Si Apollon est ainsi « diabolisé » dans l'Apocalypse, cela tient au fait que, dans l'ordre exotérique, une religion nouvelle transforme en démons les Dieux de la tradition précédente. La présence solennelle d'Apollon à l'entrée du Paradis de Dante montre assez que c'est loin d'être le cas sur un plan plus intérieur.

³⁸⁶ En Chine, le Dragon Long (prononcer Lôg) est particulièrement honoré, même par le folklore, en tant qu'image du Verbe Divin (le Logos...).

³⁸⁷ Et ceci concerne aussi certains aspects « démoniques » de la Vierge universelle, qu'aucun exotériste ne peut évidemment reconnaître, et qui l'associent notamment à la Mort.

Le Printemps dans la Tradition judéo-chrétienne

Caroline Thuysbaert

*Rorate caeli desuper et nubes pluant justum ;
aperiatur terra et germinet salvatorem,
et justitia oriatur simul ; ego Dominus creavi eum.*

*Que les cieux d'en haut fassent tomber la rosée
et que les nuages pleuvent le juste ;
que la terre s'ouvre et fasse germer le sauveur,
et que la justice naisse en même temps ; moi, le Seigneur,
je l'ai créé³⁸⁸.*

Le 21 mars de chaque année, la nature, endormie et gelée par l'hiver, se réveille sous la brise printanière et vivifiante. La couleur verte, et tout l'échantillon des tons avec elle, se manifeste en terre. L'homme assiste réellement à une re-crétation tangible. Malheureusement, cette renaissance ne constitue qu'une étape du cycle inexorable des saisons, et la nature dont il s'agit n'en demeure pas moins déchue, en ce sens qu'elle ne fait naître que des êtres mortels.

Néanmoins, ce spectacle miraculeux amène l'homme attentif à réfléchir : comment l'esprit végétatif de l'air, comment le soleil entré dans le signe du Bélier peuvent-ils exercer une telle puissance ici-bas ?

³⁸⁸ Isaïe XLV, 8. Le texte latin est celui de la Vulgate.

Ce phénomène n'offre-t-il pas également une image parfaite de la régénération de la sainte Nature ?

Or, quelles fêtes juives et chrétiennes célèbre-t-on précisément autour de cette date ? La Pâque, la sortie d'Égypte, la création du monde, la visite de l'ange chez Sarah, l'annonciation, le sacrifice d'Isaac³⁸⁹, la crucifixion et la résurrection de Jésus-Christ, Pâques³⁹⁰.

Que penser de la disparité chronologique des faits mentionnés ?

Pour vous qui commentez l'Écriture sans être reliés, c'est un cas difficile. Mais nous, nous commentons l'Écriture en étant reliés et cela n'est pas pour nous une difficulté. Et selon Rabbi Johanan, « reliés » où le trouve-t-on dans la Torah ? De ce qu'il est dit : « Reliés pour toujours à l'éternité, faits en vérité et droiture » (Psaume CXI, 8)³⁹¹.

Notre article résumera chaque passage biblique, et analysera ensuite en quoi ils se rapportent tous à la création vernale.

La Pâque ou sortie d'Égypte (*Exode XII*)

Chaque famille doit immoler (שחט) un agneau (שה). On enduit les montants et les linteaux de la porte avec le sang de l'animal, au moyen d'un faisceau d'hysope. Adonaï passe cette nuit-là dans la terre d'Égypte, et frappe tous les premiers-nés, sauf ceux abrités dans une maison

³⁸⁹ Ce sacrifice est commémoré au nouvel an juif : traditionnellement, l'année solaire commence en tichri et l'année lunaire en nisan ; cf. la suite de cet article. Selon des calendriers chrétiens, la ligature d'Isaac se célèbre le 25 mars.

³⁹⁰ Dans les dictionnaires, jusqu'au XIX^e siècle, on trouve indistinctement ce mot au singulier ou au pluriel.

³⁹¹ *Talmud de Babylone*, Berakhot 10a.

magiquement protégée. Il exerce aussi des jugements contre tous les Elohim égyptiens. À la fin de cette nuit, le pharaon laisse Moïse et son peuple quitter le pays.

Nahmanide explique que la descente de Jacob en Égypte est une allusion à l'exil dans ce bas monde³⁹². La sortie de ce pays correspond donc, a contrario, à la fin de cet exil.

La création du monde ou le début de l'année

Les rabbins ne semblent pas s'accorder pour fixer le premier jour de l'année. Quatre dates sont avancées, dont les deux principales sont les équinoxes : celui de printemps (mois de nisan ; mars – avril) et celui d'automne (mois de tichri ; septembre – octobre). Les deux points de vue n'en sont en réalité qu'un. Le mois de nisan se nomme également « mois du printemps » (חַדְשׁ הָאֲבִיב) ou « tête des mois » (רֵאשׁ חֳדָשִׁים).

Selon rabbi Josué, le monde fut créé au mois de nisan. Les patriarches naquirent au mois de nisan et moururent au mois de nisan. Isaac naquit à Pâque³⁹³. Sarah fut visitée à la nouvelle année, de même que Rachel et Hanna. Joseph sortit de prison à la nouvelle année. L'esclavage de nos pères en Égypte prit fin à la nouvelle année. C'est au mois de nisan qu'ils ont été libérés, et c'est au mois de nisan qu'on va être libéré. [...]

Rabbi Josué dit, quant à lui : Comment savons-nous que le monde a été créé au mois de nisan ? Grâce au passage : « La terre produisit de la verdure, de l'herbe portant de la semence selon son espèce, et des arbres portant du fruit, etc. » (Genèse I, 12). En quel mois, en effet, la terre

³⁹² Nahmanide, ou Ramban, *Commentaire sur Genèse* XLIII, 14.

³⁹³ On pourrait continuer la phrase ainsi : « et mourut à Pâque ».

*produit-elle de l'herbe et les arbres des fruits ?
C'est bien au mois de nisan³⁹⁴.*

Cette création³⁹⁵ est décrite au début de la *Genèse* :

Au commencement, Elohim créa les cieux et la terre ; et la terre était tohou vabohou et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme ; et le souffle d'Elohim planait sur la face des eaux³⁹⁶.

Pourquoi le monde a-t-il été créé au mois de nisan ? [...] La terre était tohou vabohou [...]. C'était une terre de confusion, et le rouah Elohim planait sur la face des eaux, des eaux cosmiques bien entendu. Donc le rouah Elohim et la terre étaient séparés. On pourrait dire que la terre n'avait qu'un langage indistinct, comme l'homme ordinaire. Ce n'est pas Dieu qui parle en lui comme chez le prophète, et il a fallu que le rouah Elohim descende vers cette terre pour en faire une parole ordonnée. C'est cela la création. C'est pourquoi dans certains endroits, en certains lieux, ce rouah Elohim est appelé le Grand Architecte, parce que quand il vient, tout devient ordre dans la terre. La création, c'est donner mesure au chaos³⁹⁷.

Le rouah Elohim qui planait sur la surface des eaux, c'est l'Esprit, le vent du printemps. C'est le

³⁹⁴ *Talmud*, Roch Hachana, 11a, London, Soncino Press, 1990. Un autre rabbin utilise des arguments similaires pour prouver que l'année commence en tichri. Nous laisserons volontairement ces interprétations-là de côté.

³⁹⁵ Il ne s'agit bien évidemment pas de la création du monde extérieur biologique, dont les scientifiques modernes s'efforcent de nous fournir des explications.

³⁹⁶ *Genèse* I, 1-2.

³⁹⁷ Notes privées d'après le cours d'hébreu n° 74 d'Emmanuel d'Hooghvorst sur *Exode* XII, 2. Même si le terme de « cabaliste chrétien » s'applique en général à un ensemble d'auteurs hermétistes de la Renaissance, nous estimons que cette appellation convient parfaitement à ce cabaliste belge qui a participé à la renaissance de la Tradition renouée par son maître Louis Cattiaux.

*vent du mois de nisan, car tout a commencé au mois de nisan*³⁹⁸.

La visite de l'ange chez Sarah (Genèse XVIII, 1 à 15)

La scène se passe aux chênes de Mamré (ממרא). Trois hommes, ou anges, se rendent chez Abraham et Sarah, qui les reçoivent *dignement*, comme *il se doit* selon les lois de l'hospitalité, notamment en sacrifiant une bête à cornes (בקר, de la même racine que le verbe « visiter » et que le nom « matin »). Un des trois anges annonce à Abraham qu'il reviendra dans un an, et que Sarah enfantera un fils. Celle-ci se met à rire dans son ventre (קרר, anagramme de בקר), mais elle le nie ensuite, parce qu'elle a peur (יראה). Un an plus tard naît Isaac.

L'Annonce à Marie (Luc I, 26 à 38)

Un ange de Dieu, Gabriel, est envoyé à Nazareth, en Galilée, chez une vierge appelée Marie, fiancée à Joseph qui est issu de la maison de David. Après lui avoir dit des paroles qu'elle n'a pas comprises (« Salut, pleine de grâce, etc. »), l'Envoyé la prie de ne pas craindre (μη φοβοῦ). Elle concevra et enfantera un fils, qui recevra le nom de Jésus, et dont le règne n'aura pas de fin. L'Esprit Saint viendra sur elle et la puissance du Très Haut la couvrira de son ombre. Marie se soumet en se proclamant « servante du Seigneur » et en demandant qu'il lui arrive selon sa parole. Neuf mois plus tard, le 25 décembre, naît l'enfant Jésus.

³⁹⁸ *Idem*, d'après le cours d'hébreu n° 110 sur Genèse XXVIII, 11.

Le sacrifice d'Isaac (*Genèse XXII, 1 à 19*)

Elohim met Abraham à l'épreuve en lui enjoignant de sacrifier (עֹלָה) Isaac, son fils unique et chéri. Il doit, pour ce faire, se rendre sur une montagne indiquée par Dieu, le mont Moriah (מֹרְיָה), appelé aussi « là » (כֹּה) ou « lieu » (מָקוֹם). Après avoir laissé l'âne et les serviteurs, père et fils avancent vers ledit endroit : le premier porte le feu et le couteau, le second le bois. Isaac s'étonne de ne pas voir l'agneau (שֶׁה) du sacrifice, mais son père lui assure que Dieu y pourvoira. Au moment fatidique où le géniteur va égorger (שָׁחַט) son fils, un ange d'Adonaï lui commande, depuis les cieux, de ne pas toucher l'enfant. Abraham, en se retournant, voit un bélier (אֵיל) et le sacrifie. S'ensuit un serment proféré par l'ange : Abraham est béni, lui et sa descendance.

Isaac a, quant à lui, aussi été tué, selon les rabbins, et il ressuscite immédiatement après.

La crucifixion de Jésus-Christ (*Jean XIX, 16 à 37*)

Condamné à être crucifié, Jésus se rend, en portant sa croix (σταυρός), au Golgotha ou Lieu du Crâne. Sur l'instrument de son supplice est suspendu l'écriteau « INRI », et à ses pieds se tiennent Marie, Marie Madeleine, et Jean. Vers la fin de son agonie, Jésus dit qu'il a soif, et on lui apporte, sur une branche d'hysope, une éponge imbibée de vinaigre. Suite à cela, il dit : « c'est accompli », et en inclinant la tête, il remet son souffle entre les mains du père.

Quelques points communs

Outre le fait que le Talmud lui-même, cité *supra*, associe les quatre premiers récits, on peut souligner d'autres similitudes.

Le résultat

À l'issue de chaque aventure, une naissance se produit ou s'annonce : le début de la vie en terre promise, c'est-à-dire la fin de l'exil mortel, la renaissance de la nature, l'assurance de la venue d'Isaac-le-Rire ou de Jésus, la résurrection de ces deux derniers. Une promesse est faite, et une bénédiction donnée.

L'animal en jeu

À quatre reprises, on mentionne un animal sacrifié : l'agneau lors de la sortie d'Égypte, le veau préparé pour les anges en visite, le bélier tué sous Isaac, l'*agnus dei* (image de Jésus-Christ).

Toutes ces bêtes appartiennent à la famille des bovidés, mammifères à cornes.

L'agneau se rapporte du reste tant à Jésus-Christ qu'à Israël : « voici l'agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde »³⁹⁹ ; « Israël est un agneau dispersé »⁴⁰⁰.

Le bélier, quant à lui, est le dieu des Égyptiens, ou la constellation astrologique du même nom.

Le mouton, c'est le signe astrologique du Bélier, car c'est sous le signe du Bélier que doit commencer le grand œuvre. Le signe du Bélier représente la grande déesse des Égyptiens : Isis.

³⁹⁹ Jean I, 29.

⁴⁰⁰ Jérémie L, 17.

On prétendait qu'Isis donnait la prophétie. Il y avait un pharaon, Bocchoris, qui était devenu prophète et il prétendait qu'il avait reçu le don de prophétie d'un bélier. La nuit où les Hébreux ont dû partir d'Égypte, ils ont mis du sang sur leur porte et ils ont sacrifié un agneau, un bélier, et Nahmanide, un grand maître de la cabale, disait : « En réalité, ils ont sacrifié l'Elohim des Égyptiens ». Ils ont fait descendre sous le signe du Bélier la grande dame Isis, qui est devenue leur force à eux. Cela veut dire qu'ils ont fait descendre l'Elohim de l'Égypte, qui était Isis, et se sont servis de cette force pour vaincre les Égyptiens et pour sortir d'Égypte, car c'est une force magique en quelque sorte. C'est toujours un problème de magie. Et nous aussi, si nous voulons sortir de ce monde, nous devons abaisser l'Elohim des Égyptiens, comme dit Nahmanide, et nous servir de cette force, la dame Isis, qui est la force du printemps, la force qui fait tout végéter et croître, c'est la force de Pâques⁴⁰¹.

L'Elohim de l'Égypte, c'est Isis. Il fallait qu'ils fissent descendre Isis pour l'immoler sur la souche d'Osiris qui est le Dieu mort, et Isis est la déesse vivante qui le ressuscite. C'est-à-dire : Saisissez-vous du dieu des Égyptiens, Isis, et abaissez-la !⁴⁰²

Le bélier est lié au feu

En astrologie, le Bélier est un signe de feu. Étymologiquement, le feu est lié à la purification (du grec πῦρ, « feu »). Or, à l'occasion de ces six fêtes, la renaissance se voit précédée par une épuration : les Israélites sont débarrassés de l'impureté de l'exil égyptien ; le printemps rejette la corruption de l'hiver ; Marie connaît l'immaculée

⁴⁰¹ Notes privées d'après le cours d'hébreu n° 61 d'Emmanuel d'Hooghvorst sur *Exode* VII, 19.

⁴⁰² *Idem*, d'après le cours d'hébreu n° 81 sur *Exode* XII, 2.

conception ; Isaac doit subir l'holocauste ; la croix de Jésus est surmontée de l'écriteau INRI (*Igne Natura Renovatur Integra*⁴⁰³).

*Isaac devait en réalité tout simplement être purifié par le feu INRI. Ce feu est représenté par le bélier. C'est pour cela que Louria, qui a commenté ce passage, disait qu'il avait réellement été sacrifié, sous-entendu par le feu de purgation, et qu'il ressuscitera. Les chéris sont choisis pour être détruits par INRI, le feu de régénération des élus du Seigneur*⁴⁰⁴.

Le bélier est lié à l'eau

Le pythagoricien Publius Nigidius Figulus (I^e siècle avant J.C.) qualifie le bélier de « guide de l'eau », puisque cet animal permet de découvrir des sources d'eau dans le désert. Cette eau vient humecter et vivifier ce qui a été brûlé par le feu.

*Comme la rosée change la terre morte en prairies pleines de fleurs odorantes, ainsi la grâce céleste fait refleurir nos cœurs desséchés et brûlés*⁴⁰⁵.

L'hébreu et le grec amènent à un autre constat très intéressant : les mots « rosée » et « agneau » sont liés, respectivement טל et טלה ; ἔσση a le même double sens.

L'immolation d'un bélier est une image de ce qui est dans le ciel, ce mystère de la force du bélier qu'Abraham a saisie, qu'il s'est appropriée. À partir de ce jour, la porte a été ouverte pour tous les justes, pour tous ceux qui voulaient arriver en

⁴⁰³ « Par le feu, la nature entière est renouvelée ».

⁴⁰⁴ Notes privées d'après le cours d'hébreu n° 156 d'Emmanuel d'Hooghvorst sur Genèse XXXIX, 8.

⁴⁰⁵ « Le Message Retrouvé », XXI, 72', dans Louis Cattiaux, *Art et hermétisme [Œuvres complètes]*, Beya n° 4, Grez-Doiceau, 2005, p. 253.

présence du Seigneur. Qu'est-ce que cette force du bélier, où se trouve-t-elle, et comment se manifeste-t-elle ? Dans l'enseignement physique, naturel, des maîtres de l'alchimie, on parle précisément des trois mois de l'année où le disciple doit recueillir la rosée, et ces trois mois vont de l'équinoxe du printemps au solstice d'été. Il y a, à ce moment, dans l'air, une force végétative qui fait revivre toute la nature. Les cabalistes emploient d'une manière mystérieuse cette force du bélier pour en produire une concentration extraordinaire qu'on appelle en termes d'alchimie la pierre philosophale, dont le mystère se transmet cabalistiquement, c'est-à-dire de maître à disciple. Or cette force se manifeste au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier, quand il passe sur le point vernal. La force du bélier, l'Elohim des Égyptiens, se manifeste quand nous quittons l'hiver pour passer dans le printemps et que nous voyons végéter toutes les semences. Or remarquez que dans les mystères chrétiens, l'Annonciation se célèbre en mars. Marie reçut alors la visite de l'ange, de Zeus hospitalier. Vous voyez que ce mystère du bélier n'est pas un enseignement coupé de la réalité des choses naturelles. Derrière lui se cache un immense mystère que nous devons nous efforcer de retrouver et de connaître, si nous voulons un jour parvenir au mystère de notre régénération⁴⁰⁶.

Or, qui a dit, lors de sa passion, « j'ai soif » ? C'est Jésus sur la croix⁴⁰⁷.

Le caractère de sécheresse et d'humidité joue un rôle important. Jésus sur la croix a dit : sitio, « j'ai soif ». C'est le dessèchement de l'homme charnel avant la résurrection. L'humidité est rendue par les saintes femmes qui oignent le corps

⁴⁰⁶ Notes privées d'après le cours d'hébreu n° 67 d'Emmanuel d'Hooghvorst sur Genèse XXII, 1.

⁴⁰⁷ Jean XIX, 28.

au moment de la mise au tombeau, en vue de la résurrection. La femme est toujours en rapport avec le volatil, c'est-à-dire l'eau, la rosée. C'est aussi l'image de la Mater dolorosa de la liturgie catholique, qui pleurait sur son enfant⁴⁰⁸.

Sarah, elle aussi, ressemblait à un arbre sec et stérile, avant la visite de l'ange fécondant. L'humidité céleste lui a permis d'enfanter et d'allaiter.

Un sacrifice

Le don du ciel ne descend que lorsque l'en bas offre quelque chose :

C'est par l'incitation de ce qui est en bas que se produit l'attirance de ce qui est en haut. Il n'y a pas d'incitation à descendre sans une aimantation venant d'en bas. Les bénédictions qui viennent d'en haut ne peuvent se produire que dans la mesure où il y a quelque chose pour les recueillir. Elles ne viennent pas dans un lieu vide où il n'y a rien⁴⁰⁹.

Deux verbes hébreux signifiant « sacrifier » y font d'ailleurs allusion. Le premier, עָלָה, signifie proprement « faire monter ». L'émanation du sang frais (ou aussi par exemple : la fumée de l'encens) monte de terre pour faire descendre la foudre, la *baraka* du ciel. Le second, קָרַב, a les sens de « approcher une chose de l'autre », « s'attacher ».

Mais le sacrifice consenti par l'homme n'est rien en comparaison de celui de Dieu :

⁴⁰⁸ Notes privées d'après le cours d'hébreu n° 60 d'Emmanuel d'Hooghvorst sur Genèse XXI, 1.

⁴⁰⁹ Zohar, *Lekh Lekha*, édition de Achlag, I, 88a, § 261 e.s.

*Nous croirons faire un sacrifice en renonçant au monde pour nous tourner vers Dieu. Ensuite, nous comprendrons que c'est le Seigneur qui se sacrifie en se tournant vers nous*⁴¹⁰.

Cette offrande est la condition pour que la création s'opère.

*Lorsque Dieu commande aux patriarches de lui offrir les prémices de leur troupeau, il commande en vérité le sacrifice, car Israël est appelé les prémices de sa récolte. Ainsi Berechit bara Elohim peut se traduire par : « Pour les prémices de sa récolte Dieu créa ». Si ce n'avait pas été pour Israël, Dieu n'aurait pas créé. Et quand a-t-il créé ? Il a créé le monde lors du sacrifice. C'est bien pour dire que la création du monde telle que nous l'imaginons en lisant la Genèse est une erreur. La vraie création, c'est l'homme, c'est Isaac au moment du sacrifice. Nous verrons que, lorsqu'il a été sacrifié, il est ressuscité : voilà la création du Messie*⁴¹¹.

Cette étape marque donc le commencement de tout l'œuvre, et le reste se fera de lui-même.

*Il ne nous appartient pas de couper le bois mort qui encombre le grand arbre de vie planté dans le monde. Le sang nouveau qui vient du ciel en sacrifice saint fera reverdir ce qui est demeuré vivant, et le bois mort tombera de lui-même*⁴¹².

Les anges

Un envoyé intervient dans chaque récit : Adonaï donne les injonctions à Moïse qui les communique au peuple ; un homme-ange annonce à Abraham la grossesse

⁴¹⁰ « Le Message Retrouvé », XX, 17, dans Louis Cattiaux, *op. cit.*, p. 231.

⁴¹¹ Notes privées d'après le cours d'hébreu n° 76 d'Emmanuel d'Hoogvorst sur Genèse XXII, 8.

⁴¹² « Le Message Retrouvé », XXV, 31, dans Louis Cattiaux, *op. cit.*, p. 294.

de Sarah ; Gabriel rend visite à Marie ; l'apparition d'un ange permet à Abraham de voir, en se retournant, un bélier et de le sacrifier.

L'ange de Dieu est celui qui transmet ; c'est le sage dans sa nature angélique, l'adepte. Lui seul possède le pouvoir de féconder et de ressusciter.

On notera que la tradition musulmane identifie à Gabriel – Jibril non seulement l'ange qui arrête le bras d'Abraham prêt à tuer son fils, mais aussi un des trois hommes qui rendent visite au patriarche et à sa femme.

Le lieu

Les péripéties des héros ne prennent pas place n'importe où : à la sortie de l'Égypte, près des chênes de Mamré, à Nazareth en Galilée, sur le mont Moriah, au Golgotha ou Lieu du Crâne.

La diversité des noms pourrait susciter, chez certains, l'envie de faire du tourisme pour retrouver des traces historiques et archéologiques d'événements ayant eu lieu une fois dans l'histoire de l'Humanité. La démarche hermétique, plus probante, est, quant à elle, universelle et particulière à la fois. La destination touristique du candidat à la bénédiction ne dépend pas d'un choix sur catalogue, mais bien d'indications données d'En Haut. Que l'homme se garde donc du *sightseeing* profane et de ses agences lucratives, pour appeler de tous ses vœux l'Agent Tout-Puissant du voyage initiatique totalement gratuit, même s'il se fait au prix de sa vie !

L'étymologie des toponymes (Mamré, Moriah, Nazareth, Galilée, Golgotha) fournit des clefs de compréhension : le lieu du véritable sacrifice inspire une crainte (מורא) et une vision (ראיה), il est amer (מר) ; il se rapporte à la parole (אמר) et recueille une goutte de Iah (יה-)

מר)⁴¹³ ; là pousse un bourgeon, un rejet (נצר) ; on y arrive à la suite d'un roulement (גלגל), pour s'y redresser (racines קום et στα des mots « lieu » et « croix »).

Qu'est-ce que le lieu ? La sortie d'Égypte, c'est trouver le lieu. C'est cela la Pâque. C'est le lieu de la Torah car, disent les maîtres, la divinité est cachée en un lieu secret. Pour se faire connaître, Dieu a choisi un certain lieu : c'est là que la Torah est donnée à Israël. À partir de ce moment, il resplendit sur toute la terre par sa Torah. Voilà la notion de lieu dans le judaïsme : c'est le lieu de la manifestation, de la Torah, de la berakah, et du don de l'alliance (berit). Ainsi est-il dit : « Avant la fête de la Pâque, Jésus, qui savait que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde auprès du Père... » (Jean XIII, 1). L'évangéliste a voulu par là signifier le lieu qui est la sortie de l'exil, et cette sortie est le don de la Torah. C'est pourquoi le Verus Israel n'a pas de lieu en ce monde, puisque son lieu est le maqom⁴¹⁴.

Le rôle du bois

Le bois sert de support au sacrifice d'Isaac et à celui de Jésus-Christ. Joseph, l'époux de Marie, travaille cette matière, la ὕλη, puisqu'il exerce le métier de charpentier⁴¹⁵. Marie n'est-elle pas cette matière fixe qui permet à l'Esprit Saint d'être cloué ici-bas⁴¹⁶ ?

⁴¹³ On peut y voir une allusion à Marie : elle est amère, et un hymne catholique adressé à elle dit : *ave maris stella*, « salut, étoile de la mer », parfois orthographié : *ave maris stilla*, « salut, goutte de la mer ».

⁴¹⁴ Notes privées d'après le cours d'hébreu n° 73 d'Emmanuel d'Hooghvorst sur *Genèse XXII*, 2.

⁴¹⁵ *Matthieu XIII*, 55.

⁴¹⁶ Ne peut-on pas voir dans *materia*, *Mater ia*, « la mère de Iah » ?

La force du bélier est créée lorsqu'elle trouve une matière à laquelle elle puisse s'adapter grâce au sacrifice⁴¹⁷.

Il faut prendre [le mercure] dans son état le plus indifférencié et l'unir à la seule chose qui soit réellement de sa propre nature. Voilà tout le secret de l'alchimie.

Il faut donc trouver l'aimant avec lequel, lorsqu'il se mêle à lui, il demeure pur. Ceci nous est montré de manière théologique par le mystère de la Vierge Marie. Cette dernière étant le fixe (ou contenant en elle le fixe) de l'Esprit Saint, qui (sur le plan théologique) correspond au mercure de la physique hermétique⁴¹⁸.

La croix en bois est parfois appelée crucibule, ou creuset, qui s'apparente peut-être à l'athanor ou au vase des philosophes. Or, dans les litanies chrétiennes à la Vierge, celle-ci est qualifiée de « vase », « tour », « arche » et « maison ».

Les croix, en chymie vulgaire, sont des caractères qui indiquent le creuset, le vinaigre et le vinaigre distillé. Mais en fait de science hermétique, la croix est, comme chez les Égyptiens, le symbole des quatre éléments. Et comme la pierre philosophale est, disent-ils, composée de la plus pure substance des éléments grossiers, c'est-à-dire de la substance même des éléments principes, ils ont dit in cruce salus, « le salut est dans la croix »⁴¹⁹ ; par similitude du salut

⁴¹⁷ Notes privées d'après le cours d'hébreu n° 80 d'Emmanuel d'Hooghvorst sur *Genèse XXII*, 13.

⁴¹⁸ Notes privées d'après les dires d'E. d'Hooghvorst du 9 mars 1974.

⁴¹⁹ On peut paraphraser ainsi : *In virgine salus*, « le salut est dans la Vierge » après la visite de Gabriel.

de nos âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ attaché sur l'arbre de la croix⁴²⁰.

Il n'y a jamais eu d'enfants de Dieu sans croix. [...] Car la croix est le caractère divin, le sceau de l'agneau immolé depuis le commencement du monde, le Tau, ou la marque du poteau, ou gibet sacré, dont sont marqués les 144 000. [...] Si la croix est la marque de distinction des élus, elle doit être aussi la marque de miséricorde divine ; oui même la marque de l'amour divin : car si Dieu châtie par la croix ceux qu'il aime, le châtiment par la croix est par conséquent une marque de son amour⁴²¹.

Conclusion

Les mystères juifs et chrétiens célébrés au début du printemps symbolisent la création de l'Homme nouveau, du Christ. Celle-ci s'opère après une mort au monde, un sacrifice, une crainte, et grâce à l'action d'un adepte. Il raconte une histoire tellement *verte*⁴²² qu'elle fait même se redresser un mort, l'Osiris momifié. Le ressuscité voit alors toute la Sainte Nature *reverdir* avec lui.

Cependant, tous les exemples cités *supra* ne présentent aucun intérêt pour l'homme, s'il ne les vit pas en lui-même, si le mystère n'est pas actualisé en lui *hic et nunc*.

Pour renouer avec cette chaîne d'or, il faut espérer trouver un jour, ou plutôt une nuit, le lieu presque

⁴²⁰ A. J. Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique*, Archè, Milan, 1980, s.v. « croix ».

⁴²¹ Douzetemps, *Le Mystère de la croix*, Sebastiani, Archè, Milan, 1975, pp. 29-30. Notons que Marie est appelée « confiture des croix » par Grignon de Montfort (*Traité de la vraie dévotion à la Vierge Marie*, n° 154).

⁴²² Le mot latin *viridis*, « vert », est lié, entre autres, à la force mâle, *vis*, au mouton, *vervex*, et au printemps, *ver*.

inaccessible du « Diable Vauvert » (terrifiant à en croire son nom⁴²³) où on sera mis en contact avec le vent *vert* qui se coagulera en une émeraude *verte*.

Faut-il solliciter l'aide d'En Haut de manière acharnée, patiente, audacieuse, douce ? Ne faut-il pas tambouriner à la porte du ciel, nuit et jour, jusqu'à ce qu'on ouvre⁴²⁴ ?

Les juifs ont travaillé à leur sortie en accord avec cet esprit végétatif dont parlent aussi les maîtres de l'alchimie : c'est le mercure vulgaire. Pourquoi vulgaire ? Parce que tout le monde en profite, et il se répand dans la nature au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier. Vous sortirez d'Égypte au printemps, dit Moïse. Il ne s'agit pas d'assister passivement à l'action du printemps, il s'agit de se mettre en harmonie par son action avec les œuvres de cet esprit⁴²⁵.

Puissions-nous expérimenter ce printemps et cette ré-création !

Le Seigneur s'étant mis à couler en moi, nous chantâmes ensemble une petite chanson, comme fait le vent dans les feuilles naissantes un matin de printemps⁴²⁶.

⁴²³ Le mois de Mars est celui du dieu de la guerre. Peut-être faut-il subir une lutte avant d'être digne de rejoindre ce Lieu.

⁴²⁴ *Luc XVIII*, 1 à 8.

⁴²⁵ Notes privées d'après le cours d'hébreu n° 75 d'Emmanuel d'Hooghvorst sur *Exode XII*, 2.

⁴²⁶ « Le Message Retrouvé », XXIII, 28, dans Louis Cattiaux, *op. cit.*, p. 274.



La Médecine cabalistique de la charité chrétienne

Stéphane Feye

*Christ a laissé à ses disciples connus la garde
de sa parole sainte, mais il a aussi laissé à ses
disciples secrets la garde de sa parole sage⁴²⁷.*

On ne sait si c'est la chute de Constantinople et de l'empire romain d'Orient qui a fait souffler un vent nouveau en Occident, ou si d'autres causes ont permis le phénomène, mais toujours est-il qu'au XV^{ième} siècle, Pélagius, l'Hermite de Majorque, enseignait dans son *Anacrise*⁴²⁸ comment recevoir la communication de son bon ange gardien. Il a eu pour disciple Libanius le Gaulois, qui fut le maître du fameux abbé Trithème. C'était une époque où le feu ne s'éteignait pas, tant celui de la gnose que celui, hélas, de la jalousie aveugle et meurtrière : Ficin, Reuchlin, Khunrath, Agrippa, Pic de la Mirandole, Paracelse, etc. ont bénéficié en commun de la recherche, voire de la possession de la *prisca philosophia*, c'est-à-dire de la connaissance des secrets transmis depuis Adam, et ils ont aussi, ce qui ne rate jamais, subi la persécution de ceux qui auraient dû, au contraire, se montrer fraternels, puisque disciples officiels du Christ, de celui qu'on appelle, à bon droit, le nouvel Adam...

⁴²⁷ Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXV, 50'

⁴²⁸ *L'Anacrise*, publié par Robert Amadou, Cariscript, Paris, 1988.

C'est qu'il y a bien deux sortes de disciples : ceux qui écoutent l'extérieur, et ceux qui connaissent l'intérieur.

Mais la chose n'est pas si simple, car méditons ce que dit le docte Vigenère :

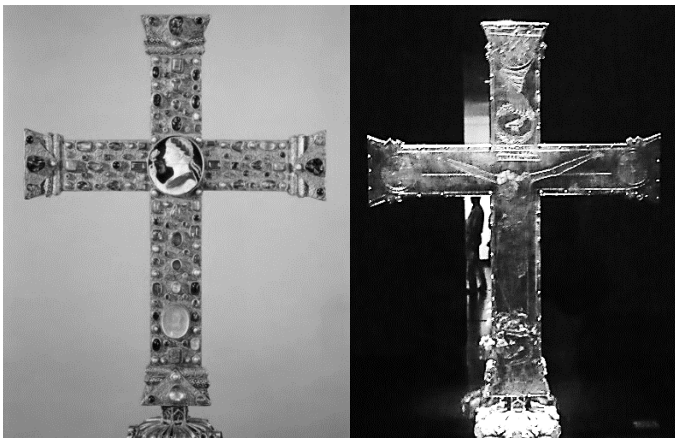
*... et la loy escrite [est bien plus sublime] que celle qui fut dictée de bouche, qui n'est qu'une escorce ou escaille de l'autre ; en semblable l'escriture doit aussi estre plus excellente que la parole ...*⁴²⁹

L'une est comparée au soleil, et l'autre à la lune. On ressasse d'ailleurs couramment ce dicton :

Le silence est d'or ; la parole est d'argent.

On remarquera que le calice du Saint Sacrifice de la messe chrétienne, est en *or* à l'intérieur, et en *argent* à l'extérieur. Les clercs devraient se demander pourquoi.

Considérons, de même, l'étonnante croix de Lothaire conservée à Aix-la-Chapelle.



⁴²⁹ Blaise de Vigenère, *Traité des Chiffres...* , p. 33 b, Paris, 1586, réimpr. Trédaniel, Paris 1996.

Comme le Mercure des Philosophes, elle est double : d'un côté le crucifix en **argent** laisse entendre la souffrance et la compassion ; de l'autre côté en **or** et en pierreries, apparaît, brillante et victorieuse au centre de la croix, l'effigie solaire de l'empereur romain couronné du laurier de la prophétie. Le laurier, en effet, babille lorsqu'il est mis en contact avec le feu, dit Porphyre⁴³⁰. Or, traditionnellement, l'Église lunaire et nocturne, a reçu (telle la lune) son pouvoir de l'Empire solaire et diurne, de par le fameux édit de Milan. Quand le coq chante, Pierre doit pleurer en reconnaissant le Seigneur qu'il a renié pendant toute la nuit de l'histoire. Ces mystères, bien sûr, font allusion à une histoire sacrée qui peut être actuelle, et pas seulement à la succession des événements du monde déchu...

Au XX^{ème} siècle, Louis Cattiaux inaugure par son *Message Retrouvé* la réunion historique de la gnose et de la foi.

Or, dès le mouvement généreux et chaleureux de la Renaissance, avec sa poussée cabalistico-alchimique, on aurait pu croire que l'Âge d'Or s'installait pour longtemps sur nos terres. L'histoire a démontré l'inverse. La sève s'est tarie très rapidement, le rationalisme s'imposant comme un étouffoir tout-puissant avec les Descartes, Mersenne, Rousseau et, plus tard, Bourdieu, etc., sans oublier Lavoisier. Avec beaucoup d'humour, le remarquable Samuel Wolsky traite ce dernier de *souffleur de génie* que Dieu aurait envoyé, tel Jésus-Christ, pour chasser du temple hermétique les marchands et les profanes menaçant de nuire à la Sainte Science. La comparaison s'arrête là, car Jésus avait employé le fouet en restant, lui, dans le temple. Lavoisier, au contraire, a quitté le temple en alléchant et en entraînant avec lui la majorité des

⁴³⁰ Porphyre, *Peri Agalmatôn*, 8.

humains, pour qu'ils oublient l'alchimie et s'adonnent à une industrie non transmutatoire, mais plus lucrative et profitable à l'homme charnel⁴³¹.

Quoi qu'il en soit, la Sainte Science demeure ce qu'elle a toujours été, quelles que soient les périodes noires de l'histoire où les grossiers dominent en essayant d'en effacer les signes publics...

⁴³¹ Cf. *ARCA-Revue du Nouveau Monde*, p. 14. www.arca-librairie.com

PARACELSE

Les Dix Archidoxes
Paracelse

LES DIX
ARCHIDOXES



AVEC LES
COMMENTAIRES
DE
GÉRARD DORN

Introduction,
traduction
et notes de
Stéphane Feye

Editions Boga

Le texte que nous présentons ci-dessous enseigne la liaison nécessaire entre la **sagesse divine** et la **médecine**. En le lisant, on est obligé de se rappeler les performances médicales de Jésus, exemple de charité à imiter. Il y a là de quoi réformer nos jugements sur cette médecine tellement oubliée aujourd'hui. Elle a cependant sollicité nos ancêtres à la Renaissance.

Paracelse, en effet, a fait se déchirer pour ou contre lui non seulement l'Allemagne, mais une bonne partie de l'Europe. Ses guérisons miraculeuses ont suscité l'admiration, la reconnaissance, mais également les calomnies les plus odieuses. Beaucoup de médecins ont aussi tenté de s'emparer de ses connaissances, mais en le déblatérant lui-même. Or, ce que nous nions ne peut nous appartenir ; c'est une loi de l'Univers.

Il est vrai, du reste, que son œuvre volumineuse faisait peu de concessions aux profanes. La chose pourtant n'est pas nouvelle : déjà, au VIII^{ième} siècle, Ja'far al-Sâdiq, le maître de Jâbir ibn Hayyân (Geber), reproche à son disciple que parmi ses livres,

...il en est qui sont écrits sous la forme de l'allégorie, (...) d'autres sous la forme des traitements des maladies, que seul le savant averti comprend. D'autres encore sous la forme de [traités sur] les étoiles, avec des observations et des comparaisons, qui contiennent l'œuvre, et dont seul [le savant] accompli peut tirer quelque chose, lui qui n'a pas besoin de tes livres⁴³².

On peut dire exactement la même chose du grand Paracelse, à tel point que même ceux qui devraient être les plus avertis n'hésitent pas à affirmer péremptoirement et

⁴³² Cf. Sébastien Moureau, *Le De anima alchimique du pseudo-Avicenne*, vol. I, p. 128. Sismel Edizioni del Galuzzo, Firenze, 2016.

aveuglement que ses travaux médicaux ou astronomiques n'ont rien à voir avec les travaux hermétiques⁴³³.

Ceux qui ont expérimenté, au contraire, pensent comme le maître de Geber. Ils savent que le grand docteur, surnommé **le Philosophe et Médecin Trois fois très Grand**, comme s'il était Hermès en personne, a disséminé et caché son secret dans tous ses écrits. Ils méritent donc d'être, suivant le vœu de EH, redécouverts et étudiés en profondeur.

Heureusement, pour élucider Paracelse, il y a Gérard Dorn (1530-1584). Il l'a non seulement traduit de l'allemand en latin, mais expliqué admirablement. C'est le cas notamment pour *Les dix livres des Archidoxes*, qu'il publie et commente livre par livre, toujours en latin. Les deux textes (celui de Paracelse et celui de Dorn) viennent de paraître en vis-à-vis dans ma traduction française chez Beya Editions⁴³⁴.

En voici un petit avant-goût. Le texte de Dorn étant plus facile à comprendre que le texte même de Paracelse, c'est lui que nous choisirons plutôt ici. Le passage est tiré de l'édition de 1584⁴³⁵. Nous indiquons les pages de cette édition au cas où un lecteur voudrait consulter l'original.

*

⁴³³ Cf. les publications sur Paracelse en français chez Beya Editions n°s 13, 14, 16, 17 et 19.

⁴³⁴ Paracelse, *Les Dix Archidoxes, avec les commentaires de Gérard Dorn*, Beya, Grez-Doiceau, 2018.

⁴³⁵ *Commentaria in Archidoxorum libros X D. Doctoris Theophrasti Paracelsi ...* FRANCOFORTI M D LXXX IIII.

COMMENTAIRE DU PREMIER LIVRE DES ARCHIDOXES DE PARACELSE

18 (...) Dès lors, sache, ami lecteur, pourquoi Paracelse a voulu intituler le premier livre de ses *Archidoxes* : ***Le Mystère du Microcosme***.

Il faut, en effet, l'entendre de manière double :

– par une raison surnaturelle, à partir de l'image de Dieu dont l'homme a été fait participant, pour lui permettre d'atteindre l'intellect et la connaissance de toutes choses, de par la lumière (*lux*) éternelle.

– par une raison naturelle d'autre part, grâce à laquelle, par ce même savoir il pût connaître aussi les forces du firmament et de tout son ornement dérivées par influx et se cachant en lui-même et dans le grand monde, en même temps que le domicile qui a reçu ces mystères.

C'est bien sûr de ce dernier qu'il possède le savoir de l'infirmité terrestre.

Du moyen, il possède celui de la santé céleste et firmamentale, et de l'incorruptibilité, ou plutôt de la durabilité.

19 Mais du premier, il possède celui de l'éternité céleste⁴³⁶. C'est de cette dernière, de même, que dépend la pleine connaissance de la Théologie, de la Justice, de la Médecine et du vrai, ainsi que [le fait de savoir] que les **mystères de la nature** ne sont rien de plus que la vie naturelle des hommes, tout comme nous n'avons à imiter que les choses que l'on peut savoir et atteindre venant de

⁴³⁶ Ici est clairement établie la distinction entre l'éternité divine et l'incorruptibilité (ou immortalité) céleste ou firmamentale, très souvent confondues. Si l'on nous permet un exemple d'explication : le feu est éternel. La flamme d'une lampe à huile, elle, peut être immortelle, si on ne l'éteint pas et si on la recharge perpétuellement d'huile.

Dieu à travers son verbe, en tant que provenant du bien éternel.

Par ces paroles Paracelse semble vouloir dire que c'est surtout de deux sources que tous les arts et les sciences dérivent :

* La première étant l'intellect, c'est-à-dire les **sens intérieurs**, ou *mens*, d'où dérivent la profession même de la Théologie et de la Jurisprudence. Elles doivent consister dans la paix et la justice, puisqu'il est enseigné de par le verbe de Dieu que c'est dans le Christ que la paix et la justice se sont mutuellement embrassées et s'embrassent. C'est cela même qu'il convient aussi à nous, Chrétiens, d'imiter d'après le précepte du sublime docteur qui a observé cette profession en lui-même en notre faveur et pour notre salut.

* De la deuxième source, c'est-à-dire des **sens extérieurs** (mais avec l'aide des sens intérieurs⁴³⁷) provient, dit-il, la connaissance de la Médecine véritable, par l'art spagyrique, c'est-à-dire par la manifestation de l'occulte dans les choses naturelles desquelles on prépare une médecine incorruptible, et par l'examen de la **concordance** que possède le *spiritus* de vie de l'homme et son véhicule également incorruptible, avec ladite médecine.

En effet, cette substance firmamentale de vie, que possède ce ciel de par la vie éternelle ou lumière (*lux*), fournit cette vie naturelle non seulement aux hommes, mais aussi à toutes les choses naturelles. C'est sur cette **concordance** que les médecins adeptes ont fondé leur médecine spagyrique et adepte.

⁴³⁷ Deux traductions sont ici possibles : les sens intérieurs leur venant en aide ou [les sens extérieurs] venant en aide aux sens intérieurs.

Donc, c'est dans les deux sources dont on vient de parler, et dans chacune d'elles, que nous possédons une connaissance vraie et parfaite de tout le vrai, uniquement lors de l'acquisition qui est donnée depuis les supérieurs par le donneur des lumières (*Lumen*), c'est-à-dire des véritables connaissances.

Ici, lecteur, **20** je voudrais que tu te rappelles ce que j'ai écrit dans mes différents livres, principalement dans *La Lumière physique de la nature*, à propos du second degré philosophique, ou connaissance, tenant son avancement d'un premier degré semblable, à savoir de l'étude.

L'auteur enferme et détermine la connaissance uniquement dans ce qui nous a été révélé par Dieu dans et par son verbe. Voilà pourquoi il dit que ce sont ces choses-là que nous devons imiter, et non d'autres qui, aux hommes, paraissent honnêtes, pieuses, et nécessaires, alors qu'elles ne sont que de purs blasphèmes contre Dieu introduits par le diable, et qu'on fait avaler de force aux hommes par des opinions.

Il expose donc les mystères comme triples :

- Certains, dit-il, sont ceux de la médecine, entendons de la médecine commune et superficielle, administrée avec les corruptions de ses corps et enseignée aux cours dans les Universités. Ce sont, comme on l'a dit plus haut, des *mystères entravés* et emprisonnés.

- Ceux qu'il enseigne en second lieu ont bien plus de prestance : on doit les extraire des corps par l'art spagyrique ; ils ont été rendus *libres de leurs entraves* et peuvent agir librement dans tout ce qu'on objecte à leur concordance, sans le moindre empêchement.

- En troisième lieu, il place le *mystère éternel* de la béatitude après cette vie. À son sujet, nous ne pouvons, comme pour les deux autres qui précèdent, avoir d'autre

fondement que ce qui nous est manifeste dans la Bible par le Christ, verbe de Dieu.

Ici, il se plaint aussi de la stupidité de quelques faux Théologiens qui tentent d'interpréter les mystères de Dieu d'après ce qui n'a pas été manifesté à des hommes par Dieu, c'est-à-dire sans, et en dehors de son verbe, et sans précepte, ni enseignement, ni exemple laissé par lui, comme si c'était contre sa volonté qu'il a pourtant complètement ouverte aux hommes de bonne volonté et vivant en paix⁴³⁸.

Mais, dit-il, il y a pas mal de gens qui tordent le verbe de Dieu pour leur ambition ou leur fierté **21** et leur avarice, ce qui engendre des séductions, des sections et des rixes dans l'Église de Dieu. Il en parle plus ouvertement dans sa *Monarchie*.

Il se plaint, dis-je, de ce type de Théologiens qui, n'ayant jamais vu de leur sens extérieur les **mystères de la nature**, les vilipendent, les considèrent comme nuls et les condamnent, avec la complicité de Juristes qui proclament des lois selon leurs propres jugements, et qui eux aussi, comme ils n'ont pas vu ces mystères, ne craignent pas d'en proférer des censures et des jugements fussent-ils incertains, sur lesquels rien n'est établi pour eux-mêmes. La seule chose, dit-il, qui intéresse ces gens, [dans ces jugements], c'est que cela leur profite énormément à eux, quel qu'en soit le résultat pour le bien public.

Dès lors, dit-il, puisque, nous le voyons, dans les facultés on traite une énorme quantité d'affaires sans équité, on a trouvé bon de les remettre à un temps plus favorable.

⁴³⁸ Cf. *Évangile selon S. Luc*, II, 15.

Ici l'auteur semble nous indiquer qu'il a l'intention de s'exprimer par écrit autre part sur ces erreurs. C'est ce que j'ai constaté dans un livre colligé par des disciples à lui et qu'ils avaient intitulé *Cyclopédie*. On y voit qu'il veut que toutes les facultés soient tirées des textes sacrés de la Bible et non des opinions vaines et fausses de gens qui sont avant tout des infidèles et des Gentils.

Car sans conteste, la vraie physique et la médecine découlent d'abord de la *Genèse* sacrée par la Théorie de laquelle, enseigne-t-il, il faut gagner la Pratique. Les droits véritables et les lois, il faut pareillement les chercher dans le *Deutéronome*, le *Lévitique*, etc.

Il en vient maintenant à la Théologie en disant qu'il ne faut pas avoir cure des sottises des gens qui en disent plus sur Dieu que ce qu'il leur en a rendu public ou enseigné par son verbe divin. Il dit qu'ils veulent tout à fait comprendre Dieu comme s'ils avaient été eux-mêmes membres de ses conseils. Voilà bien une pure sottise, ou plutôt un blasphème : des gens qui veulent scruter les mystères de Dieu qui a voulu qu'ils leur soient cachés jusqu'au moment où il voudra les leur révéler, comme lorsque dans le royaume de son père **22** il nous montrera la gloire de Dieu à voir de notre œil, face-à-face, pour autant que nous puissions attendre ce temps avec patience.

Quoi d'étonnant, dit-il, si de telles gens nous vilipendent, nous qui scrutons les **mystères de la nature** pour la médecine et pour l'utilité du prochain, puisqu'ils présument mépriser témérairement les **mystères divins** qui enseignent la piété dans la foi et la sagesse, cette philosophie vraie qu'ils ignorent et ont commuée en un énorme hurlement ?

Voilà la science toute-puissante de ces gens : ils estiment être ceux desquels la foi elle-même doit

dépendre, ceux par lesquels le ciel et la terre parviennent à se sustenter. Ô folie des hommes ! Mais quelle imposture vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres ! Ils devraient, au contraire, comme d'après le précepte du divin Paul, se proclamer serviteurs nuls et inutiles, et ils pourraient tant soi peu appliquer aussi la loi à leurs œuvres.

Que peut-il surgir de là comme mal pour nous, dit-il ? Eh bien, il y a un danger que scandalisés par l'exemple et par l'habitude, nous soyons entraînés à imiter ces gens, et que nous apprenions facilement à tordre le verbe de notre unique docteur et fondateur et à le tourner en ambition et en orgueil ; que le Dieu très Bon et très Grand détourne cela de nous ! Puisque donc nous ne pourrions, dit-il, comprendre précisément le verbe de Dieu, il nous faut, une fois rejetée au loin toute raison terrestre ou humaine, recourir à la seule foi, en croyant sans douter en celui qui ne peut mentir en aucune manière.

Mais, dit-il, laissant ce rôle et cet office à la profession théologique, dirigeons-nous vers l'investigation assidue des **mystères de la nature**, dont la vérité et l'approbation consistent bien aussi dans l'expérience seulement, démontrée à l'œil d'après les effets et d'après les œuvres.

Et ils ne nous fournissent pas seulement ce fondement, mais ils nous enseignent aussi à exercer, sinon à accomplir parfaitement, les mystères de Dieu eux-mêmes, par une très grande charité envers nos frères, et par la médecine.

23 Tel est ce bien naturel le plus haut, que nous voulons que le lecteur comprenne, dit-il, dans cet écrit de nos *Archidoxes* : c'est un certain médicament matériel tiré des **mystères de la nature** au moyen d'un art admirable tant de l'artisan que de la nature, par la Monarchie

suraturelle, c'est-à-dire par une certaine opération divine universelle cachée dans les **mystères de la nature**.

Ensuite, l'auteur enseigne de quelle source il a fait dériver sa médecine, et sur quel fondement il l'a fabriquée et installée : elle provient des **mystères** que l'on vient d'exposer, autant **ceux de la nature** par l'expérience, que **des divins** par la considération ou étude précédente et par connaissance et révélation.

Par l'expérience, dit-il, démontrée à nos yeux, nous avons eu la certitude que nous n'avions pas quêté en vain les **mystères de la nature** à travers le verbe de Dieu, c'est-à-dire dans les Écritures Sacrées, comme la *Genèse* par exemple. En effet, *Cherchez et vous trouverez*, dit notre précepteur immortel. Qu'allons-nous chercher ? - *le royaume de Dieu d'abord, et tout vous sera ajouté*, dit-il.

Il faut comprendre non seulement ce qui est perpétuel, mais aussi les choses qui, temporelles, agissent pour la charité fraternelle, comme le font la médecine, tous les mystères et d'autres choses de ce genre. Dans ce *cherchez d'abord le royaume etc.*, le mot **tout** n'exclut rien, ce qui est très ouvertement évident⁴³⁹. Il s'ensuit de là que les autres mystères sujets au temps nous ont été promis *en second lieu*, si nous cherchons *d'abord* les mystères éternels.

Ce sont donc les divins mystères qui sont les clés des terrestres, ou **mystères de la nature**, c'est-à-dire de toutes les sciences et arts qui sont nécessaires pour sustenter et régir la nature humaine d'après Dieu et son précepte.

⁴³⁹ Louis Cattiaux, citant cette parole de l'Évangile selon S. Matthieu, VI, 33, dit : « *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et son juste emploi...* ». Cf. *Le Message Retrouvé*, XXIV, 42'.

C'est ainsi qu'il en vient à la pratique à partir de ladite Théorie divine, **24** en divisant son livre des *Archidoxes* en dix parties comme suit, et il avoue avoir fait ou rédigé ses livres tout d'abord pour lui-même en résumé-rappel, de peur d'oublier ces mystères, et dès lors également pour l'usage de ses disciples, c'est-à-dire de ceux auxquels aura été donné du ciel le génie pour comprendre les choses qu'il n'écrit que pour eux et non pour les plébéiens. À ces derniers il veut qu'elles soient cachées.

Voilà pourquoi ici et autre part, dans presque tous ses livres, il a écrit en partie de manière énigmatique, et en partie et le plus succinctement possible. Il dit qu'il a écrit très ouvertement pour les siens, autrement dit pour les disciples qui sont ses semblables, pour ceux auxquels Dieu a donné le génie et l'énergie de colliger, tirés des mystères sacrés, les mystères terrestres liés nécessairement et apparentés à eux.

Ceux auxquels ce don d'intelligence n'arrivera pas, ils n'ont pas été appelés, pense-t-il, aux mystères mais plutôt aux arts mécaniques dont il leur conviendrait de se contenter.

Mais dans ce siècle de fer, il n'y a personne qui n'essaye d'entrer par la fenêtre. On en trouve très peu, en revanche, qui entrent par la porte. On doit penser que la cause de ce mal est qu'on ne voit personne se tracasser encore de la vocation propre de chacun, qui se fait divinement. Chacun se pousse plutôt lui-même, ou un autre qui a ses faveurs, de manière faste ou néfaste. Ces vocations en tout genre de sciences ou de métiers ne sont rien d'autre que des vocations humaines, vaines on ne peut plus frivoles et inutiles, dans leurs exercices et leurs pratiques.

C'est ce qui a fait, avoue l'auteur, qu'il n'a pas voulu ouvrir son *animus* et ses cogitations à ces pécheurs. Pour eux il a plutôt mis tout son soin à fermer l'accès de ses écrits dans un mur solide. On sait qu'il l'a même fait en différents lieux comme dans le Frioul et dans une ville-forte de cet endroit, appelée *Hospital*. Si jamais il arrivait par un coup du sort, dit-il, **25** que nos travaux et ces livres fussent découverts par ces gens profanes et ennemis des arts véritables (ce que je crains), je ne veux pas avoir écrit moi-même le dixième livre sur les emplois et l'administration des mystères que j'ai enseigné d'extraire et de préparer dans les neuf précédents, même s'il avait été la fin et le but des autres. C'est pour ne pas donner à piétiner aux chiens et aux porcs les perles de la sagesse qui ne conviennent qu'aux seuls fils. Néanmoins, les neuf autres livres pourront être assez clairement compris par les nôtres, c'est-à-dire par des génies aiguisés, illuminés par la lumière (*lux*) de la vérité et de la Physique. (...)

*L'art de guérir est noble, car il préfigure
l'art de la régénération qui est saint⁴⁴⁰.*

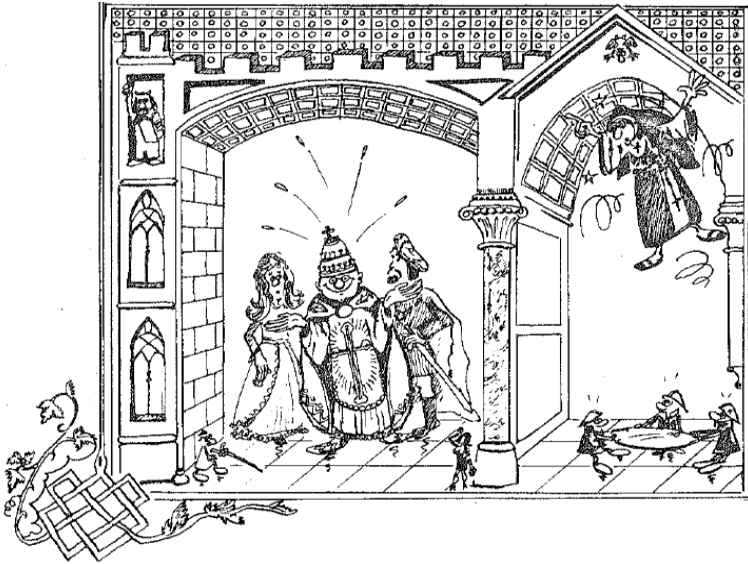


⁴⁴⁰ Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XII, 22.

Sainte Colombe et le pape

Alexandre vi

Colombe⁴⁴¹ était dominicaine et vivait à Pérouse. Elle était en proie à toute sorte de phénomènes mystiques : extases, lévitations, ravissements, etc... Le maître général des dominicains se demandait qui l'inspirait de Dieu ou de Satan. Cela se passait vers 1490 : tout le monde croyait encore aux deux.



Le maître général s'arrangea pour que Colombe soit mise en présence du Saint-Père qui rendait alors visite à

⁴⁴¹ Ce texte est tiré du livre de Bryan Houghton : *La paix de Mgr Forester*. Préface de Gustave Thibon, Dominique Martin Morin, Paris 1982, traduit de l'anglais sous le titre « Mitre and Crook », Airlington House, New York 1979. Ce livre intéressera ceux de nos lecteurs que préoccupe l'état présent de l'Église catholique romaine. EH. (Article paru dans le *Fil d'Ariane*, n°20, 1983. Dessin de Bruno del Marmol).

son fils préféré, César Borgia. On prit date. La cour pontificale siégeait dans la grande halle du palais de Pérouse que vous avez sûrement visitée. César était à la droite du souverain pontife, Lucrece à sa gauche. Colombe fut introduite. À la vue du Saint-Père elle tomba en extase sans perdre un instant en bonne nonne qu'elle était. Je crois me souvenir que c'est en lévitation et de quelque part du côté du plafond qu'elle apostropha le pape.

« Vous êtes le vicaire du Christ et vous faites les œuvres du vicaire de Satan ! Vous détenez les clefs du royaume mais vous n'ouvrez que des portes de bordels ! Vous êtes le capitaine de l'Arche du Salut et vous avez une fille dans chaque port ! Vous... »

Après vingt minutes de mercuriale, les courtisans se prirent à craindre pour la vie de la pauvre Colombe. Oui, mais comment rappelez-vous à elle une jeune personne en extase ? Alexandre VI, cependant, se tourna vers le maître des dominicains. « *N'ayez pas peur, mon fils, Dieu l'inspire certainement car tout ce qu'elle dit est vrai.* »

*

Il m'arrive de rêver à ce que je dirais si j'étais une religieuse dominicaine en extase. Vingt minutes ne me suffiraient sûrement pas. Je doute d'ailleurs que le sixième Paul ait l'humilité du sixième Alexandre. Les péchés de l'esprit ne portent pas à l'humilité comme les péchés du lit. Toujours est-il que la furieuse admonestation de Colombe avait pour fondement assuré sa loyauté envers la papauté...

Est-il une philosophie ?

Conférence donnée par Stéphane Feye
à Schola Nova le 8 Mars 2018.

Mesdames, Messieurs, chers amis,

Pourquoi ai-je osé, moi qui ne suis pas philosophe, vous attirer ici avec un titre de conférence pour le moins étonnant rédigé sur un ton de défi ?

Eh bien, c'est parce que notre temps souffre d'une telle confusion du langage que la plupart des notions se sont affadiées avec le temps. Certaines même sont devenues non seulement erronées, mais parfois diamétralement opposées à leur sens premier et véritable.

Parmi celles-ci, il y a le terme de *philosophie*. J'en suis arrivé à penser que pour la philosophie, cette confusion langagière constitue un véritable cataclysme, un déluge destructeur quasi irréparable.

Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il bloque, à mon avis, toute vocation philosophique chez un enfant ou chez un aspirant sincère qui pourrait ou devrait attendre beaucoup de la philosophie.

Je m'explique :

Les enfants sont, en général, curieux de nature. Imaginons un enfant manifestant des dons pour la mécanique. Il peut tout naturellement se diriger, ou on peut facilement l'orienter. Il trouvera bien vite des exemples vivants à imiter. S'il s'intéresse à la construction de bâtiments, il observera spontanément des maçons, des charpentiers au travail. Il pourra même parfois mettre déjà la main à la pâte et s'assimiler à eux peu à peu. Il en va de

même pour beaucoup d'arts et de sciences où un contact avec des maîtres fera croître son admiration et augmentera ses certitudes.

Mais qu'en est-il de l'enfant philosophe qui se pose des questions fondamentales ? Lui seul risque de ne trouver aucune réponse à ses aspirations, ses aptitudes, ses désirs.

Vous me direz peut-être qu'on pourra le mettre en contact avec des professeurs de philosophie qui lui feront lire Heidegger, ou Kant, ou Hegel. Et moi je vous répondrai : il n'y comprendra rien.

Prenez vous-même le dictionnaire ROBERT des noms propres, et tâchez de comprendre les quelques dizaines de lignes qui leur sont consacrées. Elles sont tout bonnement incompréhensibles.

Voici, par exemple, ce qu'on y lit pour Heidegger :

Renouveler la signification de l'ontologie fondamentale, tel est le propos de Heidegger. Le problème de l'être, que l'homme est seul capable de poser, nécessite d'abord un phénoménologie de l'existence humaine, une analyse existentielle de ce que Heidegger nomme l'être-là (en all. Dasein). La description de la vie quotidienne, de la relation au monde (lieu de toutes les significations) et aux autres, permet d'explicitier la structure globale de l'être-là, le souci et les racines ontologiques de sa temporalité, qui est le fondement de l'historicité et l'horizon de toute compréhension de l'être. Jeté au monde (déréliction) et se découvrant comme pouvoir-être (projet), l'être-là peut se perdre dans une vie inauthentique (banalité quotidienne, anonymat) ou accéder à l'existence authentique par l'expérience (affective) privilégiée de l'angoisse, au cours de laquelle « l'étant reflue dans sa totalité, le paysage rassurant de notre agir disparaît » (R. Munier), révélant ainsi le néant.

Mais, en découvrant de cette façon sa finitude essentielle (son être-pour-la-mort), l'être-là s'ouvre aussi au dévoilement, à la vérité de l'être. Car l'homme est vraiment homme non en s'assurant, par la connaissance (pensée théorique) et l'action, la domination du monde (étant), mais en sauvant de l'oubli la question de l'être, en se faisant le « berger de l'être ». Il s'agit donc de « nous libérer de l'interprétation technique de la pensée », afin de restituer à celle-ci sa dimension originelle qui est d'accomplir « la relation de l'être à l'essence de l'homme » et de libérer la parole de son caractère usuel, des liens de la grammaire, afin qu'elle redevienne poésie ; car « riche en mérites, c'est poétiquement cependant que l'homme habite cette terre.

J'ai presque 70 ans. J'ai la prétention de ne pas être totalement inculte. J'ai relu dix fois ce texte. Je vous avoue ne rien y comprendre. Alors, comment voulez-vous qu'un enfant même très intelligent et ouvert y trouve une quelconque réponse à sa question : « Qui est l'homme ? D'où vient-il ? »

Entendons-nous bien : il ne s'agit pas ici de faire le procès de nombreux penseurs et de vouloir ridiculiser des auteurs que je n'ai pas lus ou que je n'arrive pas à comprendre. Je ne doute pas, d'ailleurs, que ces personnages n'aient beaucoup plus pensé que moi et aient tenté d'exprimer des opinions ou des sentiments auxquels je ne dénie par une certaine valeur.

J'affirme uniquement qu'un étudiant qui a de réelles dispositions pour la philosophie finira, à n'en pas douter, s'il veut du solide, par se tourner vers tout autre chose que ce qu'on appelle aujourd'hui *philosophie*.

Je crois aussi que mon affirmation ne nécessite aucunement d'être prouvée, et que si on me forçait à le faire, je rechignerais, tellement je la considère comme un

axiome, comme une évidence que vous partagez avec moi ; et je prie ceux qui ne la partageraient pas de m'excuser de l'émettre aussi péremptoirement.

Par contre, dès lors qu'on l'admet comme telle, il ne semble pas inutile ou interdit de se demander pourquoi. Il faut, ce me semble, analyser les raisons de cet état de fait, pour comprendre le mécanisme de cette philosophie si rébarbative.

J'y vois des causes intrinsèques, historiques, idéologiques, sociales, etc. que je vais passer en revue avec vous, si vous le voulez bien.

1) Causes intrinsèques

– Qu'on le veuille ou non, le caractère incompréhensible de la philosophie actuelle doit être attribué à sa nature intrinsèque, et cela se fait par les philosophes eux-mêmes qui, non seulement profèrent la chose sans sourciller, mais même, en éprouvent paradoxalement une certaine fierté.

Et le problème ne réside pas uniquement dans la difficulté du jargon employé, comme on pourrait légitimement le croire.

Prenons un exemple : le musicien, comme le marin ou le chimiste, sait parfaitement que son vocabulaire de spécialiste professionnel a peu de chances d'être entendu par un profane n'en connaissant pas les significations. On est d'accord. Mais cela ne signifie nullement que ses propos aient une origine éthérée ou vague et qu'ils traitent de choses non précises ou non mesurables. Au contraire, un dièse, un sabord, ou du NaCl, correspondent bien à des notions très précises. Tout au plus, certains pédants pourraient faire montre d'une certaine vanité en utilisant ces termes devant un auditoire qui n'y comprend goutte.

Mais si c'est aussi le cas ici, on ne se contente pas, en philosophie, d'employer un jargon inaudible ; on se plaît aujourd'hui à en définir l'objet même comme indéfini, et à affirmer que son but est inatteignable **par essence**. Cela devrait, me semble-t-il, provoquer le désespoir plutôt que la fierté, ce qui a, d'ailleurs, été l'état d'âme de certains philosophes de l'absurde. Mais alors, que dire de la déception du jeune candidat à la philosophie ?

L'enfant futur ingénieur voit le pont qu'il pourra construire un jour. L'enfant futur philosophe s'entend dire tout bonnement que ce qu'il cherche n'existe pas ! Or un enfant pose des questions précises et attend des réponses précises. Et on lui répond que le propre du philosophe est justement de chercher toujours sans jamais trouver ! Que c'est précisément là la qualité du métier de philosophe. On s'étonnera, dès lors, qu'il choisisse plutôt le droit ou la médecine ?

– Autre cause intrinsèque qui découle évidemment de la première :

Chaque philosophe crée sa propre philosophie, et non seulement cela, mais il se voit forcé d'inventer de nouveaux termes ou vocables qui ne seront propres qu'à cette nouvelle philosophie ! On ne saurait mieux décrire ce processus que par la fameuse *tour de Babel*.

L'étudiant se voit donc obligé d'apprendre telle quelle la doctrine d'un autre, qu'il sait, par définition et surtout par la croyance au dogme du progrès, n'avoir aucun espoir de survie, ou bien alors, il se doit d'en inventer une autre avant même d'en posséder la maîtrise. Tout cela pour tenter désespérément de définir ce qui n'a pas droit à la définition, et dans l'attente du suivant qui renversera ou contredira l'édifice fantastique.

Reconnaissez que c'est bien ce qui se passe depuis quelques siècles en philosophie, et que dénonçait déjà Schopenhauer.

2) Causes historiques

Si je ne me trompe (car je suis loin d'être un spécialiste de la question), on est unanime à reconnaître en **René Descartes** (1596–1650) et en **le Père Mersenne** (qui lui était contemporain), les véritables promoteurs de la philosophie moderne et du rationalisme. Je crois que la chose est indéniable.

Mais on insiste trop peu sur leur rôle de polémistes. Je ne veux pas parler seulement des applaudissements de Mersenne aux nombreuses condamnations à mort de la *Sainte Inquisition*. Je voudrais simplement rappeler et faire remarquer que ce rationalisme ne pouvait, comme on l'entend souvent, être le fruit d'une évolution naturelle. Il n'a pu, historiquement, s'imposer que parallèlement à la destruction systématique et organisée de ce qui l'avait précédé. Cette œuvre, cette lutte, ou, disons le mot, cette propagande continue jusqu'à nos jours, à tel point que *Monsieur tout le monde* s'imaginerait assez volontiers aujourd'hui que ces deux hommes furent les premiers véritables penseurs, avant lesquels, soit on ne pensait pas, soit tout au moins, on pensait très mal et en balbutiant.

Pour camoufler cette rupture violente et parfois sanguinaire avec tout le passé, la notion habilement introduite de *progrès linéaire* de l'histoire, remplaçant la notion *cyclique* des Anciens, venait à point. On avait même, dès lors, le droit de dénoncer les erreurs de Descartes lui-même, à condition de *faire mieux que lui*, c'est-à-dire d'aller dans le même sens, mais plus loin, en augmentant encore le fossé qui nous séparait du passé. Une fois ôtée et niée la marche cyclique du temps, qui tôt ou tard, ramène le

passé, le temps devenu *linéaire*, supprimait toute notion traditionnelle, au cours d'un progrès continu et certain.

C'est ainsi, pour ne citer que le domaine de l'Enseignement et de l'Éducation, que *Jean-Jacques Rousseau*, et puis *Pierre Bourdieu* récemment, ne représentent qu'une suite logique et les étapes d'un pseudo-progrès, d'un *mieux*, aboutissant à la non-transmission actuelle. Jamais vous n'entendrez qu'il faut retourner à un état antérieur, même quand tout démontre une dégradation historique. L'idée n'est pas de moi, mais d'un jeune écrivain français, Monsieur *François-Xavier Bellamy*, qui l'a admirablement démontré dans son livre : « *Les Déshérités ou l'urgence de transmettre* ».

En résumé, on a occulté une cassure nette et irréversible sous le couvert d'un progrès lent et continu, présenté comme naturel.

3) Causes sociales

L'histoire de cette évolution de la philosophie nous amène ainsi à examiner les causes *sociales* de ce que nous pourrions appeler cette « offre si peu alléchante pour les jeunes » dont nous parlions au début de cette conférence.

Le rationalisme a, de manière indubitable, semé un doute. Ce doute s'est multiplié et s'est étendu dans tous les domaines de la pensée, dans les arts, dans les sciences, dans les lois. La révolution française elle-même fut, semble-t-il, en grande partie une conséquence logique de ce processus. Pourquoi, en effet, conserver des structures, des arts, des croyances, des coutumes qui ne reposent sur rien ?

La chute de l'Ancien Régime va amener, conjointement avec le développement des machines, l'obligation d'innover et de se débrouiller sans aucune

référence aux anciens systèmes dont on finira même parfois par oublier l'existence.

Pour ne parler que du métier de musicien que je connais bien puisque je l'ai exercé toute ma vie comme professeur au Conservatoire, je rappelle que 80 % des musiciens se sont retrouvés, à la révolution, dans un chômage atroce, puisque un tiers des biens appartenait auparavant aux nobles qui finançaient des orchestres et des compositeurs, et qu'un autre tiers appartenait à l'Église dont chaque chapelle entretenait de nombreux interprètes, chanteurs et créateurs. Il faudra attendre un siècle pour que naissent enfin les *Conservatoires* dont le nom même indique suffisamment qu'il s'agissait d'une tentative de *conserver* ce qui restait d'une tradition désormais perdue. J'en veux pour preuve ceux que l'on nomme actuellement les *baroqueux*, qui s'efforcent de retrouver dans les livres de l'époque la manière ancienne de jouer la musique, que les flonflons romantiques avaient enterrée.

Mais les musiciens, à la révolution, se sont aussi sentis abandonnés *philosophiquement*. Les livrets d'opéra ne traitent plus d'Orphée ou de Didon et Énée. Chaque musicien doit innover à tout prix, avec d'ailleurs parfois un grand génie, mais sans tradition ancestrale.

Eh bien, dans ce contexte, la philosophie devait elle aussi s'émanciper de manière personnelle, mais elle s'est transmuée ainsi en une foire de concurrence inévitable où tout appui sur une quelconque valeur fixe ne pouvait être ressenti que comme un refus obstiné d'une évolution sociale inéluctable. De plus, il fallait que tous les milieux produisent des philosophes, la philosophie ne pouvant rester l'apanage d'une élite.

4) Causes idéologiques

Ce que nous venons de dire nous amène, bien entendu, à considérer les causes *idéologiques* de ce qui se présente comme une désincarnation de la philosophie.

À tort ou à raison, le Nouveau Régime se devait de donner la parole de préférence à ceux qui ne risquaient pas de prôner ou de favoriser, même involontairement, un retour à un passé révolu et cassé. Le nouveau parti-pris devait nécessairement s'opposer à l'ancien devenu douteux par le fait même. Les philosophes n'ont bien sûr pas échappé à cette nouvelle idéologie. Le simple fait d'avoir été formulées dans le cadre de l'Ancien Régime a mis en cause ou à l'index une quantité de pensées qui n'avaient peut-être aucune intention de soutenir cet Ancien Régime. On peut le regretter, certes, mais notre but n'est pas ici de polémiquer ou de prendre parti, mais seulement de rappeler que nos conceptions ou même l'état actuel de la philosophie résulte d'altérations multiples la rendant méconnaissable, et qu'un dépoussiérage vigoureux s'avère plus que nécessaire si l'on veut passionner à nouveau des jeunes, voire des adultes pour ce que je prétends être LA PHILOSOPHIE.

*

Tout ce préambule n'a visé qu'à ébranler certains préjugés avec l'espoir de vous faire apparaître les choses sous un autre jour.

En gros, je vais tenter, sans être sûr de réussir, de vous faire envisager une hypothèse qui, pour moi, est devenu une quasi-évidence. Elle me passionne, et la voici :

ET SI, AU CONTRAIRE, LA PHILOSOPHIE ÉTAIT UNE SCIENCE TRÈS PRÉCISE, AUJOURD'HUI PERDUE ?

Vous allez me dire : il est facile d'émettre une opinion personnelle opposée à l'avis unanime. C'est original, certes, mais sur quelle base allez-vous étayer une telle incongruité ? De plus, il est bien connu que les paranoïaques sont convaincus que tous les autres hommes sont fous, à part eux-mêmes !

Je reconnais que cette liberté de penser autrement tout le monde ressemble un peu à celui qui a trouvé le vrai remède contre le cancer et que personne ne veut croire.

Mais justement, l'argument du nombre, l'argument démocratique par excellence, je ne le rejette pas du tout, au contraire. Je ne suis pas seul, et la grande majorité de nos ancêtres étaient aussi paranoïaques !

En effet, si vous vous donnez la peine d'étudier la question, vous arriverez probablement, comme je l'ai fait, à une découverte surprenante. La voici :

Il fut un temps, et pas si révolu qu'on ne croit, où tout le monde, ou presque, était certain (à tort ou à raison !) qu'il n'y avait qu'UNE SEULE PHILOSOPHIE, et qu'on appelait philosophes les seuls connaisseurs de cette science. Cela, on ne le dit plus beaucoup voire jamais aujourd'hui, et l'unique arme employée lorsque quelqu'un le fait remarquer, c'est le dénigrement, la moquerie, ou même l'injure et le mépris ; très peu souvent des arguments, un peu comme si l'on craignait, dans cette voie, de s'enliser...

Lisez ou relisez dans cette optique les auteurs qui ont précédé Descartes, et même certains qui l'ont suivi, mais surtout ceux de l'Antiquité, et vous serez obligés d'admettre que le doute n'existait absolument pas pour eux sur cette question.

Ce qui est proprement incompréhensible et incroyable n'est nullement ce que je viens d'affirmer. Ce qui

est inouï, c'est qu'on soit parvenu à croire unanimement le contraire, en dépit de l'évidence.

Alors, me direz-vous, c'est une théorie du complot ?

Je vous avouerai que je suis incapable de répondre à cette question. S'agit-il d'une ignorance qui se serait peu à peu installée naturellement, ou d'une volonté délibérée de quelques-uns ? S'agit-il un peu des deux ? Je l'ignore, mais le fait est là.

Quelques exemples :

Chez Eustathe, archevêque de Salonique du XII^e siècle, on lit que Homère possédait la science de toutes choses et que le mot AËDE, chantre, poète, signifiait *celui qui a la science infuse*, de la racine εἶδω connaître.

γίνεται δὲ τὸ αἰδεῖν ἐκ τῆς
ἀ ἐπιτάσεως καὶ τοῦ εἶδω τὸ γινώσκω. πάνυ γὰρ εἰδότες καὶ ἐπιστήμονες, ὡς
φιλόσοφοι, ἐδόκουν | οἱ ποιηταί. ὅθεν καὶ τὸν ἐν 'Οδυσσεΐᾳ ἀοιδόν, τὸν τῆς 20
Κλυταιμνήστρας φύλακα, φιλόσοφόν τινες ἡρμηνεύκασιν, ὡς εὖ εἰδότα τὰ πάντα
ἐκ Μουσῶν

Or, manifestement, les Anciens ne lisaient pas Homère comme nous le faisons. Leurs préoccupations n'étaient pas littéraires au sens où nous l'entendons aujourd'hui. On consultait le texte d'Homère comme une révélation divine. Même saint Clément d'Alexandrie qualifiait l'œuvre d'Homère de *Bible des Grecs*. On en tirait ce qu'il fallait en médecine, en art militaire, en géographie, en politique, en théologie, en métallurgie, en architecture, en astronomie, en anatomie, en chirurgie, etc.

Il en va de même pour Virgile : le Moyen Âge chrétien le reconnaissait comme prophète chrétien. Or, il est parti de ce monde quelque vingt ans avant la naissance de Jésus-Christ !

Des études très poussées sur la symétrie des nombres de vers dans les Églogues de Virgile ont prouvé de

manière indubitable des enseignements géométriques très solides auxquels les proportions du fameux Panthéon de Rome (dont, soit dit en passant, la coupole en béton (je dis bien : en béton !) est toujours intacte) ne sont pas étrangères.

Que dire de Pythagore et de ses écoles fondées en Sicile et dans le sud de l'Italie ? Actuellement, ni les musiciens, ni les théologiens, ni les mathématiciens ne parviendraient à subsister sans s'y référer !

Je vois d'ici qu'on va m'objecter : vous voulez tout simplement instiller peu à peu des idées philosophiques teintées d'hermétisme, de cabale, d'alchimie, et de religions à mystères, bref de l'ésotérisme.

Oh la belle affaire ! Cela me fait penser à l'anecdote suivante qui est assez drôle et comique : à l'occasion de la création de l'œuvre musicale d'un jeune compositeur jadis, une dame un peu snob s'adresse au compositeur lors de la réception donnée après le concert : « Ne pourrait-on pas déceler dans votre musique quelques relents brahmsiens ? » Réponse du compositeur : « Mais, Madame, il faudrait être un IDIOT pour ne pas voir que C'EST du Brahms ! »

C'est sûr ! Je vous indique franchement la couleur sur ce que l'histoire a fait de moi : je suis catholique romain, croyant, passionné par les trois langues du Collège des Trois langues latin-grec-hébreu, de l'époque d'Érasme. Je suis un lecteur enthousiaste de traités de cabale et d'hermétisme, d'alchimie. Bien ! Ce sont ces études-là qui m'ont amené à la conviction que j'essaie de démontrer ce soir. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais le problème est-il résolu pour autant, avec un jeu d'étiquettes ? C'est l'éternelle tarte à la crème. On dit de quelqu'un : il est *manichéen*. A-t-on étudié Manès ? On dit : untel est *machiavélique*. D'accord, mais a-t-on lu Machiavel ?

Monsieur Untel, vous êtes un peu *marxiste*. Ah bon ! Vous avez donc étudié Marx ?

Je pourrais être membre de l'Ordre de la Jarrettière, avoir été initié chez les Peaux-Rouges ou les Inuits, je pourrais être gymnosophe, brahmane, tibétain, ou tout ce que vous voudrez, fût-ce un ancien prisonnier de Lantin, cela ne résoudra pas la question qui transcende tout, et qui est :

Y A-T-IL **UNE** PHILOSOPHIE ?

S'il y en a vraiment une, ce dont je suis persuadé, cela mérite d'être recherché ; qu'on l'appelle PRISCA PHILOSOPHIA ou SCIENTIA PERENNIS comme disait, je crois, Pic de la Mirandole ou Marcile Ficin ; qu'on la nomme Science d'Adam, Sagesse traditionnelle, Art royal ou sacerdotal, connaissance primordiale, ou tout ce que l'on voudra.

Que ce soit le Chinois LAO-TSEU qui, six siècles avant J. C., disait : « Je m'applique à agir selon les pères de la tradition », ou le néoplatonicien Porphyre qui, dans son célèbre « *Antre des Nymphes* », affirme : « Il faut, en toute chose, considérer la sagesse antique », que ce soit Jésus venant accomplir la Torah de Moïse, lui-même formé en Égypte, réaffirmant l'existence d'une « clé de **la science** », tous, absolument tous, quelle que soit la valeur qu'on veuille bien leur accorder aujourd'hui, allèguent et déclarent comme un postulat, la réalité d'une SCIENCE parfaite, à laquelle ils se réfèrent comme à une pierre de touche !

Je pourrais réellement vous ensevelir sous une avalanche de citations les plus claires qui soient, mais outre une longueur fastidieuse et impossible dans le cadre restreint d'une conférence, quand bien même j'en allèguerais mille, comment parviendrais-je à empêcher qui

que ce soit de me rétorquer que d'autres ont pensé le contraire ?

Je vous demande donc non seulement de me croire quand je prétends que ces affirmations sont légions et qu'il faut être aveugle, endoctriné, ou de très mauvaise foi pour le nier.

Qu'on ne croie pas à cette science, d'accord ! Ou qu'on la croie moins puissante et absolue que ce que les Anciens prétendaient, encore d'accord, et je n'y vois aucun inconvénient. Chacun a ses croyances.

Que l'on affirme, en revanche, que la toute grande majorité des Anciens ne croyait pas et n'affirmait pas son existence, là, non seulement je ne serai absolument pas d'accord avec une telle contrevérité historique, mais je penserai à l'instant qu'il s'agit là d'un lavage de cerveau, et il faudrait de gros efforts et beaucoup de peine pour me faire changer de position et me convaincre.

Mais bon ! Moi-même, arriverai-je à vous convaincre ? Là est la question !

Quoi qu'il en soit, pour pouvoir m'avancer vers mon but, je reprends maintenant les deux points essentiels de mes propos, et je vous prie à nouveau de m'excuser s'ils sont péremptoirs :

1) La philosophie actuelle se présente comme une interrogation continuelle sans réponse, évanescence et multiple. Elle s'avère peu attrayante, tout au moins pour le jeune candidat qui voudrait l'approcher pour en obtenir des convictions.

2) La philosophie des Anciens, au contraire, s'offre en tant que science précise, une, solide et fixe ; bref, comme le fondement de référence sur lequel se base toute

connaissance, même si elle se divisait en de multiples ramifications dans tous les secteurs de la vie des hommes.

Cette antinomie que je prétends insoluble entre ces deux positions que j'appellerai *la moderne* et *la traditionnelle*, m'avait travaillé l'esprit dès ma jeunesse, mais de façon plus ou moins claire, ou plus ou moins floue.

Je me souviens qu'à l'université, où je n'ai pas séjourné longtemps, quelque chose de paradoxal me titillait intuitivement, mais de manière récurrente, et ce, dans la majorité des cours. C'était leur brève introduction historique en ce qu'on appelait alors « la première Candi. » Elle était partout si semblable, si unanime, si conforme, si uniforme. Je vais vous la résumer de façon un peu caricaturée, simplifiée et raccourcie je l'avoue, mais pourtant bien réelle. Si vous avez une bonne mémoire, vous ne pourrez pas, je crois, en nier le fond mais seulement la forme.

En effet, que ce soit en psychologie, en sociologie, en critique historique, économie, physique, chimie ou biologie etc., on nous rabâchait à peu près la même chanson que voici :

On trouve déjà, dès l'Antiquité, des embryons de notre science. Mais ils se trouvaient noyés dans un fatras de superstitions, de philosophie, d'astrologie, et de croyances, dont elle ne pouvait se dégager. Pourtant, tel philosophe avait tenté de démontrer que ci ou ça... Finalement, au 19^e siècle, notre science a pris son envol pour aboutir enfin à la savante doctrine que moi, monsieur le Professeur untel, je vais vous enseigner.

Je crois que tous nous reconnaissons ici la substance de ce qu'on nous a inculqué. J'étais disposé à y croire et ce n'était d'ailleurs pas faux. Mais voici le genre de réflexion qui finissait par m'envahir le cerveau de

manière de plus en plus obsessionnelle : il s'agissait du dilemme suivant :

Pendant toutes nos années d'humanités secondaires, qui, à l'époque, étaient en grande majorité des études gréco-latines, on nous avait baigné l'esprit en l'imprégnant des valeurs gréco-romaines de l'Antiquité. La connaissance de leurs langues était incontournable. La science, la pensée des Anciens nous était présentée comme emblématique, comme référence absolue.

Bref, nous ne pouvions ni penser, ni parler, ni écrire, ni savoir, sans Platon, Démosthène, Cicéron, et Tacite, sans compter les valeurs morales de Socrate et de Sénèque, les capacités militaires inégalables de César, fondateur d'une Europe qui elle, avait réussi, les chefs-d'œuvre de l'architecture de Phidias, la poésie parfaite de Virgile, les géniales inventions d'Archimède, les théorèmes éternels de Pythagore, etc. Bref, tout venait de ce passé si glorieux que l'on nous transmettait fidèlement et de manière filiale.

Seul hiatus dans tout cela, cet enseignement sublime et profondément païen nous était parvenu par le biais des Chrétiens qui en assuraient la valeur incontestable, tout en prétendant l'avoir renversé à bon droit. Mais bon ! Sur cette question, on nous fournissait des explications qui pouvaient être admises comme plausibles. À part cela, tout concordait parfaitement. Nous étions fiers d'être savants !

Et voilà qu'à l'université, patatras ! Tout commençait vers le XVIII^e siècle, où l'humanité avait subitement crevé le plafond. Avant cela, on ne trouvait, de nos merveilles actuelles, que des embryons qui n'avaient plus besoin d'être enseignés. Pour reprendre une belle expression à la mode dans les milieux dits « pensants »,

tout cela se rapportait à *l'âge fétichiste de l'humanité*, qui faisait suite à une Préhistoire quasi animale !

Je n'exagère pas : tous nos modèles anciens, tant vantés pendant nos études secondaires, n'étaient que sauvages naïfs dont quelques-uns, un peu meilleurs que les autres, ne méritaient plus une seule chaire à l'université.

Il fallait être logique : si tout ce qu'on nous avait inculqué auparavant n'avait vraiment qu'une valeur historique ou archéologique, pourquoi diantre y avoir tant insisté ? Par mode, par snobisme, par une petite nostalgie sensible, par un simple pincement au cœur envers des ancêtres devenus parfaitement ridicules et inutiles, infantiles ou même parfois inexistantes ?

Je vous avoue sincèrement que ce déchirement ébranlait régulièrement mon équilibre. Tantôt, plein d'enthousiasme juvénile, j'aurais glorifié un futur déjà présent en larguant allègrement ce passé si encombrant, pour vivre ma vie d'homme moderne ; tantôt, mû par un sentiment d'amour et par l'admiration intuitive de mes aïeux, j'aurais craché sans scrupule sur mon époque et brûlé le livre qui faisait fureur alors : « *Le Grand Espoir du XX^e siècle* » de Jean Fourastié.

En d'autres mots, je n'arrêtais pas de ruminer : « Mais si ce que mes nouveaux maîtres enseignent est vrai, pourquoi diable m'avoir enquiné avec tant de choses qui n'ont plus aucune raison d'être ? »

D'un côté, un passé glorieux inutile. De l'autre un présent et un futur triomphant qui s'appelle le progrès. Que choisir ? – Le deuxième, sans aucun doute. Il faut vivre avec son temps.

Sans aucun doute, vraiment ?

Juste avant ma naissance, deux guerres mondiales les plus atroces qu'on ait jamais vues sur terre ; la bombe atomique, des missiles partout ensuite pendant la guerre froide ; le tiers-monde crevant de faim, mais aussi, il faut le dire, les greffes du cœur, les antibiotiques, la conquête de la Lune, et les autoroutes.

Autre contradiction très interpellante : si c'était vraiment un progrès continu de la pensée qui nous avait amenés insensiblement et sans fracture à l'éclosion de toutes ces nouvelles et récentes sciences universitaires, comment expliquer que ce grand envol ait eu lieu juste après la Renaissance qui, on ne peut le nier, était entièrement tournée vers l'Antiquité ? On redécouvrait les chefs-d'œuvre des Romains et des Grecs et même des Égyptiens ; on les traduisait, on les recopiait, on imitait tout chez eux : l'architecture, la mécanique, la dissection des cadavres, la politique ; le Tsar, le kaiser, n'étaient tout de même que des Césars, non ? Érasme avait publié en latin dans toute l'Europe. Et ce seraient ces gens-là, qui par une lente maturation progressive, seraient arrivés naturellement à l'idée de tout renier ?

Allez, allez ! À qui le ferait-on croire ? Eh bien, nous l'avons cru et nous le croyons encore !

Voilà ce qui me torturait réellement à l'époque, et je suis sûr que je n'étais pas le seul à ressentir le poids intolérable de cette énigme que personne ne semblait pouvoir ou vouloir résoudre.

Il est clair qu'aujourd'hui, on l'a résolue, cette énigme. On a logiquement et sciemment bazardé et envoyé aux oubliettes ces fameuses études gréco-latines si encombrantes pour l'installation du progrès perpétuel mondial économico-producteur. En effet, seules ces études anciennes avaient généré mes questions et celle de mes contemporains. Aujourd'hui, le problème ne se pose plus.

On survit en ayant largué cette question. Mais la vérité philosophique dans tout cela ?

Revenons donc à mes problèmes antédiluviens, des années 1970. Voici l'hypothèse que j'ai formulée pour me sortir d'embarras et que je propose aujourd'hui. J'avoue qu'elle me paraît de plus en plus plausible et qu'elle soutient toute ma conférence. Si vous ne l'avalez pas, au moins j'espère que vous ne vous serez pas trop ennuyés en ma compagnie.

Toutefois j'espère aussi ouvrir tout de même quelques horizons nouveaux à certains. Voilà l'hypothèse que vous avez, certes, déjà devinée, mais exprimée maintenant clairement :

ET SI, PLUTÔT QUE D'ACCUSER LES ANCIENS DE S'ÊTRE TOUS TROMPÉS DANS UN OBSCURANTISME INFANTILE, C'ÉTAIT PLUTÔT NOUS QUI AVIONS TÊMÉRAIREMENT, ET PEUT-ÊTRE MÊME AVEC BONNE FOI, TOUT TENTÉ POUR ABATTRE LEUR ÉDIFICE ?

Faites, s'il vous plaît, un effort d'imagination. Admettez, même sans y croire, cette hypothèse. Supposez-la vraie. Vous devrez peut-être reconnaître qu'elle efface beaucoup de contradictions et de malaises dans le déroulé de notre histoire.

Quoi qu'il en soit, voilà ce que cela donne :

Les Anciens possédaient La Science Philosophique, source de toutes les autres. Et nous, nous l'aurions perdue, car vers le XVIII^e siècle se serait finalement imposé, disons le mot, « *un nouveau type d'homme* » qui, sous le couvert des « *Lumières* », a étendu des ténèbres de plus en plus opaques sur le monde.

Leur parfaite réussite expliquerait en une fois la série des malheurs des deux siècles maudits, les XIX^e et

XX^e siècles, remplis de machines infernales et destructrices, ainsi que l'immense désarroi d'un monde instable devenu relatif dans tous les domaines, la dissolution des nations, l'abandon de toutes les valeurs que l'on croyait sûres, sans compter ce qui risque encore de nous tomber sur la tête, car le monde, on ne peut le nier, est inquiet aujourd'hui, comme devant le silence qui précède un grand orage.

Mais bon ! C'est une hypothèse, et affirmer n'est pas prouver. Essayons néanmoins de l'étayer quelque peu, cette hypothèse.

Voyons quelques textes qui, je l'espère, susciteront votre curiosité et vous intéresseront, que vous ayez admis l'hypothèse ou non, auquel cas je ne vous en voudrais absolument pas.

– 14 ans avant la révolution française, à paru à Londres, mais en français, un ouvrage étonnant. Il est anonyme, mais on a récemment découvert que l'auteur en serait un certain BEBESCOURT.

Comme on peut le lire sur sa couverture, ce livre en deux volumes prétend prouver par la PHYSIQUE les mystères du Christianisme, et donc ses dogmes, enseignés habituellement comme impossibles à comprendre par la raison. En soi, la chose est assez déconcertante. Mais il faut tout d'abord donner un petit mot d'explication :

le mot PHYSIQUE vient du fond de l'Antiquité grecque. Comme, du reste, la plupart des termes scientifiques modernes, la PHYSIQUE actuelle n'a rien à voir avec celle des Anciens.

Le terme vient du verbe *φύειν*, croître, pousser. Il signifie : la science des choses qui croissent, qui naissent. Sa traduction latine est NATURA, du verbe NASCI, naître. On pourrait dire, avec toutes les réserves nécessaires que cette PHYSIQUE des Anciens serait plus proche de notre BIOLOGIE actuelle, et encore...

LES
MYSTÈRES
DU
CHRISTIANISME
APPROFONDIS RADICALEMENT,
ET
RECONNUS
PHYSIQUEMENT VRAIS.

Le Nom de LA VÉRITÉ déclarera sur chaque Feuille de ce Livre, qu'elle seule en a dicté le contenu à celui qui le met au jour : Il devoit ce Tribut à sa Gloire. L'ordre, que demandoit cet Ouvrage, a nécessité sa division en DEUX PARTIES : Chaque Partie forme un Volume.

La 1^{re} développe l'HISTOIRE GÉNÉRALE DU MONDE ; Base des saints Livres, qui constituent l'Ancien Testament des Chrétiens.

La 2^{de} éclaircit les 3 GRANDS-MYSTÈRES, ainsi que les 4 ÉVANGILES DE JÉSUS ; Base de nos 7 SACREMENTS, de tous nos Dogmes Théologiques, & de toutes les Cérémonies de notre Loi Nouvelle.

PREMIER VOLUME.

A L O N D R E S.

M. DCC. LXXV.

– Ce qui est absolument cocasse chez cet auteur original, c'est qu'il affirme que toutes les dissensions entre Chrétiens proviennent de leur méconnaissance de la science traditionnelle. Il se propose non seulement de les réconcilier tous par des preuves scientifiques, mais aussi de faire disparaître, à l'intérieur même du Christianisme, le parti des incrédules. Comment ? En donnant la clé des mystères et hiéroglyphes égyptiens.

je vous promets, non-seulement d'anéantir le Fantôme qui nourrissoit vos Diffensions par des Principes illusoires, mais de faire encore disparaître du sein du Christianisme la Secte *aussi ignorante qu'audacieuse* des Incrédules. Lisez, réfléchissez ; votre conviction vous réunira, & votre réunion fera le bonheur des Peuples.

Je ne donne mes trois premières Sections que comme une Préface ; mais la quatrième, à laquelle commenceront mes Preuves physiques, fera d'une très grande importance à peser mûrement : Elle contient, avec la Clef des Myſteres Egyptiens, celle des HIEROGLYPHES, ou Chiffres consacrés à leurs Dieux ;

Voilà qui étonne, ne trouvez-vous pas ?



Par parenthèse, ceux qui douteraient encore de l'origine égyptienne du Césaropapisme chrétien, je les mets au défi de trouver dans le Nouveau Testament la moindre allusion à la tiare et à la crosse du pape. Par contre, observez un pharaon comme Tout-Ank-Amon et vous les y trouverez réunies...

– Aux pages 24 et 25, notre auteur expose avec humour l'ignorance de ce qu'est et de ce que contient la REVELATIO

Je prie mon lecteur de réfléchir, que comme le mot Latin, VELARE, signifie *voiler*, de même REVELARE doit nécessairement signifier *revoiler*, ou *voiler de nouveau* ce qui auroit déjà paru sous un VOILE *primitif*. Partant c'est une erreur de fait à nos Auteurs modernes de vouloir, par leur Traduction Françoisse du terme Latin REVELATIO, lui attribuer une signification directement opposée à celle que sa dérivation du Latin lui rend propre.

L'on doit d'ailleurs comprendre que, sans offenser de propos délibéré *la Raison & le bon Sens*, on ne peut envisager, dans les REVELATIONS *Théologiques*, qui sont contenues aux livres de Moïse, des Prophetes, ou des Evangélistes, *aucun dévoilement des Choses Divines*, puisque les grandes Vérités, que leurs Textes sacrés nous enseignent, y demeurent *obscurément cachées* pour le

le commun des hommes ? nos plus fameux Théologiens d'aujourd'hui conviennent franchement qu'elles sont impénétrables pour eux : il est vrai qu'ils ne parlent & ne pensent ainsi , que parce que le fondement de leur savoir théologique est la SCHOLASTICITE'.

— À la page 45 du même ouvrage, vous pourrez constater que mon hypothèse était clairement partagée par Bebescourt. Nous sommes au moins deux dans notre paranoïa !

La PHILOSOPHIE.

Les idées singulières , que l'on nous a données dans *les Ecoles* , ont tellement égaré l'esprit de la plupart des Hommes , qu'aujourd'hui l'on profite *la qualité de* PHILOSOPHE , sans le moindre discernement.

On la donne d'abord à des Auteurs de Systêmes , dont les ouvrages pechent par défaut d'Affiette, ou de Sol fondamental ; en sorte que malgré qu'ils soient bien dits, lumineux même , & profonds dans leur genre , ils ne peuvent exactement servir qu'à *scholastiser* sur les Rotations diverses de plusieurs Globes éloignés du nôtre , & sur les Attraction , ou Répulsions, diversement

– Et enfin, les pages 49 à 51 se passent de tout commentaire. Lisons-les donc ensemble.

J'ajouterai que ceux qui traduisent le nom Grec σοφία par *Sagesse*, n'ont pas senti parfaitement l'expression Latine SAPIENTIA , par laquelle il est fidèlement rendu. SAPIENTIA sort du verbe SAPIO : il exprime l'art de SAVOURER la substance des choses , & ce n'est point là ce que nous entendons par notre *Sagesse* , dont il n'est du tout pas question dans le nom Grec φιλοσοφία.

En veut-on une seconde preuve ? Elle est dictée à tout le monde par le seul bon sens. Chacun de nous fait que les anciens *Philosophes* furent des *Savants*, & que la *Philosophie* fut réellement une *Science*. On ne dira pas que l'*Acte d'aimer la Sagesse* fasse une *Science* réelle, puisque cet *Amour* est par soi incapable de nous rendre *savants*: Mais la *Connoissance de l'Amour* inné dans

les *Etres*, de cet *Aimant*, ou *aimantine Attraction*, que le Créateur inséra dans l'Essence de la Nature, afin de perpétuer la durée révolutive de ses Productions diverses, s'annonce de soi-même pour devoir être une *Science* très-vaste, très-profonde, & très-difficile à posséder éminemment. Or voilà celle des *Philosophes*.

Quelqu'un objectera que VOLTAIRE, qui a écrit sur *la Philosophie*, doit la connoître; & que cet auteur célèbre en interprète le nom, l'*Amour de la Sagesse*: Je le fais; mais il n'en résulte d'autre preuve, sinon que VOLTAIRE lui-même, ce Génie heureux, si fécond en idées également nerveuses & brillantes, si admirable

en sa manière toujours neuve, toujours riche de les exprimer, si révolté contre les Préjugés qui lui ont paru *offenser la Raison*, n'a jamais réfléchi sérieusement, ni sur le Nom Grec *Φιλοσοφία*, ni sur la vraie *consistance des ECOLES*, desquelles seules il a

pu tenir cette vicieuse interprétation. De là il me permettra bien de conclure, que son *TRAITE' SUR LA PHILOSOPHIE* ne doit avoir nul rapport avec la *Science que les Anciens ont caractérisée par ce nom*, à laquelle il est constant qu'il ne s'appliqua jamais.

Les LETTRES.

J'étonnerai bien davantage mon lecteur, si, après lui avoir prouvé que *la Philosophie* n'est nullement connue des Savants de notre siècle, j'ajoute qu'ils ne sont pas plus

versés dans LES LETTRES, & que c'est uniquement par un langage *scholastique* qu'ils se prétendent *des Gens Lettrés*. La preuve suit.

LES LETTRES expriment naturellement par leur nom, *les Figures littérales*, qui nous servent à coucher sur le papier les Mots d'une Diction. Je vois que l'on nous apprend dans l'enfance à en distinguer les caractères, à les assembler, & à prononcer les mots qu'elles composent, *précisément comme on instruit des Perroquets*.

Par le résultat de cette Méthode *des Ecoles*, il arrive que personne ne s'avise plus de réfléchir *sur la Forme de chaque LETTRE*, d'en rechercher *la Signification*, & d'en concevoir radicalement *les Beautés*. Ce sont pourtant les *Beautés incluses dans leur Forme*, qui les ont fait nommer, au plus juste de tous les titres, **LES BELLES LETTRES**; & c'est ce qu'il semble que tout le Monde ignore aujourd'hui.

Voilà ! Ces exemples concernaient la PHYSIQUE. Mais qu'en est-il alors de la CHIMIE ?

Là, les traités d'ALCHIMIE abondent par milliers depuis l'Antiquité égyptienne jusqu'à nos jours. Je crois que plus personne ne l'ignore aujourd'hui, notamment depuis qu'en 1984, le *Crédit Communal de Belgique* (actuellement banque Belfius) a publié un volume très savant sur la question, muni d'une richissime iconographie, et rédigé par Jacques van Lennep, attaché aux Musées Royaux des Beaux-Arts et professeur à l'Académie Royale. Cette publication allait de pair avec une remarquable exposition au passage 44 à Bruxelles.

La plupart des termes chimiques actuels, tels que *mercure, soufre, acier, plomb*, etc., proviennent bien de l'Antiquité et personne ne le conteste, même si l'on sait que le *Mercure des Philosophes* n'a absolument rien à voir avec celui de notre thermomètre. Mais la version officielle est bien que le tableau de Mendeleïev et les trouvailles de Lavoisier ont définitivement mis fin par leur supériorité à

celle de leurs courageux mais superstitieux ancêtres, les alchimistes.

Or, c'est loin d'être aussi simple...

Sur Lavoisier, voici l'épilogue d'un petit traité passionnant que personne ne connaît encore. Il était manuscrit et signé : *Samuel wolsky 1821*. Ma découverte de ce texte est due à une citation de mon ami Didier Kahn, directeur de recherche au CNRS à Paris, et en 2016 il a été publié chez ARCA-REVUE DU NOUVEAU MONDE, grâce à la collaboration de trois professeurs de Schola Nova que je remercie : Monsieur Antoine de Lophem, Madame Odile Dapsens, doctorante à Orléans, et ma fille Emmanuelle Feye.

Le traité s'intitule : LA MATHÉMATIQUE DÉVOILÉE dans ses trois parties qui sont :

- L'Arithmétique alchimique
- La Géométrie alchimique
- La Dynamique alchimique.

Sans entrer dans le détail du fond, examinons simplement la fin de ce magnifique traité :

Pour moi j'ai écrit ce petit traité afin que notre divine mathématique ne mourût pas avec les derniers alchimistes. Je vis dans un siècle où une nouvelle chimie a remplacé l'antique alchimie. Cela la Providence elle-même l'a voulu. De même qu'autrefois, au temps du Christ, les marchands s'étaient installés pour vendre leurs marchandises dans la Maison de Dieu, de même les souffleurs menaçaient d'envahir le temple d'Hermès et peut-être que, ne pouvant pas rompre la porte du sanctuaire, ils l'eussent profanée.

Mais la Providence veillait, quand elle vit que la science d'Hermès n'était plus recherchée que pour l'or qu'elle pouvait procurer, elle suscita

Lavoisier. Ce souffleur de génie que j'ai connu personnellement inventa les corps simples et la méthode pour les isoler. La science alchimique fut ainsi sauvée. Grâce à la nouvelle science chimique, on put démontrer que la transmutation des métaux était une utopie irréalisable et le flot des souffleurs laissant de côté une science désormais prouvée vaine se rua sur les réalisations industrielles, au grand profit de l'humanité.

Mais la science hermétique n'en existe pas moins. Son but, son sujet et sa méthode sont entièrement distincts du but, du sujet et de la méthode chimique. Tout ce petit livre n'est que l'exposé, jusqu'alors précieusement caché de la méthode alchimique. Les adeptes d'autrefois ne l'ont jamais écrite parce qu'il eut été dangereux de donner ce guide ; mais à présent que l'humanité suit une nouvelle voie, je pense qu'il est bon de ne pas laisser s'éteindre cette partie de notre science.

J'ai fait mon devoir en l'écrivant. Si Dieu le juge à propos, elle verra le grand jour et se répandra dans l'univers sous la forme du livre imprimé. J'ai médité ce traité toute ma vie et je puis dire que j'ai réussi grâce à la méthode que j'ai entièrement développée ici.

On notera avec un sourire la présentation de Lavoisier comme un Jésus-Christ en marche arrière. Rappelons aussi, pour la petite histoire, que Lavoisier fut guillotiné en 1794 !

Mais voici qui met une eau encore bien meilleure à mon moulin. C'est celle de notre ami Didier Kahn lui-même. Pourquoi ? Mais parce que, contrairement à moi, cet historien de l'alchimie ne croit aucunement à cette science. Il se contente d'analyser admirablement les faits, sans mon parti-pris, donc. Et voici ce qu'il a écrit l'an dernier dans « *Le Fixe et le Volatil* » chez CNRS Éditions 2016 :

Ce n'est donc pas en s'attaquant à l'alchimie, mais en l'ignorant, et en montrant ce qu'était la vraie science chimique – c'est-à-dire tout autre chose – que Lavoisier ruina entièrement l'alchimie.

Le refus de Lavoisier de se laisser entraîner à des digressions historiques marque aussi une étape supplémentaire dans l'évolution du statut du savant depuis le XVII^e siècle.

Au XVIII^e siècle, l'image publique de l'alchimie évolua fort peu, se dégradant au contraire à vue d'œil, en dépit d'une vogue encore persistante. L'image publique du savant, quant à elle, ne cessait de monter en puissance, principalement grâce aux efforts déployés par Fontenelle dès la fin du

XVII^e siècle dans ses éloges des académiciens. Rompant avec l'image traditionnelle de l'érudit fort d'une science encyclopédique qui comprenait aussi les langues anciennes, l'éloquence et l'histoire, Fontenelle présenta en effet les membres de l'Académie royale sous l'angle de purs savants adonnés à la recherche de la vérité. Or l'alchimie pouvait commodément trouver sa place dans le paradigme de l'érudition, comme le montrent les exemples de grands lettrés contemporains de

Fontenelle comme Morhof, Buddeus, ou déjà Michael Maier en 1617 : à leurs yeux, l'alchimiste au plein sens du terme se devait de posséder, jointe à toutes sortes de savoirs techniques, une profonde connaissance de la philosophie, des ressorts de la langue et des textes de l'Antiquité, seule capable de lui permettre d'interpréter les énigmes et allégories des traités d'alchimie : aussi avait-il pleinement droit

de cité dans la République des Lettres¹¹. Mais dès lors que la science au sens actuel du terme se différenciait de cette érudition encyclopédique et prenait un vol autonome, ce statut protégé de l'alchimie volait en éclats, car l'alchimiste, à la fois artisan et lettré, ne pouvait entrer dans la catégorie nouvelle du savant. C'est un facteur supplémentaire qui contribue à expliquer la chute spectaculaire de la production alchimique, tant imprimée que manuscrite, après les années 1780.

De cette baisse drastique de la production de traités alchimiques, on ne saurait déduire absurdement que les imprimeurs (voire les alchimistes eux-mêmes), lisant les œuvres de Lavoisier, jetèrent immédiatement leurs manuscrits au feu. Les troubles de la Révolution eurent certainement leur part dans ce phénomène

Vous voyez bien que de l'aveu même de l'historien, la disparition de l'enseignement des langues anciennes, dont j'ai parlé tout à l'heure, était nécessaire à l'installation des nouveaux savants !

J'ajouterai aussi que le mot LITTERATUS, un « lettré », signifiait auparavant : UN SAVANT. Vous imaginez actuellement un prix Nobel de chimie désigné sous le vocable de LETTRÉ ! Il fallait au plus vite inventer un nouveau terme, bien sûr !

Quoi qu'il en soit, ajoute Didier Kahn, le coup d'arrêt de l'alchimie dans ces années n'affecte pas seulement la France : il peut se mesurer à l'échelle européenne.

Voilà ! Je terminerai là mes citations dont la multiplication ne pourrait être que fastidieuse.

*

Bien sûr, il faudrait maintenant définir précisément et décrire cette *philosophie-par-le-feu* (comme on l'appelait

alors) dont je n'ai qu'affirmé l'existence. Mais, outre que l'on dépasserait le cadre que nous nous sommes imposé aujourd'hui, cela devrait, me semble-t-il, être réservé aux candidats convaincus, car je ne voudrais aucunement ennuyer les autres.

En revanche, on peut sommairement signaler ce que cette philosophie a de commun avec nos sciences actuelles et en quoi elle s'en différencie totalement.

Tout d'abord, (et là j'étonnerai beaucoup de « spiritualistes ») elle n'admet, comme notre théorie sensualiste, QUE LES SENS comme pierre de touche. Seul le poids d'une expérience sensible et mesurée donne lieu à un témoignage valable.

Notons d'ailleurs au passage que c'est surtout notre époque qui aboie contre le matérialisme, un peu comme si elle aspirait à un processus de désincarnation et à une virtualité étrangère aux Anciens.

Quelques rappels si vous le permettez, en guise d'exemples :

– Les Égyptiens, reconnus comme si religieux et qui étaient tellement tournés vers l'éternité, n'étaient-il pas matérialistes et réalistes avec leurs pyramides ? Ces dernières ne seraient-elles pas plus difficiles à détruire que les tours de New York qui peuvent malheureusement disparaître et ressembler, en quelques heures, à un rêve ?

– La résurrection des corps, enseignée par les Hébreux et vérifiée par les sens de Saint Thomas, n'est nullement une résurrection des esprits, que je sache !

Quoi qu'il en soit, tous les philosophes que l'on appelle *Philosophes-par-le-feu*, assurent avoir TOUCHÉ de leurs mains la matière de leur science. Voilà qui pourrait

susciter la curiosité de ceux qui refusent de se contenter d'idées nébuleuses.

Après ce point commun avec les sciences dites « exactes », survolons rapidement les propriétés qui en différencient totalement la science traditionnelle. Certaines de ces caractéristiques sont susceptibles de nous offusquer, voire de révolter l'homme d'aujourd'hui.

1) La science traditionnelle ne peut s'acquérir par la seule étude. Elle doit se TRANSMETTRE de maître à disciple. On doit en recevoir les principes, et non les acquérir par volonté personnelle.

2) Elle n'est donc pas accessible à TOUS, mais réservée à une élite. Ses textes sont unanimes sur cette exigence qui la rend absolument imbuvable et inacceptable par nos conceptions égalitaristes. (Ce n'est pas moi qui le veux ainsi, je m'empresse de le dire, mais le fait est là !). Comme le dit Jésus lui-même, beaucoup d'appelés et peu d'élus !

Pensons aux écoles secrètes de Pythagore et aux Mystères d'Éleusis, qui restèrent fermés aux profanes pendant toute l'Antiquité. Elles ne s'adressaient qu'aux « FILS DE SCIENCE »

3) LA CONSTANCE. Actuellement, une théorie scientifique ne demeure parfois que quelques mois, attendant qu'une nouvelle théorie ou une découverte récente vienne la détrôner impitoyablement ou la rectifier. Vous ne trouverez jamais cela dans les textes de la *Philosophie-par-le-feu*, malgré ce qu'on a essayé de leur faire dire.

Tous, au contraire, se confirment d'âge en âge, chaque nouvel auteur venant témoigner de la justesse de ce que son prédécesseur a dit ou écrit.

Ceci dit en passant, cette constance a, dans de rares cas, ébranlé des rationalistes purs et durs qui ont fini par militer en faveur de cette science. Leur raisonnement était le suivant : comment une chimère (un mensonge donc !) a-t-elle pu posséder seule une telle constance dans son expression au cours des siècles ?

Bien que l'argument ne me satisfasse pas, je reconnais qu'il est de taille. Inventez une théorie erronée, quelle qu'elle soit. Vous l'imposerez peut-être abusivement pendant un certain temps à un entourage crédule. Trouvez maintenant une formule ou un moyen pour lui donner trois mille ans de survie et tant de successeurs mensongers pour venir en témoigner d'âge en âge. Ce mensonge ne posséderait-il pas, dès lors, une vertu particulière qui mériterait, à elle seule, l'admiration et l'étude ?

4) Et enfin un dernier point qui distingue notre philosophie traditionnelle de la moderne : sa connaissance va de pair avec une transformation « *biologique* » pour ainsi dire, de son possesseur.

C'est ce qui a fait dire à PINDARE dans sa deuxième Olympique, X, 93 : « σοφός ὁ πολλὰ εἰδὼς φύα » (Le sage est celui qui sait de nombreuses choses par *croissance naturelle*.).

Quoi qu'il en soit, qu'on le croie ou non, qu'il s'agisse de Jésus, de Pythagore, de Socrate, qui furent tous trois assassinés, ou d'Orphée, de Diogène ou de bien d'autres, leur vie a été transformée intégralement par la pratique de la philosophie qui a tant déteint sur les autres pendant des siècles.

La preuve en est que nous parlons d'eux aujourd'hui !

*

En conclusion de cette présentation si antinomique des deux philosophies que sont l'ancienne et la moderne, et sans cracher aucunement sur les sciences modernes ni sur leurs réalisations techniques dont je bénéficie journellement, je propose à tout candidat, et spécialement aux jeunes qui se posent les questions fondamentales de la vie et qui voudraient aborder la philosophie, de se tourner de préférence vers les Anciens si oubliés de nos jours, plutôt que vers les penseurs récents en partant du postulat que les Anciens possédaient, eux, une science fixe mais secrète.

Rien que cette simple hypothèse de départ, à vérifier bien sûr, d'une science totale et infuse, rien que ce postulat, dis-je, rien que cette attitude face à eux, les rend passionnants, attirants, et (ô combien !) enthousiasmants.

De cela, certes, je peux témoigner.

Pour le reste, que demeure toute liberté de penser !

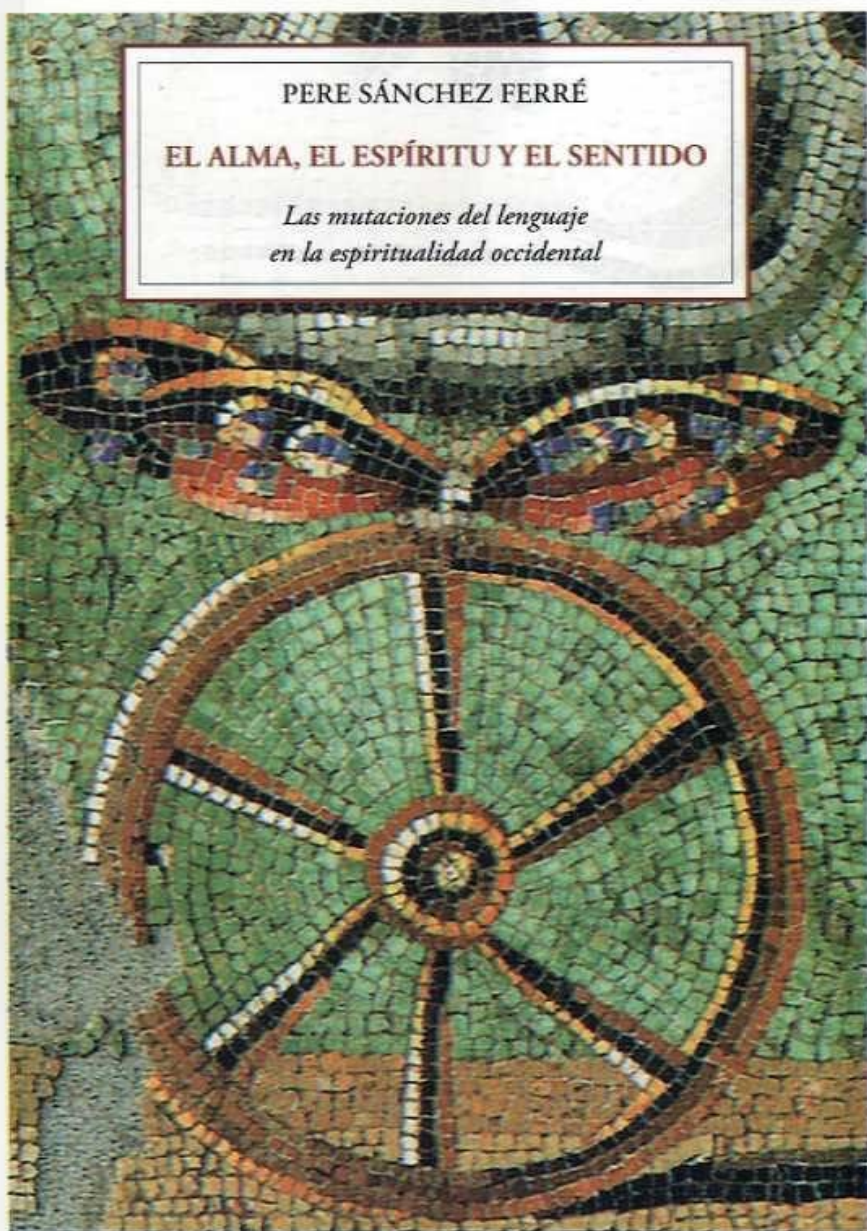
J'ai dit.



PERE SÁNCHEZ FERRÉ

EL ALMA, EL ESPÍRITU Y EL SENTIDO

*Las mutaciones del lenguaje
en la espiritualidad occidental*



L'Âme, l'esprit et le sens

compte-rendu de livre

Pierre de Meeûs

Pere SANCHEZ FERRE⁴⁴², *L'Âme, l'esprit et le sens. Les mutations du langage dans la spiritualité occidentale*⁴⁴³.

Ce livre est une étude rigoureuse et très documentée, centrée sur les principaux courants de la Tradition occidentale, concernant l'âme (*psyché*), l'esprit (*pneuma*) et le sens (*nous*). Il montre comment, au fil des siècles, ces termes ont changé de signification, passant de la sphère spirituelle à la psychologie et la psychiatrie, se vidant ainsi de toute signification et de tout contenu transcendant.

Dans cette tâche, Platon est fondamental, mais aussi le *Corpus hermeticum*, le néoplatonisme, les Évangiles et l'Ancien Testament. Ajoutons également des textes latins de poètes, philosophes et alchimistes et d'autres issus de la tradition hébraïque.

Pere Sanchez précise qu'il a cherché ce qui s'accorde dans les Écritures et dans les livres inspirés, et non ce qui

⁴⁴² Pere Sánchez Ferré est docteur en Histoire Moderne et Contemporaine de l'Université de Barcelone et a publié plusieurs ouvrages sur la Tradition Espagnole et sur la maçonnerie ainsi que de nombreux travaux sur l'hermétisme et la tradition spirituelle en Occident.

⁴⁴³ Cet ouvrage est paru en espagnol sous le titre : *El alma, el espíritu y el sentido. Las mutaciones del lenguaje en la espiritualidad occidental*, Mandala, José de Olañeta, Editor, Palma, 2016. Une traduction en français, à paraître aux Editions Beya, est en préparation.

les oppose, car « ancien » n'est pas synonyme de sage. Il y a plus de deux mille ans, les déviations, altérations et changements existaient déjà dans les textes, parmi lesquels certains ont emmené l'humanité dans des voies qui ne conduisent nulle part.

Cette étude commence par une description de l'âme dans la religion égyptienne, car *l'Égypte est la mère de la tradition spirituelle de l'Occident*.

L'âme (*ba*) (représentée par un oiseau), provient du ciel, de la région pure mais est tombée dans ce monde, c'est-à-dire en chacun de nous et si elle n'est pas sauvée, elle doit se réincarner. Le *ba* est associé au *ka* (représenté par deux bras verticaux) qui est *la force de la vie en nous*. Il correspond probablement au *pneuma* grec, à l'esprit qui provient du ciel astral ou sublunaire.

Ensuite, l'auteur aborde la religion grecque dans laquelle l'âme est la *psyché*, l'âme immortelle.

Cette *psyché* est le reste immortel dans l'être humain, comme l'affirme clairement Platon ainsi que des auteurs tels que Jamblique, Proclus ou encore Porphyre.

Le *pneuma* représente l'esprit, le *spiritus*. Pere Sanchez démontre parfaitement que les termes *psyché* et *pneuma* n'ont pas été intervertis jusqu'à l'époque contemporaine. La philosophie grecque, la tradition écrite antique, les Évangiles et la Vulgate n'emploient pas le mot « esprit » (*pneuma*) pour désigner le noyau immortel ou semence divine dans l'homme, mais utilisent le mot *psyché* ou *nous*.

Depuis l'antiquité présocratique, le *nous* a reçu plusieurs significations dont trois principales :

Un *nous* assimilé au créateur et à la divinité du monde céleste en général ; un *nous* entendu comme le don

que Dieu concède à certains hommes et un *nous* dans l'être humain, tombé ou régénéré, assimilé à l'âme immortelle.

Dans la tradition latine, l'*anima* est l'équivalent sémantique du grec *psyché* tandis que l'*animus* est analogue du terme grec *thymos*.

Quant au terme *spiritus*, il est la traduction du grec *pneuma*. Dans la Vulgate, *pneuma* est toujours traduit par *spiritus*.

G. Dorn affirme que la *mens* est un « don gratuit de Dieu⁴⁴⁴ », lequel correspond au *nous* du Corpus hermeticum.

Comme nous pouvons le constater, tous ces termes, *psyche*, *pneuma*, *nous*, *anima*, *spiritus* et *animus*... peuvent avoir différentes significations dont il faut tenir compte en étudiant et en lisant les textes.

Devant cette diversité d'acceptions, l'auteur propose, à juste titre :

De lire, si possible, le texte dans sa langue originale ; chaque mot devant être étudié dans son contexte propre.

Ensuite, il est nécessaire de connaître l'exégèse traditionnelle, car sans elle nous ne pourrions pas savoir quelle est la traduction qui respecte le mieux le texte littéral et l'esprit avec lequel l'œuvre a été écrite. Sans cet outil précieux, nous ne pourrions approcher le sens occulte des livres révélés.

Enfin, il faut également tenir compte du fait que la tradition grecque, les Évangiles, l'hermétisme historique et les autres textes et auteurs cités dans cet ouvrage

⁴⁴⁴ *La clef de toute la Philosophie chimistique*, Beya, Grez-Doiceau, 2014, p. 74.

n'utilisent pas le vocable *pneuma* (esprit) pour désigner l'âme, semence ou noyau immortel dans l'homme, mais *psyché* et, parfois, *nous* (ou *animus* comme le font certains alchimistes).

L'auteur propose de ne pas traduire tous ces termes tels que *psyché*, *pneuma*, *nous*, *pleroma*, *paradosis*, *kharis*, *mens*, *anima*, *animus* etc... mais de les conserver dans leur langue originale en les expliquant à chaque fois.

La littéralité est indispensable dans la traduction des Écritures car le traducteur doit accepter qu'il s'agit d'une révélation et non de littérature.

Un chapitre complet du livre est consacré à l'évolution de la conception de la *psyché*, de l'antiquité à la psychologie moderne.

Le processus moderne de dévaluation des mots s'applique en particulier au vocable *psyché*, qui signifie d'abord l'âme immortelle et s'assimile ensuite seulement aux aspects inférieurs de l'âme (l'esprit) qui recevront plus tard le nom de psychologie.

Depuis que Sigmund Freud a triomphé avec ses théories, le vocable *psyché* a émigré définitivement vers le camp scientifique et la psychologie athée s'est appropriée le terme et en a altéré la signification. Ainsi, l'omniprésence de la psychologie freudienne en Occident a collaboré définitivement à dévaluer le terme, car il a été associé exclusivement au mental, ou à l'émotionnel aux « profondeurs orageuses de l'homme ».

Dans le dernier chapitre, l'auteur dresse une liste très intéressante de textes choisis sur l'âme : Platon (Phédon, Phèdre, Timée, la République, Gorgias), Plutarque (Œuvres morales), Plotin (Enéades), Jamblique (Traité sur l'âme), Proclus (commentaires sur le Timée, Lectures du Cratyle de Platon), Poimandres, Jean Scot Erigène, Marsile

Ficin (De Amore), Henri Corneille Agrippa (Traité sur le péché originel, la Philosophie Occulte), Eugène Philalèthe (Anthroposophie Théomagique), Stanislas de Guaïta (sur la chute de l'âme et la réincarnation, sur l'âme et le corps astral), Louis Cattiaux (*Le Message Retrouvé*).

En fin d'ouvrage, un addendum aborde les différents termes utilisés dans la tradition hébraïque : *nefesh* (l'âme, la vie), *ruah* (l'esprit) ou *neshamah* (le don de Dieu) et cite enfin des extraits du Zohar.

Remarquons enfin, pour terminer, que le professeur Stéphane Feye, dans sa remarquable traduction des *Dix Archidoxes* de Paracelse et de leur commentaire par Gérard Dorn, fait remarquer à juste titre, « que Gérard Dorn [y] appelle souvent anima ce qu'il appelle spiritus dans d'autres [livres] »⁴⁴⁵.

Et Stéphane Feye ajoute :

*que cet échange de vocables vise à embrouiller le profane, ou qu'il soit le fruit d'une correction dans l'expression de la pensée de l'auteur, il est bon de rappeler que ces interversions de termes, très fréquentes depuis l'Antiquité, ont engendré une énorme confusion au cours des siècles*⁴⁴⁶.



⁴⁴⁵ Paracelse, *Les Dix Archidoxes*, Beya, Grez-Doiceau, 2018, p. 10.

⁴⁴⁶ *Ibid.*



En Quête de jeu

Chers amis,

« En Quête de jeu » est un jeu destiné à tous les quêteurs de l'Unique Vérité et aux enfants curieux de la chose.

Comment s'instruire mieux qu'en s'amusant ? Ce jeu de société a pour but de créer un lien entre le joueur, la Tradition et les Écritures saintes ! Il fut créé pour célébrer le début du Règne de l'Esprit Saint, c'est-à-dire vers l'an 2000... et l'envie nous prend de le diffuser plus largement à présent.

Les règles du jeu l'apparentent à un Jeu de l'Oie (jeu tout à fait initiatique du reste). Les questions couvrent plusieurs domaines (répartis par couleurs) : Cattiaux, EH, religions du Livre, autres Traditions, culture générale. Il y a trois niveaux de difficultés dans les questions : débutant-enfant / en chemin / éclairé.

Ainsi, tout le monde peut jouer, évoluer et suivre son « petit bonhomme de chemin » (en image du moins, car seul le Seigneur réveillé en nous suit son bonhomme de chemin en nous !).

Avant de perfectionner ce jeu déjà existant, nous voulons savoir s'il y a des candidats :

- Qui souhaiterait l'acquérir ? (il sera disponible à prix coûtant : une plaque de jeu, dont le modèle est ci-joint ; une boîte à questions ; les pions nécessaires ; ...)

- Qui souhaite participer à l'élargissement des questions (en rédigeant quelques fiches par exemple) ?

Avertissement

Attention !!! Tout excès nuit à la santé car... vous pourriez être « victime des complications onéreuses qui égarent le riche chercheur » (*MR XXI 1'*) et « le plus simple peut espérer l'obtenir » (*Fil de Pénélope I*, p. 43).

Échantillon des règles du jeu

BUT : reposer au centre, dans le lit du Roi.

DÉROULEMENT :

- Chacun choisit un pion.
- Le plateau se divise en un circuit extérieur (destiné au profane) et un circuit intérieur (réservé à l'initié).
- Il faut donc parcourir le circuit extérieur, trouver l'occasion d'entrer dans le circuit intérieur, afin de pouvoir atteindre le lit du Roi.
- Comment évoluer d'un stade à l'autre ? Soit par l'effet de la chance, soit par l'accumulation de points grâce à vos bonnes réponses aux questions. Les questions posées se font en fonction de la couleur de la case où vous vous trouvez. On joue avec les dés, le hasard donc !
- Des règles très étranges s'appliquent si on tombe sur la même case... Nous n'en disons pas plus !
- Circuit extérieur. Certaines cases sont spéciales : chance, dés, amours, argent d'avare, Y pythagoricien. Des règles particulières s'appliquent alors... que nous vous révélerons en temps utile.
- Circuit intérieur. Les étapes à suivre sont les suivantes : guide, enfer, athanor, foi du charbonnier,

gloire. Il y a aussi des cases spéciales dans ce circuit, par exemple la lanterne/lampe de poche dont vous pouvez deviner le rôle dangereux et désastreux.

Après la gloire, on patiente dans l'azur autour du lit. C'est une épreuve avec sablier qui vous attend pour pouvoir disparaître dans le Lit du Roi et gagner la partie qui vous assure une gloire éternelle ! Vous êtes alors le Vainqueur Absolu.

EXEMPLES DE QUESTIONS

BLANC : Cattiaux

débutant-enfant

1. À quel siècle a vécu Louis Cattiaux ?
2. Louis Cattiaux a-t-il écrit autre chose que le *Message Retrouvé* ?
3. En quelle langue écrivait Louis Cattiaux ?

en chemin

1. Complète : « Refais la boue et... ».
2. Combien de livres compte le MR ?
3. Quel est l'âge de la prostituée dont par le MR ?

éclairé

1. De quoi 40 est-il le chiffre ? (deux exemples suffisent)
2. Pourquoi « les sages et les saints qui possèdent Dieu en eux-mêmes ressortiront-ils indemnes de la nuée ardente ? »
3. Récite un poème de Cattiaux.

ROUGE : EH

débutant-enfant

1. Dans quelle ville habitait EH ?
2. Quelles langues anciennes connaissait EH ?
3. Comment s'appelle le frère d'Emmanuel d'Hooghvorst ?

en chemin

1. Cite cinq traditions (au choix) qui ont été commentées par EH.
2. Que devient le Cyclope, vraie brute, après avoir reçu le pieu d'Ulysse ?
3. Dans le Roi Midas, EH compare la pierre des philosophes à un animal légendaire. Lequel ?

éclairé

1. Par qui Pénélope est-elle assaillie ?
2. D'où prend-on ce mercure allumant la mèche du savoir ?
3. Quel bon vin EH cite-t-il dans son Fil pour parler des merveilles de l'art qui complète la nature ?

JAUNE : Traditions du Livre

débutant-enfant

1. En quelle langue a été écrit l'Ancien Testament ?
2. Qui a écrit le Coran ?
3. Cite les noms de deux évangélistes du Nouveau Testament.

en chemin

1. Qu'est la Vulgate ?

2. Cite les 4 évangélistes dans l'ordre du Nouveau Testament.
3. Combien de sourates comporte le Coran ?

éclairé

1. Quels sont les 4 niveaux ou mondes dans l'arbre sephirotique ?
2. Le mot ἰχθῦς, poisson, est l'acrostiche de...
3. Qui a osé comparer la Vierge à de la confiture ? Quelle confiture ?
4. Où sont tombés Adam et Ève après la chute, selon un hadith musulman ?

BLEU : Autres Traditions

débutant-enfant

1. Qui est le père des dieux dans la tradition latine et grecque ?
2. De quoi Vénus/Aphrodite est-elle la déesse ?
3. En quelle langue a été écrite la Divine Comédie de Dante ?

en chemin

1. Quel est le nom de la Dame de Don Quichotte ?
2. Que se passe-t-il sur l'île de Délos ?
3. Combien de tuyaux comporte la flûte de Pan ?

éclairé

1. Que souhaite Ménélas aux prétendants quand il apprend qu'ils veulent se coucher au lit du héros ?
2. Comment d'Eckartshausen appelle-t-il la matière du péché ? Où réside-t-elle ?
3. Quel est le meilleur torche-cul selon Rabelais ?

VERT : Culture générale

débutant-enfant

1. À quelle famille de langues appartiennent le latin, le grec, l'hébreu, le français et l'anglais ?
2. Dans quel sens écrit-on l'hébreu ?
3. Quel mot français apparaît quand on écrit 56 en chiffres romains ?
4. Comment appelle-t-on la science qui permet de fabriquer de l'or ?

en chemin

1. Quelle est la différence entre Sabat et Sabbat ?
2. Cite 3 muses au hasard.
3. Situe sur une carte l'île d'Ithaque.

éclairé

1. Quelle est l'étymologie du mot « chemin » ?
2. Situe Raymond Lulle dans le temps et l'espace.
3. Combien d'églogues Virgile a-t-il écrit ?

Mots croisés

Aliénor Forget



	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									
11									

Horizontalement

1. Crachat sucré des nymphes noires
2. On le dit coruscant – Village célèbre depuis le XIX^e siècle
3. C'est la quête des chevaliers – Mesure itinéraire chinoise
4. Très très longtemps – Dieu de colère des Hébreux
5. Ce que fait le sot
6. Riche cité sumérienne – Le Levant – De haut lignage
7. Le plus noble métal – Colère
8. Tel était le premier homme – Volcan
9. Reviens
10. Chaud et sec – Élément
11. Mot dont on ne peut relever qu'un exemple dans un corpus

Verticalement

1. Envoyé – Contient des cendres
2. Obscur au début, il faut le clarifier – Initiales d'un livre qui commente diverses traditions
3. Étendue d'eau – En la retournant, nous découvrirons l'AER
4. Il entra sans pronoms – Un des quatre tempéraments
5. Soleil – A l'intérieur
6. Hélie l'était certainement
7. Salut – Campagnard
8. Sélectionné – Joseph était celui d'Ésaü
9. Tu existes – Pleus – « Dans les » en vieux français

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												
11												
12												
13												

Horizontalement

1. Auteur des *Poissons du Zodiaque* – négation
2. *Illius aram* – bien en grec
3. Qui voit la nuit
4. Note de musique – sacré en grec
5. Place dessous – l'air de la mer en contient beaucoup
6. Ceci – célèbre muse
7. Facilité – Initiales de l'auteur du Beya n°21 – choisi
8. Avec Dieu – ceux-ci à l'accusatif – une des clefs
9. C'est le *primum* – étendu
10. Initiales de la patrie de Dante – C'est là que se trouve le mystère – il chevauche le serpent, disent les rabbins
11. La plus noble activité de ce monde – langage codé récent
12. Article défini masculin – Celui-là est de colère – pronom réfléchi
13. Gros serpent – article arabe – connu

Verticalement

1. Dieu du soleil – Sans elle, pas de miel de sagesse
2. Qui sait tout
3. Jour des Anglais – source dans le désert
4. Attribut de Diane – celle-ci en latin – il vient du chaos
5. Pulsation – déesse du foyer
6. Grande plante colorée – soi-même
7. Incultes – adjectif possessif
8. La fin du miroir – monde en hébreu
9. A peu près la deuxième vertu théologale – Pythagore y serait né
10. Auteur de fables – Hélas ! tels sont les prophètes
11. Venu au monde – C'est d'entre les pieds qu'ils viendront, selon Noé
12. Porcher d'Ulysse - Nécessaires

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												
11												

Horizontalement

1. Précèdent les coagulations
2. Qui coule sans arrêt
3. Il y en eut quand Didon et Enée s'unirent – ce que l'ange dit à Marie
4. Arius fut condamné à ce concile – divinité
5. Entaché – la course des Anglais
6. C'est ce que toi, terre, tu fis par l'Art – demande de charité
7. Jésus lava ceux de ses disciples – Il est connu pour son rut
8. Mont d'Israël – conjonction – Vénère la fonte
9. La sienne – j'aime – dieu du soleil
10. Songes profanes – note de musique
11. Déesse égyptienne – filet – cube

Verticalement

1. Dieu du vin – Sarah l'a fait
2. Sur la croix – elles ont la couleur de l'or, mais pas l'odeur
3. Jeu court, en musique – début de la vie
4. Qui goûte véritablement – pourvus de vous
5. Lisières – androgyne parfait
6. Tu déchiffres l'Écriture – les anges en ont au moins une
7. Coutumes – étapes de l'œuvre
8. Le juste – parole
9. Tétragramme – eau, feu, air et terre
10. Les bons enfants le firent
11. Patrie de J. Bosch, en abrégé – bâton qui soutient les plantes
12. Elle est unie à SOL – On la confond souvent avec l'esprit

« Aux Portes de saint Pierre » - quizz

La Vraie Histoire du Quichotte

1. (Compléter la comparaison :) «Toujours la vérité surnage sur le mensonge comme...»
 1. «... comme l'huile sur l'eau»
 2. «... comme les plumes du canard glissent sur l'eau»
 3. «... comme l'or sur les scories»
 4. «... comme Skippy parmi les idolâtres»

2. (Compléter la citation :) Hélas ! «très souvent on lit le *Quichotte* en...»
 1. « ... en pensant qu'il s'agit d'un footballeur célèbre »
 2. «... en ignorant la cabale»
 3. «... en ignorant l'alchimie»
 4. «... en ignorant les célèbres commentaires qu'en a fait EH »
(Attention! il y a un piège pour les idolâtres!)

3. D'où vient étymologiquement le nom *Quichotte* ?
 1. Du latin *qui se ut(itur)*, «qui fait appel à lui-même»
 2. Du grec *khi esot(eros)*, «le khi [lettre grecque] intérieur»
 3. De l'hébreu *qechot* (ou *qochet*), «vérité»
 4. De l'arabe *kechoutan*, espèce de moulin à vent employé dans les steppes de l'Asie Mineure pour concasser le blé récolté tôt le matin dans des corbeilles de forme

généralement rectangulaire, et destiné à la fabrication de galettes réservées uniquement aux descendants féminins des familles récemment anoblies entre les XIV^e et XV^e siècles (mot rare).

4. Quelle est la chose dont, selon don Quichotte, le monde a le plus besoin ?
 1. De plus de justice et de démocratie
 2. De science avec conscience
 3. De chevaliers errants
 4. De chefs d'état éclairés
5. Quelle science, selon don Quichotte, contient toutes les sciences du monde ?
 1. La philosophie existentialiste
 2. La doctrine catholique
 3. La science de la chevalerie errante
 4. La science de l'Univers

Le Chien et le loup

6. De quels deux auteurs latins anciens La Fontaine s'est-il inspiré pour ses fables ?
 1. Ésope
 2. Phèdre
 3. Virgile
 4. Phaedrus
7. Quelle partie de la matière de l'œuvre représente le loup ?
 1. La partie fixe
 2. Le rebis
 3. La partie volatile
 4. La vieille prostituée

8. Par quelle partie du corps le chien essaye-t-il d'attirer le loup ?
 1. Par le ventre
 2. Par la tête
 3. Par le cou
 4. Par la queue

9. Quel pourrait être le sens profond du proverbe français « entre chien et loup » ?
 1. Allusion à la similitude d'espèce animale
 2. Allusion à la transmission de maître à disciple
 3. Allusion à la foi du charbonnier qui est aveugle
 4. Allusion à un animal mythique qui est chien et loup à la fois ; sinon le proverbe aurait mis « entrent »

Les Vêtements d'Aphrodite

10. Pourquoi la couleur verte est-elle attribuée à Aphrodite ?
 1. Parce que cette déesse tire ses origines de cultes préislamiques
 2. Parce qu'elle est représentée nue, se prélassant dans l'herbe
 3. Parce que le terme latin *virgo* (vierge) est apparenté à *viridis* (vert)
 4. Parce que les histoires d'amour sont riches en épisodes verts

11. Où Vénus fixe-t-elle Mars ?
 1. Sur une croix
 2. Dans le lit nuptial, qui est le vase philosophique
 3. Dans une mer de miel gluant
 4. À une enclume

12. Que procure la source *Castalia*, située sur le mont Parnasse ?
1. Du vin et du lait
 2. L'enthousiasme
 3. L'oubli de tout
 4. Une mort redoutable

Denys l'Aréopagite

13. D'où vient le nom Denys ?
1. Du fait qu'il vivait toujours dans le déni
 2. Du latin *deni*, «dix»
 3. Du grec *Dionysios*, «Dionysien»
 4. Du fait qu'il vint de Nice
14. Qui a traduit en latin les écrits de Denys ?
1. Jean Scot Érigène
 2. Marc Tullius Cicéron
 3. Jean Reuchlin
 4. Jean Pic de la Mirandole
15. De quelle philosophie se rapproche nettement la chrétienté de Denys ?
1. De celle d'Aristote
 2. De celle de Kant et de Heidegger
 3. Du (néo-)platonisme
 4. Du stoïcisme

Vert était le manteau de l'Envoyé de Dieu

16. À qui l'homme vert est identifié dans la Bible ?
1. Abraham
 2. Le Géant vert
 3. Melchisédeq
 4. Salomon

17. Les sages d'Israël ont parfois appelé Jacob :
1. L'homme vert
 2. L'homme rouge
 3. Mon pote
 4. L'homme bleu
18. Qu'est-ce qui gît dans les entrailles de la terre et quand elle naît, est vêtue d'un certain manteau vert ?
1. La Vierge
 2. La graine
 3. La pierre des philosophes
 4. La femelle ver de terre
19. Qui est qualifié de « Fils de l'aurore » ?
1. Le Christ
 2. Ulysse
 3. Lucifer
 4. Le cousin de Jacqueline qui n'est pas son frère mais qui promène son chien

La Blancheur

20. La pureté est représentée allégoriquement par :
1. Le feu
 2. La blancheur
 3. La neige
 4. Les trois
21. Lorsque le Christ d'est manifesté sur le mont Thabor, les trois disciples étaient :
1. Éblouis par la lumière
 2. Éveillés par l'enthousiasme
 3. Alourdis de sommeil
 4. Distracts par la faim

22. En germanique, *blakkr* signifie :
1. Bleu, il est formé par les racines 'bl' (ciel) et 'kr' (couleur)
 2. Pâle, et fait référence à une couleur blanche tirant sur le jaune
 3. Noir, il est d'ailleurs à l'origine de *black* en anglais
 4. Vert, et c'est le nom de famille de la grand-mère maternelle de Bebescourt

Le Symbolisme de saint Nicolas

23. Quel groupement rassemble le plus de personnes ?
1. L'église
 2. L'école
 3. L'Incrock
 4. La librairie ARCA
(Attention, il y a peut-être un piège !)
24. Pourquoi la chanson de Saint Nicolas parle-t-elle d'apporter du sucre ?
1. Parce que les enfants aiment surtout les bonbons sucrés
 2. Parce que le sel de la sagesse (qui est doux) apporte la paix et l'union
 3. À cause de l'assonance entre sucre, sacré et secret
 4. Parce que le mot latin qui désigne le sucre (*saccharum*) contient une allusion à Zacharie
25. À quoi le soulier de la chanson de Saint Nicolas n'est-il pas comparé ?
1. Au soulier de verre de Cendrillon
 2. Au creuset des philosophes
 3. Aux bottes du chat botté
 4. Aux chaussures de Berthe-aux-longs-pieds

26. Que se passe-t-il quand Saint Nicolas passe la frontière linguistique en Belgique, en partant de Louvain-la-Neuve et en allant à Leuven ?
1. Il change lui-même de régime linguistique
 2. Il change sa monture et passe de l'âne au cheval
 3. Le Père Fouettard change de couleur
 4. Il doit passer un examen de langue
27. Quel cadeau apporte le Père Fouettard ?
1. Un train électrique qui ne fonctionne pas
 2. Un Saint Nicolas en chocolat blanc
 3. Une pomme empoisonnée
 4. Un fouet
28. Pourquoi le Père Fouettard est-il noir ?
1. Pour assurer la parité, puisque Saint Nicolas est blanc
 2. Pour faire peur aux enfants
 3. Pour désigner un mystère invisible
 4. Parce qu'il représente le Fils qu'on ne voit pas au début

Les Entretiens de Calid et Morien

29. De qui Morien avait-il reçu sa science ?
1. De Calid
 2. D'Adfar d'Alexandrie
 3. D'un voyageur
 4. De Google
30. Comment Calid a-t-il su que Morien était un véritable adepte ?
1. À sa cape et son grand âge
 2. Morien lui avait laissé le magistère dans un vase
 3. Tout le monde le savait

4. Il l'avait lu dans la revue ARCA

Le Hachmal ou l'Or vivant

31. Comment appelle t'on l'électricité en hébreu moderne ?
 1. Hachmal
 2. Electrot
 3. Hachbal
 4. Cabbal
32. Un autre livre biblique décrit la vision d'Ezechiel et le hachmal y est appelé « mer cristalline ». Quel est ce livre ?
 1. Deutéronome
 2. Livre des psaumes
 3. Jérémie
 4. Apocalypse
33. Gérard Dorn était-il un contemporain de Paracelse ?
 1. Oui, Paracelse est mort quand Dorn avait 11 ans
 2. Oui, Dorn est né quand Paracelse avait 30 ans
 3. Les historiens ne s'entendent pas sur cette question
 4. Étant donné qu'ils ont tous deux été abductés par le vaisseau de la Vierge Marie, ils sont contemporains
34. Dans lequel de ses traités, Thomas Vaughan, dit Eugène Philalèthe, parle-t-il avec précision de la montagne ?
 1. L'Ame Magique Cachée
 2. Le Ciel Terrestre
 3. Lumen de Lumine

4. Aula Lucis

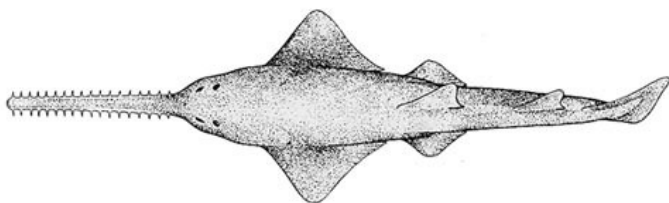
Le Feu chez Fabre du Bosquet

35. D'après Fabre du Bosquet, à qui Mercure doit-il les ailes qu'il porte aux pieds et à la tête ?
 1. Vénus et Mars
 2. Vulcain et Jupiter
 3. Junon et Jupiter
 4. Dupont et Dupont
36. Lequel de ces quatre feux est utilisé par Saint Baque de Bufor pour désigner à la fois le *feu céleste* et le *feu central* ?
 1. Le feu vital
 2. Le feu trine
 3. Le feu de cuisine
 4. Le feu séminal
37. Quel feu l'auteur de la "Concordance Mytho-Cabalo-Physico-Hermétique" assimile-t-il à la *terre pure* ?
 1. Le feu central
 2. Le feu éthéré
 3. Le feu élémentaire
 4. Feu ne sais plus

Commentaire du psaume 149

38. Selon Paracelse, où le vrai cantique doit-il être chanté ?
 1. En Terre Sainte
 2. Dans le Temple de Dieu
 3. Dans nos gueules
 4. Sur scène

39. Qu'indiquent les instruments à cordes, selon l'interprétation de Paracelse ?
1. La tension nerveuse
 2. Un son volatil
 3. La joie sortant du cœur
 4. La supériorité de la lyre sur la flûte de Pan
40. À quoi le glaive à double-tranchant est-il comparé ?
1. Aux langues de feu de la Pentecôte
 2. À la serpe avec laquelle les druides coupaient le gui sacré
 3. À Excalibur, épée du roi Arthur
 4. Au poisson-scie, symbole du Christ et de sa parole (qui n'a à ce jour que trop peu, et c'est regrettable, été exploité par les hermétistes...)



41. Lesquels de ces personnages n'ont pas eu le cœur percé ?
1. Dante
 2. Un Juif pieux qui écoutait saint Pierre le jour de la Pentecôte
 3. Darius le Perse
 4. Persée

René Guénon et la réincarnation

42. De qui Pythagore n'est-il pas la réincarnation ?
 1. D'Euphorbe
 2. D'Hermotime
 3. De Pyrrhos
 4. D'Homère

43. Selon Fenili, sous quelle influence Guénon a-t-il nié la réincarnation ?
 1. Celle d'un Hindouisme interprété de façon gauche
 2. Celle de l'Islam et du Christianisme
 3. Celle de sa femme, aussi acariâtre que bornée quant aux études philosophiques
 4. Celle de son gourou Rabbi Frity de Richenou

44. Toujours selon Fenili, peut-on déduire de l'infinité du monde l'infinité de Dieu ?
 1. Oui, puisque Dieu a créé le monde
 2. Non, mais on peut déduire de l'infinité de Dieu l'infinité du monde
 3. Non, mais c'est malheureusement ce qu'a fait Guénon
 4. Je préfère m'abstenir de répondre à cette question épineuse...

Le Fil de Pénélope

45. De qui Pénélope tisse-t-elle le linceul ?
 1. De son fils Laërte
 2. De son père Laërte
 3. Du Christ, il s'agit du fameux suaire de Turin
 4. D'Alain seul (n'hésitez pas à contacter la rédaction si vous trouvez que celle-ci est vraiment de trop...)

46. À qui doit-on la connaissance du commentaire de Contoléon ?
 1. À Homère lui-même
 2. Au roi Alphonse X, roi de Castille et comte de Léon, passionné de sciences occultes
 3. Au célèbre traducteur de *La Semaine Philosophie* de Michaël Maier, récemment parue aux éditions Beya et à se procurer sans attendre !
 4. À François Secret

47. Selon Emmanuel d'Hooghvorst, toute hypothèse nouvelle...
 1. Plait, c'est logique, puisque l'humanité est en progrès constant
 2. Bouscule les préjugés et n'a aucune chance de s'imposer même à long terme
 3. Bouscule les préjugés et trouble les esprits, mais finira par s'imposer si elle est juste
 4. Est une hypothèse qui n'existait pas avant sa création récente

Le Serment d'Hippocrate

48. À quelle lettre grecque la forme du caducée hermétique est-elle comparable ?
 1. Au *sigma* final (à condition de le mettre une fois dans un sens, une fois dans l'autre, et d'y ajouter un *iota* particulièrement rectiligne et filiforme)
 2. Au *phi*, qui est la 667^e lettre du serment d'Hippocrate
 3. Au *samekh*
 4. Au *omicron*, qui est la première lettre du mot *orkos*, « serment »

49. Hippocrate était-il favorable à l'avortement ?

1. Bien sûr que non, il était catholique romain (du moins jusqu'au Concile Vatican II)
 2. Certainement pas, il a d'ailleurs écrit dans son serment que le médecin ne prescrirait pas de traitement abortif
 3. Bien sûr que oui, il est de fait bien connu que les Romains connaissaient la pilule contraceptive
 4. Si on commence à discuter de questions d'actualité à deux francs dans cette revue, je la fous au feu et je me désabonne !
50. Quelle étymologie André Charpentier propose-t-il de « médecin » ?
1. Il le fait venir du latin *medicus*, « médiateur »
 2. Il le fait venir du peuple mède, les premiers médecins étant d'origine perse
 3. Son étymologie serait que le médecin m'aide, et est un personnage saint (l'article le démontre bien)
 4. Il viendrait de *medicina*, « la médecine » (à moins que ce ne soit le contraire)

Le Printemps dans la Tradition judéo-chrétienne

51. Pourquoi le 21 mars est-il encore aujourd'hui le début du printemps, c'est-à-dire l'entrée du soleil dans le Bélier ?
1. Par erreur ; cela devrait être plus tard, mais les Anciens ne connaissaient pas la précession des équinoxes
 2. Parce que les Anciens ont appelé Bélier la constellation qu'ils ont vue à l'époque, mais le phénomène ne dépend pas réellement de la constellation astronomique

3. Parce que c'était le début de la période militaire, dont le dieu est Mars
-
52. Pourquoi les mots Pâque juive et Pâques chrétiennes ont-ils deux orthographes différentes ?
 1. Parce qu'ils symbolisent des événements totalement différents
 2. Cette distinction ne date que d'une époque récente
 3. Parce que les chrétiens sont plus nombreux à célébrer cette fête
 4. Parce que la religion juive est plus ancienne
-
53. Quels arbres trouve-t-on à Mamré ?
 1. Des arbres qui parlent
 2. Des arbres qui ont taille humaine
 3. Des chênes
 4. Des hêtres
-
54. De quand date le terme « cabaliste chrétien » ?
 1. De l'époque d'Alexandre le Grand
 2. De la Renaissance
 3. De l'invention du terme « chrétien »
 4. D'un livre écrit par François Secret en 1964
-
55. À quels deux éléments le bélier est-il associé ?
 1. Au feu et à la terre
 2. Au feu et à l'eau
 3. Au feu et à l'air
 4. Au feu et à la quintessence
-
56. Dans quelles langues les mots « agneau » et « rosée » sont-ils liés ?
 1. En wallon
 2. En latin

3. En grec
4. En hébreu
5. En arabe

La Médecine cabalistique de la charité chrétienne

57. Quel événement a provoqué la Renaissance en Occident ?
 1. La chute de Constantinople
 2. Le changement de nom d'une ville en Istanbul par les Turcs avec tous ses tenants et aboutissants
 3. La chute de l'Empire Romain d'Orient
 4. L'arrivée de grands érudits orientaux en Italie
58. Le proverbe « le silence est d'or et la parole est d'argent » est représenté par un objet du culte catholique...
 1. Le ciboire
 2. Les cloches
 3. Le calice
 4. Le prêtre et son acolyte qui ne parle pas
59. Qui est surnommé le « Philosophe et Médecin Trois fois très Grand » ?
 1. Hermès
 2. Esculape (ou Asclépios)
 3. Paracelse
 4. Antoine de Lophem
60. Comment pourrait-on qualifier la flamme d'une lampe à huile qu'on recharge sans cesse ?
 1. Perpétuelle

2. Immortelle
 3. Éternelle
 4. Continuelle
61. Quel est le second degré philosophique d'après Gérard Dorn ?
1. L'amour
 2. La connaissance
 3. L'étude
 4. La foi
62. En combien de parties est divisé le livre sur les Archidoxes ?
1. En dix parties
 2. En huit parties
 3. En douze parties

Sainte Colombe et le pape Alexandre VI

63. Qui était sainte Colombe ?
1. Une jeune fille transformée en déesse à cause de ses amours avec Zeus (Ovide, *Métamorphoses*, VIII, 234-245)
 2. Une scientifique à qui l'on doit la découverte du cancer du côlon
 3. Une dominicaine de Pérouse à qui Dieu a inspiré un avertissement à destination du pape, lui recommandant de renoncer à sa vie peccamineuse
 4. Une dominicaine de Pérouse à qui Satan a inspiré un avertissement à destination du pape, lui recommandant de renoncer à sa vie peccamineuse (la preuve en est que Satan est excessivement moraliste !)

Y a-t-il une philosophie ?

64. De qui le Père Mersenne était-il le contemporain ?
1. De François Rabelais
 2. De la création de la Sainte Inquisition
 3. De René Descartes
 4. Du philosophe Heidegger
65. Qu'est-ce qui s'oppose à la conception cyclique de l'histoire chez les Anciens ?
1. La structure pyramidale de la société actuelle
 2. La notion de progrès linéaire actuelle
 3. L'évolution sinusoïdale de la technologie moderne
 4. La rapidité moderne
66. Quelle est la réponse à la question posée : « Y a-t-il une philosophie ? »
1. Oui
 2. Non
 3. Peut-être
 4. La question reste ouverte et je propose d'en discuter autour d'une frite mayo avec un petit verre de spumante
67. Comment définit-on un philosophe selon le conférencier ?
1. Chaque personne qui se pose les vraies questions sur l'homme
 2. Celui qui s'intéresse à la science des Anciens
 3. L'étudiant diplômé de l'université
 4. Le connaisseur de la science unique
68. Qu'a-t-on appelé *l'âge fétichiste de l'humanité* ?
1. Tout ce qui précède l'arrivée du rationalisme

2. La Préhistoire
 3. L'époque des religions antiques (Égypte, Perse, paganisme,...)
 4. Les années 1930' qui ont vu la parution de *l'Oreille cassée* de Hergé
-
69. À quelle science actuelle pourrait-on comparer la physique des Anciens (plus ou moins) ?
 1. À la physique moderne
 2. À la chimie
 3. À la mécanique
 4. À la biologie

Correctif

Don Quichotte **1:1 / 2:2 / 3:3 / 4:3 / 5:3**
Le Chien et le loup **6:2-4 / 7:3 / 8:1 / 9:2**
Les vêtements d'Aphrodite **10:4 / 11:2 / 12:2**
Denys l'Aréopagite **13:3 / 14:1 / 15:3**
Vert était le Manteau **16:3 / 17:4 / 18:3 / 19:3**
La blancheur **20:4 / 21:3 / 22:2**
Saint Nicolas **23:1 / 24:2 / 25:4 / 26:2 / 27: 3-4 / 28:3**
Calid et Morien **29:2 / 30:2**
Le Hachmal **31:1 / 32:4 / 33:1 / 34:3**
Le Feu **35:2 / 36:1 / 37:1**
Mort à crédit **38** et **39** - *petite épreuve* : contactez l'auteur de l'article pour lui donner vos réponses et il vous donnera (si du moins elles sont correctes) un chèque d'une valeur de deux points à faire valoir dans votre comptage de points.
Commentaire du Psaume **40:3 / 41:3 / 42:1 / 43: 3-4**
Guénon et la Réincarnation **44:4 / 45:2 / 46:3**
Le Fil de Pénélope **47:2 / 48:3 / 49:3**
Serment d'Hippocrate **50:2 / 51:2 / 52:1**
Le Printemps **53:2 / 54:1 / 55:3 / 56:2 / 57:2 / 58: 3-4**
Médecine cabalistique **59:1-2-3-4 / 60:3 / 61:1 / 62:2 / 63:2 / 64:1**
Sainte Colombe **65:3**
Y a-t-il une philosophie **66:3 / 67:2 / 68:1 / 69:4 / 70:1 / 71:4.**

Commentaires sur les résultats obtenus (/71) :

Entre 56 et 71 : Bravo ! Vous avez l'esprit jeune et alerte et méritez le diplôme d'Arco-Gnostico-Ésotériste (AGÉ). Ce diplôme ne vous servira à rien au Jugement dernier, vous le savez, et c'est une grande qualité, reconnue par Arca, que de s'intéresser à des choses qui ne servent à rien.

Entre 42 et 55 : Bravo !! Ce résultat prouve que vous avez lu les articles avec suffisamment d'attention et apprécié leur contenu, que vous en redemandez et que dans ce but vous êtes manifestement disposé à collaborer au prochain numéro d'Arca.

Entre 28 et 41 : Bravo !!! Vous avez visé et atteint la *aurea mediocritas* tant vantée par les Anciens.

Entre 14 et 27 : Bravo !!!! Ce résultat vous donne plutôt l'impression d'être « nul », ce qui est une condition indispensable pour que le Tout-Puissant daigne s'intéresser à vous. En d'autres mots : cela s'annonce fort bien pour vous !

Entre 0 et 13 : Bravo !!!!! Vous avez tout du sage tel que le définit Pindare, c'est-à-dire qui « connaît tout par croissance naturelle », et qui n'a que faire de toutes nos questions oiseuses.

